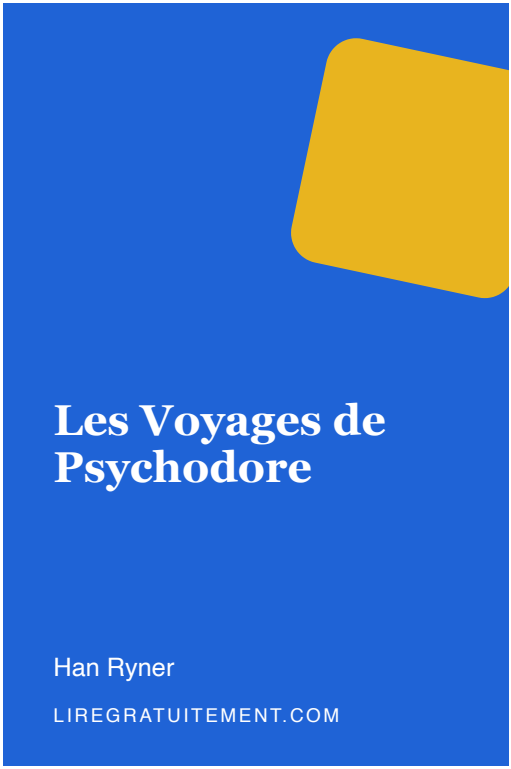


Les Voyages de Psychodore

Han Ryner

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Les Enracinés

Psychodore, philosophe cynique, ayant perdu celle qu'il aimait, résolut de vivre errant, étranger à tout et à tous. Sans autre bagage qu'un vieux manteau sur ses épaules et à la main un rude bâton, il partit. Tout le jour, il marchait au hasard. Quand il avait faim, il mangeait ce qui se trouvait à sa portée. Souvent quelqu'un protestait, qui n'avait nul besoin de cette nourriture, mais s'en prétendait propriétaire. Psychodore n'entendait pas les cris. Parfois le maître de la nourriture bousculait le cynique qui, réveillé de son rêve, frappait avec son bâton. Mais des esclaves accouraient. On saisissait l'audacieux qui considérait la faim comme une raison de manger. On le traînait devant des tribunaux. Or il savait que les oreilles des juges, bouchées par l'étoupe des lois, ne peuvent plus entendre et il ne répondait pas aux questions qui lui étaient posées. D'ordinaire, on le laissait aller, le croyant fou. D'autres fois, on l'enfermait pour quelques jours en des prisons. Le soir, Psychodore se couchait en même temps que le soleil. Quand il était libre, son lit était le bord de la route ou le fond d'un torrent sans eau.

Psychodore marcha trois ans, sans s'arrêter volontairement pendant le jour et sans prononcer une seule parole. Il est probable qu'il ne voyait des objets extérieurs que les plus extraordinaires et son esprit les traduisait en symboles d'éternité. Or, dès que les choses lui avaient donné une pensée plus belle qu'elles-mêmes, il cessait de regarder les choses.

Quand Psychodore eut marché trois ans, il se trouva au sommet d'une grande montagne, et il regarda en bas et autour de lui. Car des cris montaient, étranges, cris de querelle qui faisaient songer, quoique articulés, aux branches d'une forêt froissées par une tempête.

Le lieu où se trouvait Psychodore était singulier. La montagne formait un cercle presque parfait et sa crête égale n'était coupée d'aucune gorge. Dans la profonde plaine circulaire, des hommes grands comme des chênes se balançaient follement, parmi des clameurs.

Le cynique descendit vers ces géants et il vit avec étonnement que leurs pieds enfonçaient dans la terre. Comme quelques-uns étaient sur le bord d'un précipice, il sut que de chaque pied partaient de longues et sinueuses racines. Voyant qu'ici il y avait vraiment quelque chose de nouveau, quelque chose à comprendre, Psychodore s'arrêta en ce pays.

Malgré leur taille gigantesque et leurs indéracinables prolongements souterrains, les habitants de cette plaine étaient bien des hommes, non des arbres. Ils n'avaient ni feuilles, ni fleurs, ni ramures. Leur nudité permettait de voir qu'ils n'étaient point couverts d'écorce, mais d'une peau fine et blanche comme celle des barbares du nord. Ils avaient une tête et deux bras. Leur corps, dans son énormité, était de proportions harmonieuses et leurs poses variaient, souples et onduleuses, comme les attitudes des lutteurs. Parfois, ils s'asseyaient. Le soir, leurs jambes seules restaient droites comme deux troncs jumeaux, tandis que le vent du sommeil ployait leurs genoux et les couchait sur le dos. Mais, outre le pouvoir de changer de lieu, un autre bien leur manquait

qui, jadis, parut précieux à Psychodore : les Enracinés n'avaient pas de sexe.

La nature avait refusé à ces hommes le pouvoir de procréer, parce qu'elle les avait faits immortels. Le cynique devina bientôt ce privilège, et il ne fut point jaloux. Mais il resta, observant et étudiant leur langage. Car un doute l'avait rendu avide de connaître leurs pensées :

— Peut-être ils sont savants comme des dieux, et ils m'apprendront ce qu'est devenue ma bien-aimée et où je pourrai la retrouver.

Quand il comprit quelques-unes de leurs paroles, Psychodore s'aperçut que la forêt était ignorante et grossière comme tous les peuples. Il fréquenta de préférence les Enracinés que le destin avait isolés, Mais il vit que chez ceux-là l'erreur était plus étrange, absurde comme la folie et non plus comme la sottise ; et ils s'enorgueillissaient de leurs pensées ingénieuses et fragiles.

Cependant, Psychodore ne s'éloigna pas encore. Mais il se dit :

— J'ai l'angoisse de la durée ; ils ont l'angoisse de l'espace. Les sottises et les folies qu'ils disent sur le monde étendu correspondent sans doute à nos erreurs sur le monde qui persiste. Le temps et l'espace sont des frères jumeaux tout semblables l'un à l'autre. Leur père s'appelle l'Immense et leur mère dit : Je suis Éternité ».

Et le sourire avec lequel il écoutait les géants immobiles blâmait aussi des pensées d'hommes qui marchent.

⁂

Car ceux d'entre les géants qui s'appelaient eux-mêmes les sages, multipliaient les négations hardies ou timides disant :

— Il n'y a rien au delà de l'horizon.

… ou bien :

— Gardons-nous d'affirmer ou de nier ce que nos sens ne peuvent saisir. La plaine que nous habitons est-elle tout l'univers et le mur des montagnes se dresse-t-il entre l'être et le néant ? Nous n'avons aucun moyen de le savoir. Ne nous occupons pas de l'inconnaissable et faisons méthodiquement la science du monde visible.

Cependant, le peuple croyait :

— Le soleil se lève dans le vide, mais il se couche dans le plein d'un autre monde. Il nous éclaire d'abord. Il éclaire ensuite d'autres êtres. L'orient est désert ; l'orient de la montagne est un néant. L'occident contient deux mondes : un pays de délices humides où la terre est généreuse ; un pays de tourments et de sécheresse. Dans l'un, des hommes meilleurs que nous plongent leurs racines heureuses. Dans l'autre, des méchants souffrent, car la terre brûle et fournit peu de nourriture.

Et le peuple croyait encore :

— C'est le même soleil qui revient tous les jours. Après avoir éclairé le paradis et l'enfer, il saute, brusque, à travers le néant, au sommet de la montagne orientale.

Quelques-uns même soupçonnaient :

— Peut-être le néant que traverse le soleil matinal n'est-il pas rien, mais est-il un chaos, une masse où les choses sont indiscer-

nables, néant de la forme, soit, mais, où la matière s'agite, inharmonieuse et infinie.

Mais les sages hardis rétorquaient :

— Il n'y a rien en dehors de ce que nous connaissons.

Et les sages dont la pensée est lâche :

— Nous ne connaissons que ce que nous connaissons.

Puis les uns reprenaient :

— Il est certain que…

… les autres :

— Il est probable que…

… et tous les sages continuaient, d'accord :

— Ce qui n'a pas de racines ne saurait durer. Le soleil, qui se déplace, naît et meurt comme le chien qui court ou l'oiseau qui vole. Et le soleil d'aujourd'hui n'est pas la pourriture du soleil d'hier.

Mais la foule s'irritait contre de telles paroles. Elle sentait bien, malgré ses ignorances, que le soleil ne meurt pas chaque soir.

Et Psychodore songeait :

— Ton âme, bien-aimée disparue, est un soleil couché pour moi, mais qui traverse d'autres régions. Et les durées occidentales ne sont ni élyséennes ni infernales, mais elles diffèrent peu des temps de l'est, et des temps du nord, et des temps du midi.

Et le sage Psychodore eut une folie. Il voulut dire à ces êtres troublés de l'angoisse de l'espace, la vérité libératrice. Il se plaça, harangueur ridiculement petit, devant la foule des géants et il cria :

— Écoutez ma parole. Je viens de l'autre côté de la montagne et je sais.

Tous écoutèrent, haletants. Il reprit :

— Les limites sont des apparences. Autour de la montagne, la vie continue, pas très différente de ce qu'elle est ici.

Psychodore ne comprit pas ce qui se passait. Mais l'instinct, plus sûr et plus prompt que la pensée, le poussa dans une fuite éperdue. Quand il se retourna, tremblant, il vit toute la forêt couchée par un vent de colère. Les bras allongés cherchaient à le saisir. Des malédictions vouaient aux tortures le prophète qui annonçait des vérités trop simples. Et ces furieux clamaient que l'inconnu ne pouvait être que néant ou merveilles d'effroi et de joie.

⁂

Poursuivi par des cris et par des pierres, Psychodore courut jusqu'à la montagne. Puis il la franchit, revint au pays où les hommes marchaient comme lui et savaient sur l'espace proche la vérité. Il rencontra deux nains semblables à lui. Il écouta leurs paroles parce qu'ils devisaient en un dialecte grec qui l'émut de souvenirs délicieux. Mais il eut bientôt un rire de mépris et de douleur intellectuelle. Car l'un des deux hommes disait :

— À la mort, tout est bien fini.

Et l'autre répliquait :

— Après la mort, nous recevons pour nos bonnes actions des récompenses merveilleuses, ou bien d'effrayants châtiments nous attendent pour nos crimes.

Mais Psychodore, revenu à la sagesse du silence, passa sans essayer d'enseigner à ces hommes la simplicité blessante de la vérité.

Les Sans-Yeux

Depuis que Psychodore avait quitté le pays des Enracinés, une phrase chantait en lui, obsédante :

— Ton âme, amie disparue, est un soleil caché pour moi, mais qui traverse d'autres régions. Et les durées occidentales ne sont ni élyséennes ni infernales, mais elles diffèrent peu des temps de l'est, et des temps du nord, et des temps du midi.

Ah ! la phrase étrange. Elle arrivait comme une femme généreuse et qui d'une main apporte la vérité consolante ; mais bientôt le visage devenait hostile, l'autre main tendait un grand sac vide et un geste impérieux exigeait qu'on le remplît. Psychodore parfois lui parlait comme à un inconnu qui se présenta souriant et flatteur mais qui, sans raison plausible, s'attache à vos pas et qu'on soupçonne enfin d'être un ennemi.

— Pourquoi me suis-tu, lui disait-il, comme un chien fidèle qui veille sur son maître ou comme un loup patient qui guette une proie ? Car tu es, — phrase étrangement double, que j'ai pensée

ou que quelqu'un glissa en moi, — faite de lumière et de ténèbre. Tu m'apparais un immense palais qui d'abord semble joyeux et largement ouvert de tous côtés à la clarté du jour. Mais les appartements de l'orient et de l'ouest sont seuls éclairés ; sur les murs aveugles du septentrion et du sud sont tracées de fausses fenêtres qui les égaient de loin, mais qui ne s'ouvriront pas. Je comprends, phrase généreuse, les durées occidentales et les temps de l'est dont tu me parles, car je me sens éternel et la courte ligne de vie que je puis voir se prolonge infinie au delà de l'horizon de la naissance, au delà de l'horizon de la mort. Mais la durée est une ligne sans largeur et je ne sais ce que tu veux dire — sans doute, tu ne veux rien dire mais, railleuse, tu continues l'analogie du temps et de l'espace dans les mots quand elle ne peut plus se continuer dans la pensée — je ne sais ce que tu veux dire, phrase avare ou folle, par les temps du nord et les temps du midi.

C'est surtout au crépuscule, au rebord du fossé hospitalier, que la phrase moitié blanche, moitié noire, pont d'abord, bientôt abîme, torturait Psychodore. Longtemps après que la nuit était tombée, la méditation pénible le tenait éveillé. En vain il essayait de la chasser : les pensées qui ne sont pas encore — tel l'enfant qui va naître tourmente sa mère — font dans l'intelligence un poids instable et douloureux. Souvent, quand la fatigue endormait enfin Psychodore, des rêves venaient lui apporter l'explication. Et il était heureux de savoir. Mais le réveil dissipait l'explication en même temps que le rêve. Et le philosophe ne pouvait même décider si le soleil levant avait éteint pour ses yeux éblouis l'étoile directrice ou s'il avait dispersé une brume trompeuse.

⁂

Le hasard de ses voyages avait conduit Psychodore sur le bord de la mer. En face de lui, une île, couchée mollement, semblait l'appeler comme une femme amoureuse. Il n'obéit point à la séduction. Assis sur la côte, il se mit à tracer sur le sable des droites et des courbes. Il cherchait quelques-uns des mystères de l'espace. Mais toujours la phrase revenait qui parlait consolatrice des durées occidentales et des époques orientales, puis affirmait incompréhensible les temps du nord et les temps du midi. Chaque fois que revenait la phrase, d'abord caressante et chaude comme la langue d'un chien fidèle, bientôt rude et pénétrante comme les crocs d'un loup qui a faim, les yeux de Psychodore quittaient les figures tracées sur le sable et se portaient vers l'île séduisante. Se cachait-elle donc là-bas, de l'autre côté du détroit, la vérité que ses rêves lui donnèrent peut-être et que ses réveils lui reprirent ?

Le philosophe résista tout le jour à l'appel de l'île. Il resta au bord de la mer mangeant des coquilles et cherchant des vérités géométriques. Le soir, sous la lune, l'eau apaisée respira doucement comme une femme qui sommeille et Psychodore dormit auprès de la mer qui dormait.

Le rêve qui expliqua souvent à ses nuits le mystère tourment de ses jours se présenta plus clair que jamais. Hélas ! le réveil éteignit encore cette clarté, sauf une frêle lueur fuyante. Psychodore se rappela seulement ceci. Le rêve avait dit : « Va jusqu'à l'île qui est devant toi, et tu n'oublieras plus les temps du nord et les temps du midi ».

⁂

L'île était un pays charmant, fertile et doux, mais rien ne paraissait y répondre à l'espoir de Psychodore. Après quelques heures de marche, il arriva à une ville. Les rares hommes rencontrés sur le chemin et les nombreux habitants de la cité étaient tous aveugles. Ou plutôt non. Car l'aveugle a des yeux qui ne voient plus, conserve comme un regret l'organe devenu inutile. Les gens de ce pays n'avaient pas les yeux sans regard qui attristent solennellement les visages d'aveugles. Sous le front haut et resserré le nez s'épanouissait large dans la face étroite, tenait toute la place, ne laissait point de lieu vide où pût se poser la noblesse d'un regret ou d'une aspiration. Et les animaux de la contrée, peu différents par le reste des bêtes que Psychodore connaissait, semblaient, par leur tête que rien n'éclairait, des fragments de la ténèbre primitive sculptés par le destin avant qu'il eût prononcé la parole : « Que la lumière soit ».

⁂

Psychodore apprenait avec une facilité merveilleuse les langues que parlent les hommes. Il sut bientôt le langage pauvre des Sans-Yeux.

Il se garda bien de parler du sens inconnu d'où lui venait une partie de sa sagesse. Ils n'auraient point compris et auraient méprisé pour son orgueil l'homme qui se serait vanté d'une supériorité si absurdement fausse qu'elle n'était même pas exprimable. Il devint l'ami de l'un d'entre eux. Adroitement, il le questionna touchant leurs idées sur l'espace et sur le temps. Il obtint à peu près ceci :

— Le temps, c'est ma vie passée plus ma vie à venir. L'espace, c'est le chemin que je ferai, ajouté au chemin que j'ai fait. Le

temps est une ligne tordue, car la joie l'incline à droite et la peine la fait dévier à gauche. Or les joies sont filles des peines, les peines sont filles des joies et, dans le cercle qui peut-être ne se fermera jamais, elles alternent régulièrement comme la saison chaude des récoltes et la saison froide des semailles. L'espace aussi est une ligne tordue ; mais les nécessités ou nos caprices lui infligent des sinuosités que nul esprit ne saurait prévoir. C'est pourquoi nous avons une science du temps et toute science de l'espace est impossible.

⁂

Ainsi cet homme, privé des yeux qui voient l'espace, ne concevait de l'infini étendu que la ligne qui reliait ses diverses situations. Et Psychodore, privé des yeux qui voient le temps, tâtonnait dans l'infini durable avec des mains de souvenir et de prescience, mais ne sortait pas de la ligne qui unissait ses divers moments.

Mais l'effort de la méditation lui fit presque concevoir ce qu'est le temps pour l'être immédiatement supérieur à l'homme terrestre.

— Non, songeait-il, la durée n'est pas une simple ligne sans largeur ni profondeur. Plusieurs pensées m'habitent à la fois et je réalise en même temps plusieurs actes. Je respire et cependant mon cœur bat. Mes mains tiennent des objets, mes dents broient un aliment et mes yeux voient un paysage, sans que mon esprit cesse de penser. Où se placeraient tant d'événements simultanés, sinon sur la largeur du moment et dans sa profondeur ? Telle heure me paraît plus longue que telle autre parce que j'ai moins

connu sa largeur. Ainsi mon manteau plié en deux est pour mes yeux trompés plus long que mon manteau largement étendu.

Il se disait encore :

— Ma durée est surtout large pendant l'action. Le sentiment et la pensée la rendent profonde. Quand rien ne l'occupe, je ne vois que sa longueur monotone. Mais pourquoi dirais-je d'une heure qu'elle est vide, d'une autre qu'elle est pleine, si vous n'étiez point, heures, des vases profonds et larges où nous versons des gestes, des méditations, des douleurs et des joies ?

Psychodore songeait ainsi, étendu sur le sable.

Or son doigt traça, presque machinal, deux figures. Les deux dessins représentaient la bien-aimée telle qu'il la vit jadis à la lumière du soleil, telle qu'il la revoyait souvent à la lumière du rêve. Mais l'un des deux portraits la livrait de face ; l'autre disait la grâce fine de son profil. Et Psychodore, ayant vu l'œuvre de son doigt, parla à la bien-aimée :

— Cette figure-ci, disait-il, ne montre que l'un de tes yeux. Elle me rappelle pourtant les deux lumières de ton visage. L'espace est la face de Dieu ; le temps est le profil de Dieu. Je ne suis plus assez ignorant pour croire Dieu moins infini quand je le regarde ici que lorsque je le vois là.

Et sa méditation continuait :

— L'espace a trois dimensions pour ma pensée ordinaire. Un effort me révéla la largeur et la profondeur du temps. Pour Apollon, père des neuf muses, peut-être que l'un et l'autre ont neuf dimensions. Pour le Dieu d'Apollon et des autres dieux, pour celui

dont nous ignorons le nom, le temps doit avoir comme l'espace des dimensions en nombre infini.

Mais il se leva, un peu effrayé de sa pensée. Il fit un pas en arrière et, tout tremblant, il murmura :

— Mon esprit a peur. L'esprit de l'homme est faible et lâche. Il recule souvent, tantôt devant la vérité, tantôt devant la folie.

Puis il se calma par ces formules :

— La vérité est un abîme sans fond de lumière égale et monotone. On ne se penche pas sans vertige sur le gouffre infini de l'Unité. Va, Psychodore, obéis aux nécessités de ta frêle humanité et, pour ne point tomber, détourne-toi ou ferme les yeux. Mais ne dis pas que tu n'as point vu, puisque tu as vu et souviens-toi, tout frissonnant d'admiration, de ton rapide regard.

Il s'éloigna du lieu où il avait vu. Et il marchait répétant, en une joie tremblante comme la joie d'amour :

— Ton âme, bien-aimée disparue, est un soleil caché pour moi, mais il éclaire d'autres régions. Et les durées occidentales ne sont ni élyséennes ni infernales. Mais elles diffèrent peu des temps de l'est, et des temps du nord, et des temps du midi.

Les Rétrogrades

Le pays n'offrait aux regards rien de remarquable et Psychodore allait indifférent. Mais, dans une rue de village, une femme émut soudain son cœur. Elle était si semblable à la bien-aimée per-

due… Semblable jusqu'à l'illusion. N'était-ce pas, ressuscitée, et plus jeune qu'il ne la connut jamais, Athénatime elle-même ?

Il s'arrêta, la considéra longuement. Et voici qu'il se mit à trembler. Car, tandis que son esprit proclamait très haut la folie de tout espoir, son âme à voix basse espérait.

De plus en plus tremblant, il marcha vers l'apparition émouvante.

— Femme, dit-il, serais-tu celle que j'aime ?

Or il reçut cette réponse :

— Je ne comprends rien à tes paroles.

Pourtant il entendait parler grec, le pur grec d'Athènes. Et la voix douce qui répondait était la voix même d'Athénatime. Et le sourire ingénu des lèvres entr'ouvertes fit se redresser en Psychodore des souvenirs profonds qui, pour revenir au jour, secouaient, tels des cadavres amoncelés, d'innombrables souvenirs plus récents.

Il regarda, en un étrange désir de pleurer, cette enfant dont la jeunesse harmonieuse hésitait encore entre les grâces de l'éphèbe et les grâces parthéniennes.

— Malicieuse, dit-il, tu es assez belle pour comprendre le mot amour sans qu'on le prononce.

Mais elle, qu'étreignit soudain quelque angoisse :

— Pourquoi te moques-tu d'une pauvre vieille ? Et qu'aimerait-on en une misérable femme qui a passé l'âge d'être tombe ?

Il répéta, comme un écho :

— L'âge d'être tombe !

Car c'est lui, maintenant, qui ne comprenait plus.

Une seule chose lui était visible : il avait causé un chagrin. L'enfant qui se disait vieille pleurait. Il songea : « Une folle ! » Et il essaya de gauches consolations.

Elle, à travers ses larmes, l'examina. Son regard était avide du visage étranger, comme un regard d'amour ou de curiosité. Peu à peu un spectacle absolument nouveau, et incroyable quoique présent, l'intéressait, à lui faire oublier sa peine. Et ses yeux et son sourire se dilataient, comme, en face de quelque chose d'inouï, un sourire et des yeux de savant.

— Étrange femme, dit Psychodore, tu ressembles à Athénatime en fleur, et tu ressembles aussi à Aristote devant les animaux et les plantes que lui envoyait du lointain son disciple Alexandre.

— Homme étrange ! répondit la jeune fille, homme unique…

Après un silence qui cherche, elle ajouta, nette, décisive, cette troisième exclamation :

— Homme rétrograde.

Puis, lui prenant le bras :

— Pourquoi vas-tu dire que je suis folle ?

— Mais toi, — interrogea-t-il, trop étonné pour protester, — comment as-tu su que j'allais te dire : Tu es folle ?

Elle le regarda avec une curiosité avivée. Puis :

— C'est vrai, étonnant Psychodore, tu ne connais pas, toi, ce qu'on va dire. Les yeux de ton âme, dirigés en arrière, ne lisent même pas tes émotions de demain.

Peut-être, tout à l'heure, les dernière paroles de l'enfant auraient un sens pour Psychodore. En ce moment elles étaient des sons vagues que l'oreille, servante intimidée, n'osait apporter à l'esprit. Car l'esprit était trop préoccupé par les premiers mots.

— Si tu n'es Athénatime, dit le philosophe, comment sais-tu que je m'appelle Psychodore ?

— Je t'avais entendu dire dans un avenir proche : Je m'appelle Psychodore.

— Comment peux-tu entendre l'avenir ?

— Et toi comment peux-tu entendre le passé ?

Mais elle reprit, douce comme la pitié :

— J'ai tort de tourmenter la faiblesse de ton esprit. Car j'entends, en des avenirs plus ou moins lointains, les mots que tu diras pour me la révéler toute. Je t'entends aussi affirmer que les hommes de ton pays sont tous faits comme toi. Tu ajoutes que tu voyages depuis des années et tu n'as jamais vu que des hommes tels, des hommes — tu répètes, après des hésitations et parmi des répugnances, le seul mot définisseur — des hommes rétrogrades.

« Connais donc, ô Psychodore, la vie de mon pays. Apprends la vie des êtres harmonieux qui marchent devant eux avec les yeux sur la route à faire et précédés de leur esprit comme d'un flambeau.

« Tu te crois vivant et tu m'apparais lourdement réel. Pourtant tu ne peux être qu'un fantôme, toi qui es fait de passé, comme l'étoffe de quelques-uns de nos songes ; toi qui, tourné du côté de ce qui n'est plus, marches à reculons vers — Ô merveille incroyable ! — vers le bûcher et l'urne de la naissance.

« Je crois maintenant comprendre des choses consolatrices. Tu es sans doute ce que nous devenons après la mort. Quand le soleil se cache sous les terres, au lieu d'être couché et en repos, je vois qu'il marche triste et fantômal à travers d'étranges déserts pour revenir aux gloires de l'Orient. Tu es, ô Psychodore, le soleil mort, l'âme morte. Tu es la nuit qui revient tâtonnante vers le jour. Car, — tu me l'affirmeras tout à l'heure et ta parole sera véridique — tu dois entrer cendres dans l'urne de la naissance.

« Réjouis-toi, Psychodore, les urnes sont faites pour s'ouvrir et les cendres épandues sur les bûchers reprennent vie parmi les flammes. Ton âme, sans doute, deviendra semblable à celle des hommes qui s'arrêtent autour de toi, curieux de voir un rétrograde, un fantôme tissu de passé et de regret.

« Mais je me tais, Psychodore, pour que tu dises les paroles que tu dois dire. Ton ignorance te fait secouer la tête. Tu appelles inutile ce qui s'appelle inévitable. Il faut bien, encore que tu ne sois qu'un songe, que tu fasses les questions auxquelles j'ai répondu, puisque, dans un avenir qui de plus en plus devient présent, je les ai entendues. »

Psychodore, en effet, comme dans un rêve de folie, sentit sa langue obéir malgré lui, non plus à la basse logique utilitaire de l'homme, mais à la logique souveraine qui noue de liens nobles les nécessités.

Devant l'assemblée des êtres vivants qui marchaient dans un avenir de lumière, il dit la pauvre vie tâtonnante des hommes qu'il connaissait jusque-là, la vie des hommes qui, parmi des heurts et des chutes, vont dans la nuit portant leur lanterne derrière eux.

⁂

Il resta quelque temps dans ce pays. Il assista à des naissances. Il vit ouvrir des urnes et épandre sur les flammes odorantes des cendres inertes. Quand les flammes s'éteignaient, apparaissait tantôt ce que ses tenaces habitudes appelaient un enfant, tantôt ce qu'il nommait un homme, plus souvent ce qui lui semblait un vieillard. Mais les cheveux blancs deviendraient noirs puis blonds. La taille cassée se redresserait, puis elle diminuerait. L'homme, parfois d'abord sans famille, aurait plus tard, sortis de bûchers successifs, des frères et des sœurs. Une femme plus récente que lui dans cette étrange vie prendrait soin de sa vieillesse semblable aux enfances connues de Psychodore et soutiendrait son corps diminué. Le vieillard à forme puérile manifesterait à cette femme des tendresses mêlées de crainte et de répugnance. Dans ses baisers accompagnés de larmes, il l'appellerait non point « ma mère » mais « ma tombe ». Un jour viendrait où le petit ne parlerait plus, ne marcherait plus, ne penserait peut-être plus. Il serait, sur les bras de sa « tombe », une chose dolente et vagissante. Il n'aurait plus de dents pour broyer le pain des forts. Mais elle le nourrirait d'un lait généreux. Il perdrait enfin jusqu'à la frêle vigueur nécessaire à cette vie déjà presque végétative et, comme le grain semé dans la terre ouverte, il se réfugierait dans sa nourrice douloureuse. Pendant quelques mois, « la tombe » marcherait lourde, gênée, entraînée en avant par un far-

deau intérieur. Mais peu à peu le mort décroîtrait comme un souvenir, ne laisserait plus de traces.

Sans doute, — la jeune fille, du moins, avait paru le croire — le disparu ne serait qu'exilé. Il deviendrait ailleurs un homme pareil à Psychodore. Il sortirait de quelque autre ventre de femme pour aller, à travers une vie de plus en plus consciente, vers le bûcher et l'urne.

⁂

Psychodore, croyant avoir vu tout ce qu'il y avait à voir ici, voulut partir. Il traversait une dernière fois les rues du village. Il songeait, tout soulevé d'espoirs, à une fable que contaient les Égyptiens. Et il disait à demi-voix :

— Ô hommes, ô phénix !... Athénatime et Psychodore, ces phénix qui renaîtront, se retrouveront-ils, pour quelque nouvel amour, dans une vie qui de nouveau marchera du même pas, dans le même sens ?...

Voici qu'il rencontra, petite fille maintenant, celle qui lui parut, il y a peu d'années, Athénatime en fleur. Il s'assit au seuil d'une porte, prit sur ses genoux la petite vieille aux grâces puériles. Et il lui dit :

— Enfant qui lis l'avenir, n'est-ce pas qu'après la tombe, c'est une autre naissance ? Dis, dis ce que tu vois de l'autre côté de la tombe.

Elle parlait un langage incorrect, bégayant et zézayant.

Elle regarda le philosophe avec de grands yeux ingénus. Puis ses regards devinrent attentifs à de l'invisible. Enfin elle

balbutia :

— La tombe… c'est un mur… On ne voit pas à travers les murs.

Le Sommet glissant

Psychodore était peu éloigné de la contrée où les hommes vont chargés de leur avenir et allégés de leur passé, quand un regret lui fit reprendre la route de l'étrange pays.

— Sans doute, songeait-il, ils ne sauront me répondre. Mais je dois à mon amour de la sagesse de retourner vers eux et de leur poser la question.

Il se disait aussi :

— Ils m'appelaient « le rétrograde ». Je suis tenté de leur appliquer le nom qu'ils me donnaient. Ainsi je suis étranger à celui qui m'est étranger, et le barbare me nomme barbare.

Sa pensée reprenait :

— Ils sont pourtant les vrais rétrogrades, eux qui perdent de la science à mesure qu'ils marchent. Seuls, dans les autres pays, les sots s'attristent de vieillir ; mais les sages se réjouissent de mieux savoir. Chez les hommes dont la vie marche dans le même sens que la mienne, le jeune sage est un pauvre agité de fièvres, tout tendu vers ses richesses futures ; le vieux sage est un homme opulent qui vit heureux dans son trésor chaque jour enrichi. Mais ces rétrogrades ont raison de pleurer parce qu'ils ne peuvent rester immobiles devant l'avenir connu qui devient sous leurs pas du passé ignoré. Chaque instant m'apporte un tribut, chaque instant

leur vole quelque chose. Ils meurent à chaque minute et nous, nous sommes de plus en plus lourds de vie, jusqu'à l'heure où le bûcher réduit en peu d'espace notre science et où l'urne protège son sommeil.

Il se disait encore :

— Les pensées sont des riches. Les mots sont des pauvres. Mots, vous êtes des enfants pauvres. Vous marchez étourdiment, vos bras faibles et courts encombrés de la richesse étrangère des pensées. Vous laissez tomber derrière vous presque toute la noble moisson et vous nous rapportez une bien faible partie des roses odorantes et des fruits savoureux. Pour aller, ouvrier aux mains libres, vers d'autres récoltes, mon esprit sera forcé de confier à un nom tout ce qu'il a recueilli chez les hommes étranges. Ces êtres, dont la vie coule dans un autre sens que la mienne remontant de ce qui est pour moi l'embouchure vers ce qui est pour moi la source, s'appelleront dans mon souvenir les Rétrogrades. Cependant je n'ignore plus que le temps, frère de l'espace, n'a dans sa monotonie ni avant ni arrière. Seules les conditions que les Moires nous imposèrent inclinent ma pente d'un autre côté que la pente de ces hommes. Mais le temps, comme l'espace, est indifférent à notre marche et à l'immobilité de Dieu.

Psychodore, qui montait sur ces réflexions pour mieux découvrir sa pensée, ne s'apercevait pas qu'il restait à mi-côte. Il ne voulait pas regarder le sommet dont la conquête lui livrerait un plus large paysage et lui donnerait, claire, la réponse qu'il allait demander à de balbutiantes lèvres obscures. Les sommets parfois font peur et volontiers les yeux de l'âme nient ce qu'ils désirent ne point voir.

⁂

Àpeine rentré au pays des Rétrogrades Psychodore rencontra une cérémonie de naissance. Sur les flammes qui sentaient bon, un prêtre versait pieusement les cendres de l'urne ouverte. Le philosophe se mêla à la foule qui priait, et il attendit.

Le feu éteint, une frêle forme humaine, ployée en deux, descendit péniblement. Des hommes coururent à elle et l'aidèrent à franchir les débris du bûcher. Ils vêtirent le tremblement grelottant et mirent dans la main sèche et noueuse un bâton. Puis l'assemblée se dispersa et le vieillard qui venait de naître se dirigea seul vers sa maison qu'il connaissait bien, puisqu'elle faisait partie de son avenir.

Il allait penché en avant comme s'il se précipitait dans cette vie à vivre qu'il voyait toute. Il souriait : devant lui, sans doute, parmi les ronces qui le déchireraient, des fleurs se dressaient éclatantes comme des appels. Psychodore l'aborda :

— Homme, lui dit-il, nous pouvons nous parler avec des respects jumeaux, puisque tu vois tant de choses devant toi et que je vois tant de choses derrière moi.

Le Rétrograde encouragea Psychodore :

— Parle.

— Éclaircis mes doutes, reprit le philosophe. Tu ignores tout ce qui est passé ?…

— Oui, s'attrista l'homme, je vois qu'il y a déjà quelque chose derrière moi. J'ai perdu un peu de ma vie ; un peu de ma lumière est devenue de la nuit.

— Comment peux-tu répondre à mes paroles qui, sitôt dites, font partie du passé ; qui, pour toi, ne sont plus que du silence ?

— Je ne te réponds pas. Je dis les mots qui amèneront les paroles que j'entends sortir de toi dans un proche avenir.

— Pourquoi dis-tu ces mots ?

— Parce que je dois les dire.

— Ta science pourtant les rend inutiles comme les miens, puisque les uns et les autres te font entendre des sons que tu connaissais déjà.

— Mon esprit ne les aurait pas connus, si mon oreille n'avait dû les entendre.

— Mais, insista Psychodore, ta volonté pourrait supprimer ou changer des paroles ou des actes que tu as connus dans ton avenir.

— On ne supprime rien. On ne change rien.

Et le Rétrograde reprit :

— Tu ne peux rien sur ton passé. Comment pourrais-je quelque chose sur mon avenir ?

— Mais je suis libre, moi, de changer mon demain.

L'homme haussa les épaules.

— Tu connais hier et tu sais que tu ne peux rien sur lui. Ce que tu connais a en toi les mêmes caractères qu'au dehors, est déterminé dans ton intelligence comme dans les choses. Mais ce que tu ignores te paraît moins existant. Tu ne sais ce que sera demain

et ton ignorance peut lui rêver plusieurs formes, comme elle peut rêver plusieurs formes à une ville lointaine et inconnue. La ville lointaine n'a qu'une forme et demain, déjà, a sa forme unique et nécessaire.

Le vieillard reprit :

— Je puis rêver de dix façons différentes la minute qui tout à l'heure était ma lumière et qui maintenant fait partie de mes ténèbres. Je sais pourtant qu'elle fut une minute et non point dix minutes. Tous les possibles, comme tu les appelles, tués avant leur naissance par le réel, sont des impossibles.

Il dit encore :

— Pourquoi, naïf Psychodore, placerais-tu la cause devant l'un de nous ? La cause est toujours derrière. Ou plutôt la cause est partout.

⁂

Le vieillard qui venait de naître s'assit au bord de la route, comme épuisé. Il parut méditer. Psychodore aussi méditait. Mais Psychodore méditant fermait les yeux, tandis que les regards presbytes du Rétrograde semblaient vouloir regarder très loin et embrasser un horizon très vaste.

Enfin il éclata de rire :

— Ô Psychodore, tu te crois sage. Pourtant tu es semblable à un riche qui, au lieu de fouiller dans ses vivres abondants, pleurerait et tendrait la main vers un morceau de pain. Tout à l'heure, tu me diras ce que tu sais du temps frère de l'espace. Pourquoi, au lieu de m'interroger, ne te l'es-tu pas dit à toi-même ? Pour-

quoi me forces-tu à exprimer les choses qui sont en toi et à te faire don des biens que tu possèdes ?

« La cause, ô Psychodore, est une idée fausse, fille de l'idée linéaire de la durée que se font les autres hommes. Mais toi, qui as vu la largeur du temps et sa profondeur, toi qui sais que le temps n'a point de pente, comment peux-tu situer la cause ici plutôt que là ?

« Tout se tient, ô Psychodore, dans l'étendue infinie et dans la durée infinie. Toute minute est le centre du temps, comme tout point est le nombril de l'espace. Quelque chemin que tu suives, tu es toujours, ô Psychodore, sur un rayon qui part de cette minute et de ce point et qui y aboutit. Un moment quelconque ou une apparence quelconque nécessite l'univers avec son éternité et son immensité ; et l'univers sans commencement, sans fin et sans bornes n'est pas de trop pour nécessiter le moindre des atomes ou le plus court des instants.

⁂

Mais le vieillard se leva chancelant. Il s'appuya sur son compagnon. Et il suppliait :

— Partons de ce lieu et de ces pensées. Nous étions sur un sommet dangereux. La crête de la sagesse est étroite et glissante. Des cailloux roulaient sous nos pieds et, un peu plus, nous roulions avec eux dans l'abîme sonore de la folie.

Psychodore, soutenant les pas tremblants et rassurant la pauvre âme émue, affirmait :

— Il est noble de monter sur les sommets.

— Sans doute, dit le vieillard qui peu à peu deviendrait un enfant, mais il est imprudent de s'y attarder.

Le Désert

Psychodore marchait enveloppé de ses rêves et de ses souvenirs. Il n'apercevait pas les banalités traversées. Il ne sut jamais par quel chemin et en combien de temps il était arrivé dans tel ou tel pays merveilleux.

Ce jour-là, il allait s'étonnant que, sous des apparences si diverses et qui amusent les historiens ou les voyageurs ordinaires, les hommes soient au fond tellement semblables à eux-mêmes. Dans les contrées les plus étranges, songeait-il, les vieillards content aux enfants les mêmes histoires dont ma grand'mère éblouit mon enfance. Les climats, les habitudes, les mœurs mettent entre ces récits des différences tout extérieures : ce sont des hommes qu'on reconnaît toujours quoiqu'ils changent de costumes. Peut-être les contes du peuple renferment dans leur ressemblance les vérités les plus universelles.

Les contes du peuple, remarquait-il encore, sont parents des fables que les prêtres disent dans les temples et que les poètes mettent dans leurs vers. Et les mythes lumineux de Platon et les ténébreux symboles des mystères disent peut-être les mêmes choses que les histoires enfantines ou les narrations sacerdotales.

Àce point de ses réflexions, le philosophe agita son bâton en criant :

— Je marche ivre d'unité.

Puis, à demi-voix, pieusement, il reprit :

— Un, tu es Dieu. Espace, Temps, Amour, Logos : vous êtes des noms pauvres pour dire un peu de Dieu. Mais, toi, Un, Richesse d'où coulent toutes les richesses, tu dis Dieu tout entier.

Psychodore titubait ivre, en effet, de l'unité de l'univers ; de l'unité de l'humanité ; de l'unité, plus fuyante mais non moins certaine, de Psychodore. Et il disait :

— Humanité, tu es faite comme un homme. Univers, tu es fait comme un homme. Toi aussi, homme, malgré la lutte de tes pensées, de tes rêves, de tes vouloirs, tu participes à l'unité. Tu es un miroir, à peine brisé, de Dieu.

Et, s'exaltant davantage :

— Ô hommes, lequel de vous n'est Psychodore ? Ô Psychodore, quel est l'homme que tu n'es point ? Sage Psychodore, les folies de tous les fous sont une débandade sonore de chevaux qui galope en toi. Sobre Psychodore, les vils désirs de tous les gourmands et de tous les débauchés sont les troupeaux de porcs et de taureaux qui paissent ton âme. Sinon, comprendrais-tu la parole de l'insensé, ou le sourire gras du gourmand devant les vins et les viandes, ou le regard du débauché sur la femme qui passe ?…

Psychodore se sentait à la fois orgueilleux et humilié de telles pensées. Un instant il essaya, comme un enfant qui trie des lentilles et rejette les cailloux, de conserver seulement les idées qui l'exaltaient et de repousser au loin celles qui l'abaissaient :

— Les erreurs du peuple étaient dans l'esprit de Platon, mais elles y étaient reconnues pour des erreurs et la sagesse de Platon était Platon même. Les autres hommes sont dans mon esprit.

Mais mon âme n'est que moi. Tu es sobre et tu es sage, ô mon âme. Je suis le maître d'une riche bibliothèque ; je ne suis pas l'auteur des sottises qui y sont écrites.

Mais à ce Psychodore timidement en défense un Psychodore hardi et avide répondait :

— Tu es tous les hommes. Tu te félicites parfois d'avoir toujours résisté, même en ta prime jeunesse, aux désirs de débauche. Ils vivaient donc en toi, ces désirs ennemis. Et même ne sens-tu pas — peut-être parce que tu as refusé de les satisfaire — qu'ils s'y agitent encore ?

⁂

Ainsi Psychodore se charmait à des pensées fleuries et se blessait à des pensées épineuses. Et cependant il traversait un désert de sable où ne poussaient ni épines ni fleurs.

Or il regarda autour de lui. Il sourit à la nudité blonde de la terre. Et il dit :

— Ô pays sans accident, ô désert, est-ce ta monotonie vaguement aperçue qui créa mes pensées sur l'unité ? Ô Un, ô Dieu, si tu ne fleurissais en créatures multiformes, ne serais-tu point semblable à ce désert ?

Mais une douleur tiraillante était dans ses entrailles comme un enfant agaçant qui tire votre manteau et vous force à regarder de son côté.

— Je n'ai rien mangé aujourd'hui, dit le philosophe. Et, dans cette solitude sans arbres, mangerai-je demain ?

Il regardait autour de lui comme quelqu'un qui cherche. Dans le lointain il aperçut une femme nue. Il résolut aussitôt :

— J'irai vers cette femme nue. Elle m'indiquera peut-être où l'on trouve à manger.

Or l'enfant irritant et criard qui tirait son manteau lui fit cette objection :

— Qui sait quelle langue parle cette femme ?

Mais Psychodore répliqua :

— Que m'importe ? Sous leur diversité fleurie, les langues des hommes ne sont qu'une seule langue. Autrefois, à Athènes, si un dorien me parlait, j'étais un peu troublé de son accent. Maintenant, quel que soit l'homme que j'écoute, dès la première fois je comprends l'essentiel de ses paroles.

Plein de confiance, Psychodore marcha vers la femme nue.

Le Dieu visible

La femme nue, apercevant Psychodore, resta d'abord immobile, toute paralysée d'étonnement. Les yeux fixes semblaient s'agrandir à mesure que le philosophe approchait. Quand il ne fut plus qu'à un stade, la femme, envoyant des baisers de ses mains envolées comme des ailes, se mit à danser la plus imprévue, la plus joyeuse et la plus adoratrice des danses.

Il n'avait plus que dix pas à faire et leurs mains pourraient se toucher. Alors la danseuse s'arrêta, se jeta à genoux et, les bras

tendus comme des prières, elle se mit à parler. Son accent était lent et solennel. Ses regards étaient des ardeurs inquiètes. Et il y avait, dans toute sa soumission, plus de joie que de crainte.

— Cette femme, songea Psychodore, est prise sans doute de folie soudaine. Son attitude, ses gestes, le son ému de sa voix, et ceux des mots que je comprends affirment également que je suis un dieu.

Psychodore, qui avait quelque orgueil peut-être mais nulle vanité, éclata de rire. La femme regarda, en une émotion incertaine, le dieu qui riait. Un instant, elle trembla, comme sous un bruit de tonnerre. Bientôt elle sourit. Le dieu ne paraissait pas méchant.

Or le dieu parla. Il dit, en des mots que l'adoratrice ne comprit point :

— Je suis un dieu qui a faim.

Si les paroles d'un dieu, surtout prononcées en une langue inconnue, s'embrument de quelque mystère, ses gestes sont probablement plus clairs. La femme ne sut point les merveilles dites en un difficile langage liturgique et pourtant elle promit d'apporter de la nourriture.

Elle partit, rapide. Mais souvent elle se retournait, craignant peut-être que le dieu vînt à s'évanouir. Parfois elle essayait de répéter les mots grecs qu'elle avait entendus. Ses lèvres barbares les déformaient bizarrement. D'ailleurs, répétées par une bouche humaine, les paroles divines se vident toujours de leur sens.

⁂

Le dieu débonnaire, debout sur le sable brûlant, attendait.

Du temps passa qui parut long à l'estomac du dieu. Dans l'espoir qu'Athénatime charmerait de sa présence fantômale le vide de l'attente, Psychodore ferma les yeux. Quand il les rouvrit, une théorie de femmes nues venait vers lui. D'un pas lent, sur deux rangs, la procession avançait. Les bouches chantaient on ne sait quelle vague litanie. Entre les deux rangées, la femme à qui le dieu avait parlé marchait. Parfois les autres se taisaient et, dans le silence ému, elle balbutiait, tremblante de joie mystique, les mots dits par le dieu. Ils étaient si déformés au passage des lèvres barbares que Psychodore les eût compris moins que les paroles étrangères.

Psychodore regardait la bizarre cérémonie. Son corps se réjouissait et s'impatientait car chaque femme portait dans les mains quelques fruits des oasis, dattes ou bananes.

Les femmes entourèrent le dieu d'un triple cercle de nudités agenouillées. Celle qui avait amené les autres prit les fruits dans les mains les plus proches. Elle les offrit avec des mots qui parurent au philosophe, pourtant habitué à tant de langages humains, singulièrement profonds et mystérieux. Or c'étaient, déformés par les lèvres barbares et solennisés d'adoration, les mots pauvres par lesquels Psychodore avait dit : « J'ai faim. »

Psychodore reçut les fruits en souriant et mordit dans l'un des plus beaux. Aussitôt les femmes se relevèrent et le triple cercle se mit à danser joyeux devant le dieu bon qui avait agréé l'offrande.

⁂

Tandis que Psychodore mangeait parmi les danses religieuses, des cris hostiles arrivèrent et le philosophe aperçut à l'horizon

une course furieuse d'hommes nus. Les femmes tremblantes se pressèrent contre lui, comme s'il pouvait à lui seul les protéger.

Psychodore conseilla :

— S'ils sont méchants, fuyez.

Or elles essayèrent, en une joie, de répéter ce qu'avait dit Psychodore. Déformées d'ignorance, d'accent étranger et de bonheur, les syllabes craintives devenaient on ne sait quel chant de victoire. Étonné de tant de bizarreries, étonné de ce qu'aucune de ces femmes ne se tournait du côté du danger, le cynique s'avoua qu'il ne comprenait rien à ce qui se passait et passivement il attendit. D'ailleurs, il n'était peut-être pas dans une réalité folle, mais dans un rêve.

Les hommes se précipitèrent, hurlant et frappant, sur les femmes. Psychodore leva son bâton. Il fut désarmé à l'instant et, sans qu'on lui fît de mal, on lui arracha aussi son manteau. Sur le manteau et sur le bâton les hommes nus s'acharnèrent, en une rage. Et ils adressaient à Psychodore des paroles de reproche.

Les femmes fuyaient parmi des lamentations vers l'oasis invisible. Les hommes les suivirent. Parfois un homme se jetait sur une femme pour des coups ou pour des caresses. Les femmes, qui fuyaient ces hommes, se précipitaient parfois sur quelqu'un d'entre eux et aussitôt elles s'effaraient comme au contact d'un être invisible.

Psychodore marchait derrière l'étrange spectacle mouvant. Il était entouré de stupeurs. Pourquoi, par exemple, ces hommes avaient-ils, comme on s'acharne sur deux ennemis, déchiqueté jusqu'aux moindres lambeaux de son manteau, pulvérisé jus-

qu'aux moindres débris de son bâton ? Pourtant nul ne lui avait fait de mal et même, quand il avait été nu comme eux, leurs reproches s'étaient bientôt apaisés.

Psychodore essayait de s'expliquer tout cet incompréhensible :

— Peut-être ces femmes adoraient mon manteau et mon bâton. Et ces hommes ne sont point religieux. C'est pourquoi ils ont détruit ce qu'il y avait en moi de divin.

Mais il reprenait :

— Ce n'est pas tout à fait cela. Elles ont vraiment l'air de ne point voir ces hommes. Si J'essaie de trouver le sens des reproches qu'ils me lançaient je crois distinguer cette idée folle : « Pourquoi t'es-tu rendu visible par des artifices grossiers ? Ton bâton et ton manteau sont deux crimes contre la loi que tous les dieux jusqu'ici respectèrent. » Ils ajoutaient, il me semble, que des dieux visibles ne tarderaient pas à être méprisés, ne seraient plus bientôt que des hommes.

⁂

L'oasis, maintenant, était proche. Des accents précis comme des ordres sortirent de la bouche de quelques hommes. Tout le monde s'arrêta.

Les hommes formaient un cercle autour du troupeau agité des femmes. Soudain, se jetant tous à la fois sur elles, ils les possédèrent. Ensuite les femmes, agenouillées, adorèrent. Tantôt elles faisaient face à l'adoré, tantôt elles lui tournaient le dos. Beaucoup fermaient les yeux ; les regards des autres étaient vagues.

« Est-ce que réellement elles ne les verraient pas ? » se demandait Psychodore. Et il approchait du groupe étrange.

Les hommes s'éloignèrent silencieusement et les femmes, immobiles, continuèrent d'adorer les dieux absents.

Psychodore leur dit enfin :

— Il n'y a plus personne.

Tous les regards se tournèrent vers lui, lents et extatiques. Puis les femmes se dressèrent péniblement, trop alourdies de joie. Autour de lui elles se pressaient. Les lèvres voulaient toutes mettre sur sa chair des baisers de gratitude. Des paroles, d'ici, de là, s'élançaient en un désordre heureux et bondissant. Puis des groupes chantèrent sur des rythmes religieux. Et les cantiques semblaient, comme les paroles libres, signifier, étranges :

— Ô toi qui es, rendus visibles en une forme unique, tous les dieux d'ordinaire épars et invisibles…

⁂

Quelques-uns des hommes lointains se retournèrent. Sans doute, la liturgie de ce jour-là avait pour eux quelque chose d'anormal. Car ils frappaient sur l'épaule de leurs compagnons. Bientôt, d'une marche d'abord hésitante mais qui de plus en plus devient décidée et rapide, ils revinrent.

Ils se jetèrent, frappant sans crier, sur les femmes. Elles s'affolaient et fuyaient au hasard, courant souvent vers les coups qu'elles voulaient éviter. Deux ou trois hommes furent renversés dans la tourbillonnante bousculade. Les femmes se heurtaient à eux comme à un obstacle inaperçu. Cependant la plupart de ces

malheureuses se tournaient vers Psychodore. Elles lui criaient des supplications, des blasphèmes, des reproches de trahison.

Des hommes vinrent au philosophe et le considérèrent avec stupeur. Ils le saisirent et longtemps le tournèrent, le retournèrent, étudiant tout le détail de son corps. Les regards s'enfonçaient particulièrement curieux dans ses narines, dans sa bouche que les mains ouvraient brutalement. Ils semblaient chercher la cause mystérieuse de quelque effet affolant.

L'accent des paroles dites exprimait une inquiétude qui s'alourdissait jusqu'au découragement.

Enfin tous parurent renoncer à comprendre. Ils frappèrent Psychodore avec violence. Puis leurs gestes et leurs cris lui ordonnèrent de s'éloigner.

⁂

Depuis plusieurs heures, Psychodore marchait au hasard. Il craignait de revenir vers les hommes nus qui sans doute l'auraient tué. Il s'indignait pourtant à l'idée de partir sans savoir. Et, dans la monotonie du désert, il ignorait où le conduisait l'incertitude lente de ses pas.

Le soleil avait disparu. Le philosophe s'assit sur le sable brûlant tout à l'heure mais que déjà la nuit rafraîchissait. De derrière une de ces collines mouvantes que le vent soulève comme des vagues un peu plus durables, une forme bondit, s'élança sur le cynique. Avant qu'il pût se défendre contre le fauve probable, il était saisi, roulé dans un tourbillon de caresses.

Il repoussa l'être. Et il reconnut la première femme rencontrée au désert. Elle avait réussi à s'échapper et à le suivre. Elle s'irrita

d'abord de voir refuser ses baisers. Mais bientôt elle dit des mots de soumission. Et Psychodore accepta quelque temps cette compagne docile.

Elle le conduisit à une oasis étroite comme une cabane. Il n'y avait là qu'un puits saumâtre recouvert par deux dattiers. Ce lieu pauvre était abandonné et ils en firent leur demeure.

Psychodore désirait rester avec cette femme assez longtemps pour entendre parfaitement sa langue et pour connaître d'elle le mystère de son pays. Quand, sans erreur possible, il comprit ses discours, voici ce qu'elle lui expliqua :

⁂

— Il semble, à tes paroles, Ô dieu, qu'il y ait des pays singulièrement différents du mien. Et tu feins d'ignorer ce qui se passe chez nous. Sans doute, tu te moques de ta servante. Mais elle dira, comme si tu ne le savais pas, ce que tu lui ordonnes de dire. Car les dieux ont tous les droits sur les faibles mortelles.

« Pourtant, toi que j'ai cru un dieu meilleur que les autres, tu es le plus méchant de tous, puisque tu me refuses tes caresses et que tu repousses mes baisers. Mais, peut-être, quand un dieu se rend visible, il a honte des attouchements d'une mortelle.

« Donc dans mon pays — puisque tu exiges, toi qui sais tout, que je parle comme si tu ignorais — les dieux sont invisibles à nos yeux. Et nous allons, toujours émues d'espérance et de crainte. Car un dieu est peut-être auprès de nous pour nous châtier ou nous récompenser. Parfois une voix sans corps nous trouble. souvent des coups nous affolent, nous immobilisant ou nous faisant fuir vers eux. Souvent aussi nous sentons de sou-

daines caresses, des joies mystiques pénètrent notre chair et les dieux nous fécondent. Ensuite, pendant neuf mois, nous marchons fièrement ; nous sommes peut-être chargées d'une mortelle dont les dieux aimeront la beauté ; peut-être même, ô gloire ineffable ! nous portons un fardeau de divinité.

« Moi, ta faible servante, j'ai eu ce vertigineux bonheur d'être neuf mois un tabernacle, de donner le jour à du divin, d'entendre sur mon giron de l'invisible qui pleure et de sentir des lèvres glorieuses s'apaiser à mes seins. Hélas | le jeune dieu mon fils est mort. Car les jeunes dieux, pendant un temps mal déterminé, sont mortels. J'ai même entendu des impies affirmer que tous les dieux meurent comme nous. Mais je n'en crois rien. Car les voix invisibles disent le contraire. Et des coups soudains et qui tuent punissent souvent celles qui osent de tels blasphèmes.

« Or tu es venu, toi, forme visible de ce que les contacts divins font rêver à nos yeux. Et j'ai dit à mes compagnes : « Les dieux ne sont plus qu'un Dieu. Et il se montre à nous. Et il est la beauté. Et il demande qu'on lui apporte à manger. Et il m'a dit des mots mystérieux et puissants qu'il convient de répéter à sa gloire. »

« Répétant les mots que tu m'avais adressés en une langue solennelle et liturgique, nous sommes venues vers toi et nous t'avons offert les plus beaux de nos fruits. Mais les voix lointaines nous ont injuriées. Nous avons cru que tu triompherais des voix lointaines ou que peut-être même elles venaient de toi pour éprouver notre piété. Et tu nous as battues ou tu nous as laissé battre. Puis tu nous as couvertes de caresses, et nous ne te voyions pas. Et nous t'avons revu. Et bientôt de nouveau nous avons été battues. Et ensuite tu es parti. Et, quand tu es venu d'abord, tu avais un bâton à la main et tu portais sur ton corps

une lourde peau flottante. Maintenant le bâton et l'étoffe ne sont plus que des débris sur un sable lointain et tu es nu comme une femme. Mais moi je te reconnais malgré les signes disparus.

« Je t'ai suivi en me cachant. Je croyais, hélas ! que tu voulais mes seules caresses puisque c'est à moi seule que tu avais apparu d'abord ; je croyais que les malheurs m'étaient arrivés en punition d'avoir amené les autres. Et puis, quand sur ton corps divin mes compagnes ont posé leurs lèvres, j'ai souffert une douleur inconnue et que je suppose pire que la mort.

« Écoute-moi, ô dieu. Je suis heureuse parce que tu supportes ma présence. Je suis malheureuse parce que tu refuses mes caresses. Tu devrais, ô dieu, tantôt être visible et réjouir mes regards de ta beauté ; mais parfois aussi — puisque, visible, tu as honte des voluptés — tu devrais devenir invisible et échanger avec moi des baisers. »

⁂

Or Psychodore dit :

— Femme, je suis un dieu exilé dans un corps qui se voit toujours, que je le veuille ou non. Ou plutôt, je ne suis actuellement qu'un faux dieu. Reviens aux vrais dieux, aux dieux de ta patrie. Maintenant que je t'ai apporté le rêve et l'inquiétude d'autre chose, certes tu seras malheureuse. Mais hors de ton pays, — comme le poisson dans l'air libre ou comme l'oiseau dans la rivière, — ton cœur étoufferait dans un malheur irrespirable d'étrangeté et qui n'est point fait pour toi.

Il se leva. Son geste fut si impérieux que la femme n'osa remuer. Il s'éloignait à grands pas. Quelque temps il entendit pleu-

rer. Puis il n'entendit plus rien.

Les Voiles d'Isis

Sous les morsures du soleil, Psychodore regrettait son manteau perdu au pays des Invisibles. Depuis son départ de l'oasis pauvre, nulle ombre ne l'avait soulagé. Or il se mit à courir, car il venait d'apercevoir — réalité ou mirage ? se demandait-il avec angoisse — de lointaines ruines.

Ces ruines n'étaient pas, heureusement, une de ces architectures fantastiques que la chaleur dresse et fait fuir sur les sables. C'étaient les restes d'une ville où s'agita jadis, parmi la joie chantante des eaux, parmi les émotions frémissantes des arbres, la diversité inharmonieuse des passions humaines. On ne sait quel cataclysme avait, deux ou trois siècles auparavant, détruit les verdures, desséché les puits et les ruisseaux, supprimé les orgueilleux Éphémères. Maintenant, ce lieu que des poètes patriotes proclamèrent le plus beau et le plus glorieux de la terre était déshonoré par des pierres croulantes que les sables recouvraient et découvraient selon leurs caprices semblables aux caprices de l'Océan.

Aux puissances dressées comme des défis survivent souvent de frêles choses épargnées par les désastres. Psychodore trouva, suspendu à un clou dans un dédale qui fut un palais, un manteau de soie pourpre lamé d'or. Certes il eût préféré à l'étoffe mince la laine qui protège contre le chaud et le froid. Il eût préféré à la teinture orgueilleuse le blanc simple qui repousse les rayons du soleil comme une armure repousse les flèches. Mais il savait, phi-

losophe accommodant, se contenter de ce qu'il trouvait. Il détacha le poids inutile de l'or et jeta la pourpre sur ses épaules.

Contre un mur se dressait un sceptre étrange, long comme une houlette. Mais le haut, qui ne se recourbait point, portait, index levé, une main d'or. Psychodore, ayant arraché sans peine cette extrémité lourde et ridicule, eut un bâton presque aussi commode que le bâton brisé par les Invisibles.

En une ruine unique le palais écroulé se mêlait à un temple détruit. Quelques colonnes obstinées dressaient seules, sous le soleil, un orgueil que bientôt les vents renverseraient et qu'ensevelliraient les sables. Mais un sanctuaire souterrain restait intact. Psychodore y trouva dans un coffre des grains de blé qui lui rendirent de la force. Il sourit aux innombrables dieux morts qui lui laissaient cet héritage.

— Car, leur dit-il, vous êtes morts, ô néants que plus personne n'adore.

Et il riait des figures de bêtes que certains barbares donnent aux dieux. Mais, au milieu des mufles divins et des becs divins, une forme se dressait imprécise et voilée. À ses pieds une inscription encore lisible interdisait, sous peine de mort, de toucher à son voile, qui était d'un noir menaçant.

⁂

Les philosophes sont curieux. Psychodore souleva le tissu noir qu'attristaient encore des améthystes. Il vit, au-dessous, un voile blanc. Il le souleva aussi malgré les rubis qui l'alourdissaient. Ce fut alors un voile bleu orné de diamants. Ses investigations continuées trouvèrent un voile vert chargé de saphirs, puis un voile

rouge où des émeraudes ouvraient comme des yeux de devins morts.

— Quelle mauvaise plaisanterie ! dit Psychodore qui s'irrita.

Il déchira tous ces voiles dont le poids surchargé de pierres devenait pénible à soulever. Il trouva, cette fois, un voile plus pesant que les autres et singulièrement rigide : tissu seulement avec de l'or, il était maintenu par des baguettes d'or et par des cercles d'or. Le philosophe réussit pourtant à le soulever. Et il vit que, sous ce dernier voile, au centre du mystère, il n'y avait rien.

Alors il dit :

— Ces prêtres barbares connaissaient un peu la vérité, et leur symbole pauvre bégaie les premières syllabes de la phrase interminable qu'est l'univers. Oui, Isis ; oui, Nature ; oui, Dieu ; oui, Tout, ou quelque autre nom qu'on te veuille donner : tu es fait de voiles. Aucune de tes apparences n'est plus vraie ou moins vraie que tes autres apparences. Mais, ô prêtres vite lassés, on n'atteint jamais, pour tant de voiles qu'on soulève, au voile dernier. Il n'y a pas d'ultime apparence et tous les efforts pour approcher du centre nous laissent à la circonférence.

Puis Psychodore, agenouillé devant la place vide où se dressa l'insuffisant symbole, continua pieusement :

— Un, tu es le Père des nombres. Mais, dès lors que tu existes, tous les nombres existent. Et les nombres sont infinis. Ô Un éternel qui contiens l'infini des nombres… Ô nombres coéternels qui dites les diverses puissances de l'Un infini… Sans toi, nul nombre ne serait. Si un seul de vous, nombres, pouvait manquer, tous ses frères tomberaient au néant et l'Un avec eux.

Les Pitaniates identiques

Un isthme étroit conduisait à une vaste presqu'île. Puissante, une muraille défendait le passage. Quand Psychodore parvint à la porte, des gardes armés lui crièrent :

— Ô homme, es-tu un Pitaniate identique ?... Les étrangers n'entrent pas ici.

Le cynique, dans un rire :

— Moi, j'entre partout. Je suis un chien.

Les gardes rirent aussi, entraînés peut-être par la gaîté simple du philosophe et, comme s'il avait prononcé un mot de passe, on le laissa entrer.

Il fit deux cents pas environ sans rencontrer personne. La ville était encore lointaine et les premières maisons de campagne elles-mêmes se dressaient à quelque distance. À un coude de la route, une femme releva la tête et le regarda. Elle était couchée bizarrement, les membres repliés sous elle comme les pattes d'un chien qui dort.

Elle avait de bons yeux dévoués et son sourire était une caresse craintive. Elle marcha vers le passant, à quatre pattes d'abord. Mais soudain son visage rougit comme celui du prêtre simple qui dans une cérémonie a oublié quelque détail pompeux et rituel. Un mouvement brusque la dressa. Et elle dit, d'une voix plus soumise que son attitude première :

— Veux-tu être mon maître ?

— J'ai bien assez d'être le mien, répliqua Psychodore sans interrompre sa marche.

Mais elle :

— Oh ! sois mon maître. Tu as l'air si bon. Si tu savais combien je suis malheureuse…

Psychodore s'arrêta. Sa main était tentée de caresser cette femme dolente comme on flatte un animal familier. Elle, cependant, continuait :

— Mon maître est mort. D'ailleurs, il était méchant.

Elle baissa la voix, ses yeux devinrent malicieux comme pour une confidence grivoise, et elle murmura :

— Mon maître était un loup qui me mordait.

Psychodore crut traduire exactement :

— Ton mari, dit-il, était méchant et te battait ?

— Il me battait un peu de la sixième heure de la nuit à la sixième heure du jour. Mais, de la sixième heure du jour à la sixième heure de la nuit, il me mordait cruellement.

Psychodore répondit :

— Je te plains dans ton passé. Et je me réjouis dans ton présent, puisque cet homme est mort.

— Je ne pleure pas, lamenta-t-elle, le maître mort qui était méchant ; je pleure de n'avoir plus de maître. Sois mon maître, toi qui es bon.

— Je ne puis rien pour toi. Mon âme reste fidèle à un souvenir. Et je ne suis qu'un passant.

— Un passant ? s'étonna-t-elle. Tu n'es point de ce pays ? Malheureux !… Et connais-tu seulement les mystères de Pitane ?

— Je les connaîtrai, répliqua Psychodore, si tu veux bien me les enseigner.

Il s'assit au bord de la route.

La femme regarda le ciel, regarda la terre.

— Hélas ! gémit-elle, le soleil est bien haut et nos ombres, bien courtes. Fuyons jusqu'à ma maison avant que la sixième heure ouvre la porte du mystère bestial.

Psychodore la crut folle. Néanmoins il se leva et la suivit. Mais elle eût voulu courir et le philosophe refusait de hâter son pas grave.

Elle donnait des signes d'inquiétude grandissante. Elle regardait avec désespoir le soleil monter et les ombres diminuer.

— Une minute encore, dit-elle enfin, et le soleil est au milieu de sa course.

D'un mouvement brusque et imprévu, elle se jeta au cou de Psychodore et mit un baiser sur les lèvres du philosophe.

Or le cynique se crut la proie qu'un rêve moqueur bafoue. Avant qu'il eût pu repousser la femme, il ne sentait plus des mains sur ses épaules, mais des pattes, et une langue large lui léchait le visage. La femme avait disparu et une chienne caressante se suspendait à lui.

Il la déposa à terre et, suivi de l'animal fidèle, il continua sa route.

Mais voici qu'il entendit, très proches, des hurlements. La chienne s'enfuit. Une meute de loups arrivait d'une course éperdue et Psychodore n'eut que le temps de grimper sur un arbre.

Le philosophe s'étonna. Les fauves venaient de ce côté désert de la péninsule où il n'avait rencontré, à l'exception de la femme bizarrement apparue, ni bêtes, ni gens. Les loups hurlèrent longuement au pied de l'arbre, puis s'éloignèrent. Mais l'un d'eux resta après les autres, une heure peut-être, et il poussait vers Psychodore des hurlements singuliers qui paraissaient des reproches. Le philosophe eut cette idée ridicule, qu'il chassa bien vite : « Son museau ressemble au visage du garde qui m'a parlé. Et on dirait que ses hurlements m'injurient parce que je l'ai trompé. » Mais l'idée ridicule, quoique chassée plusieurs fois, obstinément revenait. Et, malgré l'effort de Psychodore pour penser raisonnablement, des questions vraiment folles se posaient en lui : « A-t-il cru vraiment que j'étais un chien ?… Le mari qui mordait la femme dolente était-il, à certaines heures, un loup à quatre pattes ?… La chienne qui m'a léché le visage est-elle la femme qui pleurait et qui, malgré moi, posait sur mes lèvres ses lèvres ?… »

Le loup finit par se lasser de sa garde inutile. Il s'éloigna et Psychodore put descendre de l'arbre.

Mais cette soirée fut dangereuse. Partout, dans la campagne déserte d'hommes, le cynique rencontrait des animaux féroces qui, parfois, occupés à s'entre-déchirer, ne l'apercevaient point ;

qui, souvent, le voyaient ou le sentaient et lui donnaient la chasse.

⁂

Àtravers mille périls il parvint à la ville. Les maisons, basses, avaient un vague aspect de tanières. Psychodore ouvrit une porte et entra. Voici que, remuant la queue, la chienne si bizarrement apparue sur la route vint à lui. Elle le caressait et elle poussait des abois joyeux ou plaintifs. Tantôt elle semblait aboyer : « Je t'aime. » Tantôt elle avait l'air de s'excuser, d'implorer un pardon, comme si elle regrettait d'avoir abandonné l'ami dans des circonstances difficiles.

La demeure n'avait pas d'autre habitant. Psychodore dormit dans la maison de la chienne. Elle s'était couchée auprès de lui. Le sommeil de Psychodore ne fut pas, comme il était depuis si longtemps, un pauvre sommeil veuf. Des rêves souriaient au philosophe et c'était presque le repos heureux qu'il connut auprès d'Athénatime.

Toutefois, la nuit était peu avancée quand il se réveilla. Malgré les efforts et les gémissements presque humains de la chienne, il sortit.

La ville était aussi déserte d'hommes que la campagne. On rencontrait dans les rues quelques bêtes méchantes et parfois, le long d'un mur, une fuite furtive d'animal qui a peur. Psychodore entra dans plusieurs maisons. Elles étaient habitées par des animaux faibles isolés ou en famille qui tous tremblaient, à l'aspect de l'homme, comme d'un mélange de terreur et de fureur.

⁂

Le milieu de la nuit approchait lorsque Psychodore, qui marchait dans la rue, sentit une douleur au talon. Un scorpion le piquait. Psychodore écrasa le scorpion. Or il eut devant lui, au lieu d'un insecte mort, un cadavre d'homme.

Des hommes paraissaient de divers côtés dans la ville tout à l'heure déserte. Et l'on ne voyait plus aucune bête. Dans les maisons on entendait des voix chanter, douces comme des délivrances : « Voici, se réjouissaient-elles, la victoire de la sixième heure de nuit. Voici, enfin, la victoire de l'heure humaine. »

Puis un grand silence couvrit tout comme une terreur. Et dans les rues des chants éclatèrent, impétueux et agressifs. Ils affirmaient, hymnes brutalement patriotiques : « Il n'y a que des heures humaines. Les Pitaniates sont les plus identiques des êtres. Vivent toutes les heures ! Vivent les Pitaniates identiques dont l'identité est aimée des dieux et de la gloire ! »

Psychodore, intéressé par l'étrangeté du spectacle, restait immobile.

Des hommes d'armes vinrent à passer, qui lui demandèrent, montrant le cadavre étendu auprès de lui :

— Est-ce toi qui as tué celui-ci ?

— Je n'en sais rien, répondit le philosophe.

Les hommes d'armes, étonnés de cette réponse, le mirent en prison.

⁂

Quand il fut la troisième heure du jour, on conduisit Psychodore sur l'agora devant le magistrat. Il y avait, ce jour-là, beaucoup d'accusés et le tour du cynique arriva que la cinquième heure du jour était passée depuis longtemps.

D'abord, les spectateurs formaient autour du tribunal une couronne pressée où, à côté de visions féroces, souriaient de douces figures — telles des fleurs entrelacées avec des épines. Aux environs de la cinquième heure, les êtres débonnaires ou tendres peu à peu disparurent. Quand on interrogea le cynique, il n'était plus entouré que de visages hostiles, tous terribles à voir.

Le juge questionna :

— As-tu tué l'homme qu'on a trouvé mort auprès de toi ?

Psychodore répéta la vérité déjà dite aux hommes d'armes :

— Je n'en sais rien.

— Misérable ! s'indigna le juge. Tu mérites une amende pour avoir tué et tu mérites, pour te jouer d'un magistrat, la mort.

Les spectateurs approuvèrent par des mots bruyants qui semblaient hurler, grogner, rugir.

— Néanmoins, reprit le juge, avant de te livrer au supplice, je pousserai l'indulgence jusqu'à te permettre de t'expliquer.

Les spectateurs, par des cris, désapprouvèrent cette douceur excessive.

Mais le juge ordonna :

— Silence !

Cette parole fut aiguë et menaçante comme un miaulement de tigre. Tous se turent. Alors, grinçant et sévère, le magistrat s'adressa de nouveau à l'accusé :

— Comment peux-tu ignorer si tu as tué ?

— Je sais que j'ai tué, dit Psychodore. J'ignore si j'ai tué l'homme dont tu parles. J'ai écrasé, vers la sixième heure de nuit, un scorpion qui me piquait et j'ai eu l'horreur de sentir mon pied soulevé par un soudain cadavre d'homme. Le scorpion s'était-il transformé ?...

Le philosophe n'en dit pas davantage. La foule n'était plus qu'une agitation furieuse, gestes brusques, élans, bondissements. Et tout ce vaste cauchemar hurlait, criait, rugissait, meuglait, grinçait. Dans ce vacarme articulé, des mots se distinguaient, violents : « À mort, le calomniateur !... Il n'y a pas de transformations dans notre beau pays. Vivent les Pitaniates identiques. À mort, le menteur. À mort, l'ennemi de la patrie... »

Le juge et les gens d'armes avaient grand'peine à empêcher les bons patriotes de tuer immédiatement le calomniateur. Les gardes repoussaient difficilement la foule. Et, couvert par les huées, le miaulement inutile du juge expliquait qu'il est beau de tuer selon certaines règles et après certaines formalités.

⁂

Mais voici. Le soleil envoya sur le tribunal des rayons perpendiculaires. Soudain il n'y eut plus d'hommes sur cette vaste place, mais des animaux. Du siège du juge, un tigre bondit vers Psychodore. Les hommes d'armes furent une meute de loups lancée sur le philosophe. La foule de tout à l'heure, maintenant cohue indes-

criptible d'ours, de panthères, de lions, de taureaux, de sangliers, se précipitait, désordre furieux et bondissant, vers l'homme qui avait l'insolence de rester homme.

Psychodore, d'un saut rapide, fut hors du grouillement effroyable. Il se jeta dans la première maison, refermant derrière lui. Tandis que les animaux enfonçaient la porte sous leur masse irrésistible, il se sauva par le toit.

La moitié d'un jour et la moitié d'une nuit, il se cacha en des endroits divers et qui lui paraissaient peu sûrs. Quand, enfin, l'heure humaine lui rendit des semblables avec lesquels on pouvait le confondre, il quitta la ville, traversa une grande partie de la campagne pitaniate. Mais il n'osa point sortir par la porte unique. Il craignait d'être reconnu du garde auquel il avait parlé et qui, loup, paraissait ne l'avoir point oublié. Psychodore entra dans la mer.

C'est à la nage qu'il revint vers les pays où les hommes, doués d'une pudeur plus continue, ne quittent jamais leur masque.

Les Éphémères

Couché dans la prairie au bord de la rivière, Psychodore était heureux lourdement, comme un homme ivre d'un vin grossier. Il jouissait, chose rare chez lui, d'une heure d'enthousiasme naïf. Par instants il songeait, ému doucement, à la beauté des choses ; plus souvent il s'enorgueillissait, banal, de la grandeur de l'homme et, comme un imbécile vante la gloire de sa patrie, il chantait intérieurement le génie humain, toutes nos inventions

d'instruments ingénieux et l'habileté subtile dont parfois, chasseurs triomphants, nous captons dans sa fuite une vérité ou l'ombre d'une vérité.

Voici qu'un vol d'éphémères vint se poser, léger, à demi soulevé encore, sur l'immobilité joyeuse du philosophe. Et il entendit parler ceux qui étaient sur sa tête.

L'un d'eux bourdonnait :

— Arrêtons-nous sur ce monde mort, et étudions-le.

— Le détail me laisse indifférent, répliqua quelqu'un. L'important pour moi, c'est de savoir que ces masses puissantes, les mondes, meurent aussi. Cela est consolant. Pourquoi nous révolterions-nous désormais contre une loi reconnue universelle ?

— Cela est désolant, siffla dédaigneusement un savant en haussant la naissance de ses ailes. Si tout meurt, pourquoi quelque chose naît-il ? La mort n'est pas un but ; c'est un arrêt éternel et sans motif. Alors, pourquoi la marche ?

— Gloire à moi ! gloire à moi ! clama un nouveau venu.

Il criait très fort et le frémissement orgueilleux de ses ailes était une bruyante fanfare triomphale. Tous se rangèrent autour de lui, l'écoutant.

— Je viens, reprit-il, de faire la plus grande découverte de tous les siècles. Vous savez que les mondes meurent, ou du moins paraissent mourir. Mais ils ont, comme nous-mêmes, une âme immortelle. Ou plutôt non, ces masses sont trop lourdes pour être mues par ce ressort noble et délicat, une âme. Leur vie est l'expression d'un génie qui peut s'absenter parfois, mais qui bientôt,

après quelque dix ou douze siècles peut-être, revient les animer, pourvu qu'un éphémère prononce les mots puissants qui commandent aux génies.

— Ce qui est mort est bien mort, affirma le savant qui avait l'habitude de parler dédaigneusement en haussant la naissance de ses ailes.

— Vous allez voir, répliqua le thaumaturge.

Mais les savants sont trop sûrs que les limites de leur compréhension sont les limites des choses. Ils tiennent à leurs méthodes et savent surtout ne pas trop regarder. Celui-ci déclara :

— Je verrais que je ne croirais pas. Un ignorant peut se laisser tromper par une hallucination ; un savant sait qu'il n'y a pas de miracle scientifique.

Il s'éloigna, suivi de quelques-uns. Ce groupe d'esprits sérieux vola vers la jambe droite de Psychodore, et il n'entendit plus leurs murmures.

D'autres, frémissants, assoiffés de mystère, supplièrent le narrateur interrompu :

— Maître, parle. Qu'as-tu vu ?

Et lui, tremblant comme un visionnaire qui vient de voir :

— J'étais à l'autre bout de l'immensité verte de l'univers (son aile, d'un long geste giratoire, désignait toute la prairie) là-bas vers le fleuve Océan qui, comme vous savez, en fait le tour (son aile tendue, rigide, indiquait un point de la rivière). Je trouvai un monde mort assez semblable à celui où nous sommes en ce moment. Lors je dis les paroles magiques que m'enseigna un grand

enchanteur. Et je vis le monde mort se relever lentement, ressuscité par la puissance du verbe… Regardez-le, là-bas, qui va d'un mouvement dont messieurs nos savants détermineront peut-être la loi.

Il ajouta :

— Je vais ressusciter celui-ci sous vos yeux.

Combien devint solennel son bourdonnement :

— Au nom de la puissance irrésistible des éphémères, seuls êtres raisonnables, seule conscience créée des univers ; au nom de la toute-puissance de Dieu qui nous fit à son image : ô monde immense, mais inférieur aux fragiles penseurs que nous sommes, obéis ; lève-toi et marche.

La prétention de l'insecte arracha à Psychodore un éclat de rire.

— Entendez-vous son tonnerre de résurrection ? dit l'inspiré.

Et tous :

— C'est vrai. Nous avons entendu. Et nous voyons aussi. La matière morte, pour revivre, n'attend qu'un commandement d'éphémère.

Quelqu'un, qui devait être un poète, prit la parole pour chanter la nouvelle conquête de la science. En rythmes qui parurent bizarres à Psychodore, il commença :

— Nos pères voyaient des lueurs incertaines ; nous sommes éblouis par la grande lumière joyeuse. Ce siècle est grand et fort.

Et toute la génération grande et forte tomba, mourante, aux pieds de Psychodore, monde ressuscité.

Les Immortels

Le spectacle était d'une étrangeté poignante.

Perdu en une foule aux vêtements de deuil, Psychodore venait d'entrer dans l'intérieur d'une immense tombe pavée de marbre noir.

Les parois et le plafond écrasé étaient alourdis de noires tentures où brillaient, blanches, des têtes de mort, où se croisaient, macabres, de longues candeurs noueuses.

Le long de chaque mur, une rangée de torches. Les innombrables lueurs tremblantes faisaient frémir les moires comme des paupières qui se ferment, et glisser comme des serpents les ombres immobiles.

Les êtres qui entouraient le philosophe, hommes en habits sombres et attristés de crêpes, femmes grandes sous leurs longs voiles et raides comme des cadavres, restaient muets et sans mouvement pendant des minutes éternelles, puis, tous à la fois, s'agenouillaient ou se dressaient.

Les regards allaient vers l'Occident où, dans la pénombre lointaine, une vague forme de prêtre en robe blanche couverte d'une dentelle noire faisait de lents gestes hiératiques.

Puis, sur une mélopée lugubre à étreindre le cœur, l'officiant psalmodia des litanies. Et sa voix de larmes chantait :

Toi qui donnes la saveur à la vie ;
Toi qui permets la résurrection de la vie ;
Déesse des couchants qui rendent possibles les orients ;
Déesse des longs repos qui préparent aux futurs labeurs ;
Déesse des douleurs qui enfanteront les joies ;
Déesse du passage ténébreux vers la lumière ;
Nuit d'où sortent les clartés ;
Déesse des tombes qui sont les matrices de toute vie.

Àchaque invocation, tout le peuple, debout, les têtes frôlant les tentures du plafond, répondait avec ferveur :

— Délivre-nous, Déesse.

Mais l'officiant, après un silence grelottant :

— Prions, mes frères.

Et, la foule tombée à genoux, d'un accent ferme mais sous lequel on sentait s'agiter des sanglots, il dit :

— Ô Libératrice, ô Mort, nous sommes punis de t'avoir été infidèles. N'achève pas de mourir, Souveraine dont nous portons le deuil, et jette sur nous un regard de miséricorde. Nous implorons ta grâce pour notre long oubli. Pardonne-nous, ô Mort !

Les fidèles répétèrent, humbles :

— Pardonne-nous, ô Mort !

Le prêtre reprit :

— Souris-nous, ô Mort !

Et le peuple, après lui, dans un grand élan d'espoir, les mains tendues comme vers un rayon, implora :

— Souris-nous, ô Mort !

L'officiant conclut :

— Tue-nous, ô Mort.

Et la foule, d'un grand cri déchaîné, supplia :

— Tue-nous, ô Mort.

Alors sur une sorte de catafalque le prêtre monta et, relevant les manches du surplis noir, il commença un discours.

Voici ce que dit la voix de l'orateur, sombre comme un intérieur de sépulcre, larmoyante comme la mère d'un enfant mort :

⁂

— Mes frères, je crois inutile de vous rappeler les bonheurs de ces temps où l'on pouvait mourir. Les joies, qu'on savait précaires, paraissaient savoureuses ; et elles étaient légères à porter, ces douleurs dont on était sûr d'être délivré un jour.

« Mais l'homme avide s'efforçait depuis des siècles de voler à la seule déesse, à la Mort, son immortalité. Il y réussit, hélas ! Les médecins parvinrent à guérir toutes nos maladies, à nous empêcher de nous éteindre de vieillesse, à rendre la vie incurable.

« Ce qui a suivi, je n'ai pas besoin de vous le dire non plus. La plupart de vous y ont assisté.

« L'homme a pullulé en nombre infini. Insatiable de voluptés toujours insuffisantes pour amuser son ennui éternel désormais, chacun a voulu prendre la part de son frère ; et, lâche devant la fatigue, rejeter sur le voisin le fardeau de travail. Bientôt il n'y a

plus eu de plaisirs pour personne : nul n'a consenti au moindre effort pour les égoïstes qui entouraient son égoïsme.

« Hélas ! notre corps conservait toutes les puissances de ses vingt ans et notre esprit acquérait l'expérience des centenaires. Nous voyions s'accomplir en nous le souhait ineptement sacrilège de nos aïeux : « Si jeunesse savait ! si vieillesse pouvait ! » Nous étions des vieillards inutilement puissants, des jeunes ankylosés de science. Nous apprenions le peu que nous désirions ; notre connaissance tuait le désir en laissant vivre le besoin, en laissant grandir l'ignoble poussée de l'habitude : nous étions les vains révoltés de lois devenues abhorrées et en même temps plus inéluctables.

« Où nous tourner dans ce plat désert d'immortalité que le dégoût nous rend odieux, d'où la lâcheté nous empêche de sortir ? Que faire de ce temps qui ne marche plus ? Où aller, dans l'immobilité stagnante de tout nous-mêmes ? Ah ! le bâillement toujours ouvert devant la comédie idiote qui n'avance même plus vers un dénoûment.

« Un mirage d'espoir nous séduisit, nous rendit heureux, quelque temps. La mort violente n'était pas tuée. Une guerre, une révolution pouvaient nous sauver. De grands patriotes, de sublimes révolutionnaires parurent, rêvant de soulager, par une large saignée, l'humanité pléthorique qui se meurt de trop vivre.

« Mais la sécurité nous avait rendus lâches, incapables d'avancer vers l'inconnu qui n'était plus inévitable. Pour être maître de la vie d'autrui, il faut risquer la sienne. Personne n'osant mourir, personne ne sut tuer. Les armées se débandèrent avant le premier coup de javelot et les révolutionnaires, nombreux et violents

dans la période éloquente des préparatifs, s'écoulèrent comme l'eau d'un fleuve, à l'heure de l'action salutaire mais dangereuse.

« Devant cette double banqueroute des libérateurs, il fallut défendre d'enfanter. On nous avait rendu notre force, notre beauté, nos ardeurs de vingt ans ; on nous interdit, sous peine de mort, de nous en servir. Ce fut bien convenu : quiconque donnait la vie donnait sa vie. Et, malgré les clameurs désespérées des énergies qu'on laissait inutiles, tous nous nous sommes abstenus mieux que les impuissants vieillards d'autrefois. Pour vivre, nous faisions taire en nous tout ce qu'il y a de vivant. Nous étions des morts qui marchaient, tristes, silencieux et, quand, dans l'œil d'une femme nous voyions brûler un désir, nous lui disions gravement, en un geste de refus et de terreur :

« — Sœur, il faut vivre !

« L'instant d'après, quand, malgré l'eau de la crainte, son désir avait allumé en nous un désir crépitant, quand nous regrettions notre triste parole et que, dans un sourire, nous essayions de la retirer, c'est la femme qui nous répondait, froide et ironique :

« — Il faut vivre, frère.

« Et nulle part dans le monde on n'entendait un bruit de baisers.

« Ou plutôt… Mais j'aime mieux croire à la mort du baiser qu'à son déshonneur et je ne dirai pas en quelles fanges fut traîné le rayon.

« Les législateurs écœurés amendèrent la loi. Désormais, quand un enfant paraîtrait, c'est le nouveau-né qu'on sacrifierait,

à moins que quelqu'un acceptât la mort à sa place. Au commencement, des mères se dévouèrent. Mais bientôt elles crièrent contre l'égoïsme de l'homme, déclarèrent qu'elles devaient rester, elles, pour soigner, pour allaiter, pour aimer le cher petit ; c'était au père inutile à disparaître ; tout au moins, il faudrait tirer au sort : en un mot, elles refusaient le rôle de dupe joué trop longtemps par la femme. L'amour maternel s'éteignit sur notre terre et, avec lui, tout ce qu'il restait de tendresse. Aujourd'hui, le baiser du mâle et de la femelle est à peine échangé que, hurlant de colère, les deux êtres se précipitent en se repoussant, en se frappant, en se mordant, vers le morceau de pain également convoité. Mais pourquoi parler de pain ? À part les médecins, ces rois du présent et de l'avenir, qui donc a goûté du pain depuis trente ans ? Nul ne veut plus pétrir pour un autre, nul ne consent à semer du blé qui serait mangé par autrui : c'est de pêche, de chasse, de fruits sauvages et sans saveur, c'est même de glands amers que nous apaisons notre faim. L'humanité est morte en nous : nous sommes des brutes immortelles.

« Voici cinquante ans que je prêche la bonne parole. Voici vingt-cinq ans que mon Église est vraiment universelle : depuis un quart de siècle, tous les hommes sont convaincus que j'indique la Voie ; qu'il faut mourir pour rendre à l'humanité le changement qui est la vie ; pour rendre à la nature les éléments nécessaires à ses nouvelles combinaisons ; pour permettre à nos âmes marécageuses de s'échapper à travers la digue brisée et de courir sur la pente sainte en reflétant, miroirs frissonnants de bonheur, de nouveaux et changeants univers.

« Et, de tous mes innombrables disciples, de tous ceux qui vont répétant ma doctrine avec des énergies ou avec des larmes,

aucun ne la pratique ; aucun ne donne l'exemple qui serait, peut-être, le salut. Vous criez tous la nécessité du suicide et aucun de vous n'a la vaillance du premier suicide. Lève-toi dans la foule, sublime modèle, grand initiateur actif, qui sauras sacrifier à la joie de l'humanité, à la marche régulière de la nature, à ton propre bonheur de demain, une vie abhorrée ? »

⁂

Le prêtre se tut, attendant. Toutes les têtes s'étaient courbées quand il avait dit la lâcheté de ces adorateurs de la mort qui s'attachaient instinctivement à une vie horrible ; de ces esclaves que la longue accoutumance à leur servitude et la peur de l'inconnu avaient rendus inaptes au facile geste libérateur. Aucune tête ne se releva à son appel final.

Alors, descendant de sa chaire macabre, il affirma :

— L'exemple va vous être donné.

Mais tous supplièrent :

— Maître, ne meurs pas !

Et quelqu'un ajouta :

— Nous ne te suivrions pas dans l'abîme de joie et nous avons besoin d'entendre ta parole éloquente qui fait tressaillir en nos âmes l'espoir d'un futur courage.

Le prêtre les rassura.

— Je ne dois pas mourir encore. L'exemple qui va pousser vos mains vers vos cœurs à transpercer aura plus d'autorité que le mien.

Il fit un signe. Tout au bout du sinistre temple écrasé et allongé en tombe, la noire tenture se releva et deux hommes avancèrent, portant une forme humaine rigide, on ne sait quelle étrange statue.

La statue étrange fut couchée sur le catafalque qui servit de chaire. Et, dans un silence de religion et d'attente, le prêtre dit :

— Défaites les bandelettes.

Alors on comprit que la statue était une momie.

Le prêtre reprit :

— L'être que voici dure depuis quatre-vingts siècles ; il sait mieux que nous la vanité du temps qui s'uniformise et s'immobilise en éternité.

Quand les bandelettes furent défaites, il dit à la momie étendue de nouveau, rigide, sur le somptueux catafalque :

— Âme informatrice et motrice, depuis si longtemps enfermée en une forme immobile, te voici délivrée des obstacles extérieurs. Réveille-toi de ton long sommeil et dresse ton corps.

La momie n'eut pas un mouvement.

Le prêtre reprit :

— Tel un enfant, délivré de son maillot, part, tremblant et joyeux, pour la marche de la vie, — lève-toi, au nom de la Vie.

Sous les lumières tremblantes, dans le vol éperdu des désirs de miracle, la momie n'eut pas un frémissement.

Mais le prêtre clama, souverain :

— Tel l'enfant, délivré de son maillot, part, tremblant et joyeux pour la marche pénible mais qui aboutit au doux repos de la mort, — lève-toi, au nom de la Mort.

Et, d'un mouvement de réveil, lentement, la momie s'assit, puis se leva chancelante. Sa ligne mince avait quelque chose d'irréel, comme si les temps avaient usé son corps. Dans une stupeur, elle bégaya d'une voix grêle :

— Quelle parole bienfaisante m'a arraché au cauchemar que je rêvais épouvantablement éternel et m'a donné assez de vie pour que je puisse mourir ?

Comme nul ne répondait en l'immense foule angoissée d'admiration et d'espoir, la momie reprit :

— Une arme, de grâce ! — une arme, pour que j'aille me mêler au grand courant de l'Être et donner à la goutte d'eau que je suis la forme nouvelle à laquelle, depuis tant de siècles, impuissante, elle aspire.

Le prêtre lui tendit un long coutelas.

Elle le prit, l'appuya sur son sein. Mais une terreur l'arrêta.

— Promettez-moi, gémit-elle, oh ! promettez-moi de ne plus m'embaumer de parfums pernicieux, de ne plus m'enlacer en d'infâmes bandelettes, mais de laisser la divine corruption dissocier le mélange ennuyeux où je fus immobilisée pendant que marchèrent, joyeuses, tant de générations !

— Je te le promets, dit le prêtre.

Sur le couteau la petite main appuya ; un jet d'aromates jaillit. La momie tomba, tandis qu'on entendait un inexplicable bruisse-

ment d'ailes.

Le prêtre reprit l'arme, la dressa aux yeux du peuple qui poussait d'enthousiastes acclamations :

— Qui veut, demanda-t-il, le couteau tout parfumé de l'exemple ?

Mais nul ne fit un pas vers la route heureuse où un guide pourtant les précédait.

Alors le prêtre s'écria :

— Puisqu'il le faut absolument, je vais vous dire le dernier mot de la Sagesse et de la Pitié.

Et la foule, suspendue à cet ultime espoir, entendit la Parole :

— Tuez tous les médecins.

Elle répéta dans une ivresse puissante :

— Oui, oui, tuons les médecins !

L'immense foule se précipita, hurlante, hors de la sombre église. Dans la grande lumière du soleil, elle se dispersa par groupes nombreux encore, courut vers des palais qui dressaient leur insolence parmi les rudimentaires cabanes et tua les infâmes guérisseurs qui, rendant immortelles des formes déterminées, avaient transformé la vie au cours jadis harmonieux en un fétide cloaque croupissant.

Ô ma mère, tu es mon père

Un homme passa au milieu de la ville. Il semblait ne rien voir. Il courait, les bras levés, criant : « Ô ma mère, tu es mon père ! » Des enfants le suivaient avec des risées.

— Qui est cet homme ? demanda Psychodore à quelqu'un qui riait.

— C'est, répondit le rieur, un fou inoffensif. Il s'appelle Philothanatos. Il semble ignorer les affaires humaines et qu'il y a des hommes autour de lui. Et il va, répétant les mots ridicules que tu lui as entendus dire ou d'autres semblables.

Psychodore s'éloigna songeur. Il cherchait une signification aux paroles du fou. Et il disait :

— Folie, tu es un exil. Lequel de ceux qui rient ne serait fou chez les Rétrogrades, chez les Enracinés, ou parmi ces hommes qui sont à leurs femmes des dieux invisibles, ou parmi quelque autre des peuples étranges que j'ai visités ?

Or il rencontra de nouveau l'homme qui courait en criant. Il vint s'arrêter devant lui et il lui dit :

— Ô homme, les gens de ce pays t'appellent fou. C'est que, sans doute, tu es pour eux un étranger très lointain. Dis-moi le nom de ton pays, s'il a un nom.

— Mon pays n'a pas de nom pour toi.

— Regarde-moi, insista Psychodore, avant de me repousser. Je ne suis pas de cette ville. J'ai beaucoup voyagé pour m'instruire et je suis peut-être devenu digne de t'entendre.

Philothanatos interrogea :

— Comment as-tu voyagé ? Est-ce avec tes jambes ?

— Avec mes jambes, dit Psychodore.

Alors le fou éclata d'un rire dédaigneux, et il ordonna :

— Laisse-moi passer.

Mais le philosophe, lui prenant le bras :

— Je crois avoir vu aussi des pays où mes jambes ne m'ont point porté.

L'autre eut un sourire. Il examina son interlocuteur avec une attention bientôt sympathique. Et il dit :

— Écoute. Je n'ai jamais répondu à personne. À toi je vais répondre. Parce qu'en te regardant mieux je vois que nous sommes jumeaux.

Or, presque toujours, folie ou prophétique sagesse, la pensée faisait tourbillonner sur le front de cet homme des violences de tempête et semblait y creuser d'emphatiques ravages. Mais, dans une seconde d'accalmie, Psychodore avait été charmé par la douce cantilène de jeunesse que chantaient les traits au repos. Cet homme avait bien quinze ans de moins que lui. Aussi il répéta avec étonnement :

— Nous sommes jumeaux !

— Oui, expliqua l'autre, nous mourrons le même jour.

— Les mots que tu dis, approuva Psychodore, sont pleins. Mais, quand ces hommes qui t'appellent fou prononcent les

mêmes paroles que toi, ils offrent des épis vidés de leurs grains.

Puis il demanda :

— Nous mourrons quelque jour ?

Philothanatos hésita. Il regarda Psychodore, ouvrit les lèvres. Il le regarda encore, secoua la tête et se tut. Enfin il dit :

— Tu parais fort. Mais il est des faiblesses cachées. Si tu étais vraiment capable de porter une telle connaissance, je crois que tu saurais sans moi. Donc, de peur de t'écraser sous un trop lourd fardeau, je laisse ta question sans réponse. Du moins, je t'apprendrai ceci : ce qu'ils appellent mort est une naissance plus complète. Nous sommes dans la préparation à une nouvelle vie ; nous sommes dans une pauvre vie fœtale. Nous sommes enfermés dans le sein de notre mère, la terre.

Psychodore remarqua :

— Nous ne sommes pas dans la terre. Nous sommes sur la terre.

Le fou fit une moue méprisante. Il haussa les épaules. Il dit :

— Imbécile !

Et, d'un mouvement imprévu, il partit en courant.

⁂

Le lendemain, dans un faubourg de la ville, le hasard fit se rencontrer les deux hommes. Philothanatos vint au cynique avec un sourire indulgent :

— Es-tu aujourd'hui comme hier l'homme des objections frivoles, la langue qui dit vite des hostilités, l'esprit qui s'enorgueillit de ne point comprendre ?

— Je crois avoir compris, répliqua Psychodore. Car l'esprit entend quelques heures après l'oreille. Tu vas criant : « Ô ma mère, tu es mon père. » Parce que, comme ton père avait jeté à la sombre vie fœtale le germe de ce que tu es, ta mère a jeté à la sombre vie terrestre le germe de ce que tu seras. Tu marches tourné vers l'avenir et ta mère d'aujourd'hui, tu l'appelles ton père de bientôt. Car tu regardes l'heure future qui te dégagera de la terre et de l'atmosphère qui l'entoure pour te permettre l'envol dans une vie plus éclairée et plus libre.

— Oui, dit Philothanatos. Ô ma mère, tu es mon père. Et toi, Terre qui me portes, tu es ma mère. Et toi, Mort, tu es l'accoucheuse que mon impatience appelle. Hélas ! j'ai pleuré, ignorant, à ma dernière naissance. Mais la prochaine agonie, pour douloureuse qu'elle soit à mon corps, ouvrira devant mon esprit de telles campagnes de clarté et de promesse que je me réjouirai.

— Après que la mort aura opéré, dans la souffrance de ton corps, dans la joie de ton âme, le terrible et doux accouchement, seras-tu enfin dans la véritable vie ?

Philothanatos eut un rire de mépris :

— Ô voyageur vite fatigué, s'écria-t-il, et qui prends pour ta maison la première auberge venue ! Apprends-le, tu n'as point de maison et il n'y a le long de ta route que des auberges. Ô philosophe banal, ivre de l'ivresse grossière de l'absolu ! Apprends-le, l'absolu n'est que la somme des relatifs et ta demeure éternelle est faite du cercle entier des auberges. Comment y aurait-il une

véritable vie et que seraient alors les autres vies ? Je suis vivant dès aujourd'hui, dès hier, depuis toujours. Me voici au bord d'un demain un peu plus riche et un peu plus libre. J'entrevois un sommet où me sourit un peu plus de lumière. De ce lieu plus élevé mon regard embrassera un paysage plus large ; plus doux et plus fort, un nouvel appel encouragera mon âme. Et peut-être je dirai : « Ô planète terre, toi que j'appelais jadis ma mère, maintenant je sais que tu es mon père. »

— Tu es donc bien sûr de quitter la terre. Je croirais plutôt que — tels les jours de ce qu'on nomme communément une vie — les destinées se répètent longtemps presque semblables.

— Tu as raison. Mais les petits jours de l'hiver vont, à travers leurs larmes, vers les jours souriants du printemps, vers les jours larges et éloquents de l'été. À travers des heures dont chacune ressemble à sa sœur aînée, l'enfant devient pourtant un jeune homme, puis un homme. Je sens en moi un étonnant mélange de tristesse et de joie ; je suis tout agité de cette inquiétude prophétique qui fait bouillonner à l'approche d'avril la sève des arbres et à l'approche de la nubilité la sève des éphèbes. Si je devine autre chose que la terre, c'est que je suis bien près d'autre chose. Oh ! l'étrangeté ineffable et profondément désirée que me promet l'horizon. Mes yeux voient, je te dis que les yeux de mon esprit voient. Que voient-ils ? Je ne saurais le dire. Une promesse vague qui m'appelle et dont le sourire flottant par instants me fait peur un peu. Quelque chose comme l'amour pour la vierge qui n'a pas aimé encore et qui ne sait point ce que c'est qu'aimer ; mais elle vient d'apercevoir dans le lointain celui qui sera bientôt toute sa joie. Oh ! ce que je vois, c'est du trop nouveau. Je ne puis le comparer à rien de ce que tu connais. Or les mots comparent du

moins connu à du mieux connu, et ceci, je ne puis le nommer. Mais ce qui n'a pas de nom n'a nulle fixité. La fixité est une erreur créée par les mots qui, ne changeant point, croient dire des choses immuables. Noms, vous êtes toujours des mensonges. Et, pour cette raison, même si je le pouvais, je ne te nommerais point, ô mystère, ô ineffable, ô beauté mouvante et imprécise comme la vie ou comme sous le vent la lumière frémissante dans l'arbre.

Psychodore dit :

— Tout réel est innommable, parce que chaque chose marche vers son contraire, s'adultérant peu à peu. Ta ténèbre se mêle de plus en plus de lumière. Plus tard, songes-y, ta lumière, assombrie au passage des heures, s'éteindra lentement jusqu'à n'être plus, dans la nuit presque absolue, qu'une promesse peu visible de future étincelle.

— Ô insensé, dit Philothanatos, voici que le printemps va commencer. Et tu t'attristes de l'hiver lointain qui, après tant de sourires, après les éloquences puissantes de l'été, après les gloires opulentes de l'automne, viendra préparer la jeunesse renouvelée d'un autre printemps.

Philothanatos quitta le cynique. Il se remit à courir, les bras levés, criant : « Ô ma mère, tu es mon père ! » Bientôt une troupe d'enfants courait derrière lui parmi des risées. Les gros marchands et leurs femmes venaient sur les portes pour regarder avec de pauvres yeux qui croient voir et pour rire d'une large bouche. Car on est heureux de se sentir sain auprès d'un malade et on se glorifie de son bon sens lorsque passe un fou.

La Fonction

Hostile aux passants, toute hérissée d'épines, une haie séparait le verger de la route. Psychodore avait faim et avait soif. Les fruits furent pour lui ce que sont pour un jeune homme des courtisanes qui appellent.

Il prit son élan et, s'aidant de son bâton, d'un bond il franchit la haie.

Tandis qu'il mangeait un délicieux raisin, il entendit une lamentation. On eût dit d'un chien qui pleure. Le philosophe regarda autour de lui, et il ne vit ni homme ni bête.

Il cueillit un nouveau fruit. La plainte se changea en un cri, menace violente et qui voudrait être une parole articulée et qui, n'y parvenant point, s'irrite de son impuissance.

Un mot, enfin, fut hurlé :

— Voleur !

Psychodore chercha quel propriétaire ou quel imbécile pouvait ainsi l'injurier. Il découvrit seulement un de ces épouvantails que les jardiniers perchent sur un arbre pour effrayer les oiseaux. Sous un manteau flottant à tous les vents, c'était la rigidité sèche d'une botte de paille. Pourtant des chiffons tassés faisaient au mannequin une tête rudimentaire et aussi d'énormes bras difformes qui tenaient maladroitement un arc armé de sa flèche.

Le manteau de l'épouvantail était vieux et troué. Mais il était de laine bise et depuis longtemps le cynique regrettait de n'avoir trouvé dans les ruines qu'une soie pourpre. Psychodore grimpa

sur l'arbre et changea de vêtement avec la botte de paille qui par trois fois l'injuria :

— Voleur ! voleur ! voleur !

Mais le philosophe, assis sur une forte branche, mangea des fruits de l'arbre ; et, quand il fut rassasié, il fit à son ennemi ce discours souriant :

— Je te plains, apparence d'homme, pauvre être d'obéissance passive. Je te plains, Ô naïf, ô inachevé, qui as pris au sérieux ta fonction. Voici que tu t'es créé parmi les tourments une âme servile. Si Socrate, jugeant les généraux des îles Arginuses, avait pris au sérieux sa fonction de juge — la fonction du juge, je le sais par de nombreuses expériences, c'est de condamner — Socrate, ce jour-là, n'eût pas valu mieux que toi.

L'épouvantail n'écoutait pas. Un gardien ne doit entendre que la voix de ses chefs. Le souvenir de leurs ordres doit bruire toujours présent à ses oreilles, les assourdir à toute parole venue d'ailleurs et construire l'unité rigide de sa conscience.

Sur la botte de paille, la boule de chiffons répétait, en cris de plus en plus aigus :

— Voleur ! voleur ! voleur !

Les bras informes frissonnaient, s'agitaient. Ils finirent même par lancer la flèche. Ils étaient maladroits : la flèche atteignit un fruit, qui tomba à terre avec un bruit mort.

Psychodore, descendu de l'arbre, allait quitter le verger, quand le propriétaire survint. Il aperçut le voleur et marcha furieux sur lui. Mais, comme il passait près de l'épouvantail, il s'entendit ap-

peler. Il leva les yeux et vit le mannequin agiter ses bras. L'inattendu de cette vie gesticulée et parlée effraya l'homme, qui tomba évanoui.

⁂

Le lendemain, Psychodore revint au verger. Il salua l'épouvantail de ces mots railleurs :

— Réjouis-toi, ô homme ordinaire, ô animal social. Je viens voir si ta conscience et tes efforts t'ont donné enfin des jambes pour poursuivre ceux qui osent manger sans la permission de ton maître.

Pendant que, d'une voix plus nette que la veille, le mannequin criait : « Au voleur ! au voleur ! » Psychodore mangea.

Or le maître du verger entendit. Il vint en se cachant derrière la haie. Il lança une flèche qui atteignit la jambe de Psychodore et le fit tomber. Puis, aidé de gens qui passaient, il attacha les pieds et les mains du blessé et le porta devant le magistrat.

Le cynique fut condamné, naturellement, puisque, ne possédant rien, il avait l'audace de sentir la faim et de manger. Le procès fut banal et insignifiant. Toutefois un détail frappa le philosophe.

Le juge demandait au propriétaire :

— Vous ne fûtes pas étonné d'entendre parler ce tas de chiffons et de paille ?

L'autre eut un mot qui parut à Psychodore résumer toute l'orgueilleuse science humaine :

— Non, dit-il en haussant les épaules. Ça n'avait rien d'étonnant : ce n'était pas la première fois.

Les Taureaux

Psychodore s'était assis, les jambes lasses, dans un bosquet de lauriers-roses. La route voisine était vide aux regards. Seul un bruit croissant la peuplait d'avenir. On eût dit, parmi le piétinement de plus en plus proche d'une armée, le grondement pompeux de chars triomphaux. Mais le bruit, que n'expliquait aucune vision, gardait un peu de mystère et, comme un mot d'une langue mal connue, un ébranlement d'incertitude.

Enfin les yeux virent. Un premier char parut. Au timon, unique et d'une longueur inusitée, des hommes au nombre de quarante étaient attelés. Pour tout vêtement, ils portaient un harnais. Et ils tiraient, suant et soufflant, sous le soleil. Le char lourd, aux roues mal arrondies, avançait parmi des cahots. Un taureau l'occupait. L'animal poussait parfois des meuglements articulés et qui étaient des ordres. Si l'obéissance tardait, il frappait d'un aiguillon que manœuvrait sa bouche habile.

De nombreux chars suivaient ce char. Les dix premiers se ressemblaient comme des frères pauvres. Les dix suivants étaient d'un bois plus riche, d'un travail moins grossier. Les taureaux qui les conduisaient portaient fièrement un costume vert et des cornes argentées. Puis d'autres chars s'ornaient d'étoffes de plus en plus belles et les cornes dorées des conducteurs richement vêtus étaient de l'orgueil qui se dresse et brille dans le soleil.

Entouré de mille taureaux que défendait une armure et qui marchaient au pas, s'avançait solennellement un char merveilleux tout drapé d'or. Immense, il était traîné par cinq cents hommes. Un dais d'une richesse barbare y abritait toute une famille de taureaux. L'aîné, roi sans doute, était couvert d'un manteau étrangement lumineux et qui semblait tissé de diamant. Autour de chacune de ses cornes, des pierres de couleurs diverses formaient une spirale. Son large cou s'entourait d'un collier de gemmes. Des bracelets de perles cerclaient ses cuisses. La reine et quatre jeunes taureaux leurs fils, portaient, un peu moins riches seulement, des ornements analogues.

Psychodore remarqua la grâce féminine de la fille du roi. Assise au milieu de ses frères, elle plaisait par une forme plus élancée et, devant l'humidité douce de ses regards, son mufle s'entr'ouvrait, singulier, comme un sourire.

Derrière la voiture royale se traînait, de moins en moins riche, toute une théorie de chars. Quand l'étonnant cortège eut passé tout entier, Psychodore se leva et suivit.

Il arriva aux portes d'une ville et, sans être remarqué, entra dans la foule. Aux fenêtres, des taureaux poussaient des beuglements acclamatoires. Les taures du peuple lançaient des fleurs. Mais une mode élégante exigeait que les vaches du monde fissent couper, dès la première jeunesse, le haut de leurs cornes. Elles les remplissaient ensuite de parfums et, dans les grandes cérémonies, comme aujourd'hui, elles les penchaient avec grâce pour faire couler les essences dans la direction de ceux qu'elles voulaient honorer. Ce même geste, fait dans le tête à tête avec un mâle, prenait une signification tendre ou, comme disaient les mauvaises langues, symbolique.

Voici que des cornes, à une fenêtre, se tournèrent vers Psychodore, comme des doigts qui signalent et qui accusent. Des taureaux immédiatement entourèrent le philosophe et, à coups d'aiguillon, le poussèrent jusqu'à la prison.

Le lendemain, on tira le cynique de son cachot, on le conduisit au palais, on le fit asseoir au repas du roi et il mangea, comme les taureaux, des herbes préparées. Elles étaient cuites dans du lait de femme et aromatisées d'épices inconnues. On les servait dans des plats d'or sur une table d'onyx.

Psychodore put ensuite se promener, selon les caprices de sa fantaisie, dans tout l'intérieur du palais. Mais, quand il voulut sortir, un coup d'aiguillon le fit reculer.

On lui laissa toujours beaucoup de liberté. Ses seules obligations étaient de ne point dépasser l'enceinte, d'assister chaque jour au repas principal et d'écouter, avant ce dîner, un long discours, toujours le même, qu'un taureau lui déclamait avec une pompe menaçante.

Psychodore retrouva sans étonnement chez les taureaux de la cour les défauts des hommes riches. Ils étaient mous, vaniteux, capricieux et exigeants. Mais ceux qui, armés d'un aiguillon, gardaient les portes n'étaient pas moins brutalement grossiers que les hommes mercenaires de tyrans.

Les hommes qui servaient dans le palais étaient rampants et lâches comme des chiens. Ils s'appliquaient à plaire à leurs maîtres et ils n'avaient avec leurs semblables aucune société sauf quand un rut précipitait l'un vers l'autre, pour un rapide baiser aussitôt oublié, un mâle et une femelle. Leurs lèvres, ignorantes du sourire, ne formaient point des mots ; elles laissaient passer

des cris qui exprimaient sans aucune nuance leurs passions pauvres : joie grossière de la faim apaisée, souffrance physique, colère, crainte. Mais ils comprenaient les termes les plus ordinaires du beuglement articulé des taureaux.

On les employait à diverses besognes. Ils bâtissaient, ils cuisinaient, ils tissaient des étoffes. Mais toujours leur effort restait exclusivement mécanique. Un taureau tisserand, cuisinier ou architecte guidait leurs gestes ignorants. Ils étaient des forces aveugles qu'on dirige du dehors et qu'une intelligence étrangère utilise selon des intérêts inconnus. Leur travail ressemblait au travail de la meule qui écrase le grain pourvu qu'on la fasse passer sur le grain.

Psychodore était depuis plus d'un mois chez le roi des taureaux quand il comprit tout à fait le discours déclamatoire qu'on lui répétait chaque jour avant le principal repas.

Ce discours disait :

⁂

« Homme sauvage, écoute.

« Voici bien des générations, les taureaux maîtres de l'univers eurent une guerre avec les hommes sauvages venus de la forêt impénétrable. Les hommes sauvages sont des guerriers perfides. Ils surprirent dans des campagnes éloignées quelques-uns de nos plus riches troupeaux d'hommes domestiques et les détruisirent. Ils osèrent même s'attaquer à nous. Certes, ils fuyaient avec des cris lâches sans attendre notre première charge. Mais, de loin ou se cachant, ils lançaient des flèches qui semblaient impuissantes. Nos aïeux d'abord beuglaient des railleries en arrachant les traits

de leur cuir à peine entamé. Hélas ! peu d'heures passaient et ils mouraient mystérieusement parmi d'atroces douleurs, comme s'ils avaient mangé une herbe de poison.

« Néanmoins les hommes sauvages furent vaincus. Presque tous furent tués. Quelques-uns trouvèrent leur salut dans la forêt impénétrable.

« Après la victoire on se rappela ce qui avait précédé la guerre. Les hommes sauvages avaient envoyé parmi nous plusieurs d'entre eux qui, feignant de nous aimer et de nous admirer, observaient avec soin nos forces et nos faiblesses pour aider à nous tuer ensuite.

« Une loi fut proclamée alors, qui déclare ceci :

« Tout homme qui porte un vêtement est un homme sauvage.

« L'homme sauvage est lâche et menteur. Il rend le mal pour le bien. Il ne quitte la forêt que dans le dessein d'espionner ou de combattre perfidement.

« Tout homme vêtu trouvé dans le pays des taureaux invincibles sera considéré comme un espion.

« Il sera enfermé dans le palais royal. Pendant dix lunes, il pourra tout observer. Il devra seulement assister chaque jour au principal repas et entendre réciter la présente loi.

« Mais, le jour qui terminera la dixième lune, il sera suffisamment instruit et on l'enverra porter au pays des ombres les résultats de son espionnage. »

⁂

Psychodore ne consentit pas à mourir. Les yeux de la fille du roi se tournaient vers lui, humides de pitié, chaque fois qu'on lisait la loi. Il s'en aperçut. Il vit un léger frisson courir le long de la génisse quand elle le rencontrait. Il remarqua d'autres signes heureux. Et il se rappela que souvent les héros grecs furent sauvés par des filles barbares.

Il résolut de séduire la jeune taure.

Il profita de toutes les occasions pour lui conter ses voyages. Avec de la vérité et d'habiles inventions il composait un mélange grisant et le vin de ses paroles agitait dans l'enfant une ivresse de pitié et d'amour. Parfois, affolée, incapable de se contenir, elle portait son sentiment avec ostentation, comme une bacchante porte un thyrse. Mais lui faisait semblant de ne rien voir. Même quand, se penchant timidement, elle laissait couler de ses cornes quelques gouttes de parfum, il souriait dans son cœur, mais rien n'avertissait qu'il avait remarqué l'imprudente déclaration.

Il conta aussi, à diverses reprises, comment des héros grecs, aimés de princesses barbares, les enlevèrent pour la joie. Il oubliait de dire la fin de ces histoires. La jeune taure ne sut jamais que Jason trahit Médée et que Thésée abandonna Ariane.

Il détruisit par un dernier récit la seule objection intérieure qui peut-être défendait encore la génisse amoureuse. Il décrivit la sujétion des taureaux dans les pays gouvernés par les hommes. Puis il conta les amours de Pasiphaé. Il insinua que la volupté est singulièrement grande qui unit des espèces éloignées. Il vanta la puissance glorieuse du minotaure. Impudemment il affirma que de sûres prophéties promettaient à une telle race hybride la domination de l'avenir.

Même à ce moment, il ne faisait point de déclaration directe. Une incertitude naïve irritait l'émotion de l'amoureuse. Elle s'écria enfin — et elle ne retenait plus ses larmes :

— Encore une lune, et toi qui es la beauté, l'intelligence et la bonté, on te mettra à mort.

Le grec artificieux répondit d'abord à demi-voix, comme s'il parlait dans une inconscience de rêve ou comme s'il désirait n'être pas entendu :

— Que m'importe, disait-il, la destruction de mon corps ? Mon âme, depuis si longtemps, est une morte. Tu es morte, ma pauvre âme, le jour où j'arrivai ici traîné par l'amour indomptable. Mes yeux avaient vu la beauté et un amour, hélas ! trop haut pour moi, un amour qui ne se mêlait d'aucune espérance, m'avait envahi.

Sa voix, qui tremblait, peu à peu montait. C'étaient d'abord des approches lentes et timides. Puis ce fut un grand cri qu'on ne peut plus contenir. Et après se déploya, large, mouvant et brûlant comme un incendie, le plus hardi et le plus affolant des discours d'amour. Il dura, le discours émouvant, jusqu'à ce que la génisse, oubliant la pudeur de son sexe, s'écria :

— Je t'aime et je te sauverai. Et ma gloire sera plus brillante que celle d'Ariane ou de Médée. Et nous serons les ancêtres des minotaures qui fouleront sous leurs quatre pieds l'avenir dompté.

⁂

La génisse fit passer Psychodore par des souterrains qui conduisaient hors de la ville. Ils s'enfuirent ensemble très loin.

Plusieurs fois elle demanda :

— Pourquoi ne deviens-tu pas mon époux ?

— Tu es trop jeune encore, répondait-il parmi des câlineries.

Un matin, il était assis au bord de la mer, pendant qu'elle chassait pour le nourrir. Il vit un vaisseau peu éloigné. Il l'aborda à la nage et obtint d'être transporté.

Mais souvent des remords lui affirmèrent qu'il eût mieux valu mourir que tromper. Souvent il s'accusa par ces mots :

— Hélas ! les défauts de ma race artificieuse vivent donc toujours en moi. Ô philosophie, n'es-tu qu'un manteau mal fermé qui, sous le vent du danger, laisse nue mon âme trompeuse ?...

Les Statues

Comme les arbres d'une forêt, les statues se pressaient. Mais la forêt de statues était un interminable taillis où quelques géants, dressés parmi les nains, appelaient de loin le regard. De rares formes s'élevaient, belles, nobles et solides. La populace des statues était laide, branlante, innombrablement serrée. Peuple à la fois de ruines et d'ébauches, elle formait comme un vaste écroulement.

Les lignes héroïques ou souriantes semblaient des sources de lumière ; mais un peu de ténèbre, comme une brume triste sort d'un marais, montait de l'ignominie des masses croulantes.

Psychodore, considérant les unes, se sentait soulevé d'une émotion excitante et comme active. Et il disait :

— Vous êtes belles ainsi que des bonheurs.

Mais il se détournait des autres avec ces mots :

— Vous êtes laides comme des malheurs.

Or je ne sais quoi l'avertit que, comme il arrive, ces paroles étaient plus riches que sa pensée. C'était comme si les nobles statues eussent proclamé : « Nous sommes, en effet, des bonheurs. » Et cependant la populace aurait lamenté : « Hélas ! hélas ! il est trop vrai que nous sommes des malheurs. »

Psychodore crut presque ces paroles que nulle bouche ne proférait et que son âme entendait. Mais bientôt son esprit se révolta, lui adressant des reproches railleurs :

— Ô Psychodore, disait-il, tu as vu tant de choses étranges et semblables à des rêves : tu ne sais plus distinguer les rêves et les réalités. Tu affirmes lourdement tes rêves, comme si les autres hommes, transportés aux mêmes lieux, devaient voir ce que tu vois et sentir ce que tu sens. Sache-le, Psychodore, il n'y a ici, pour des yeux moins fous ou moins sages que les tiens, que des statues belles et des statues laides.

Mais quelque chose affirmait à Psychodore que son esprit se trompait et que la prudence est une aveugle dont les tâtonnements savent peu de chose. Si les tâtonnements nient ce que voient les yeux de la hardiesse et du rêve, ils sont plus menteurs que le rêve et que la hardiesse.

Et le philosophe de plus en plus était certain de marcher parmi des malheurs et de rencontrer çà et là quelques bonheurs.

Il vit sans étonnement ce qui eût effaré un esprit ordinaire. Les bonheurs étaient presque tous d'argile ou de quelque autre matière que les hommes n'estiment point. Les malheurs étaient faits de toutes les matières connues. La plupart aussi étaient d'argile, ou de fange, ou même d'ordure. Mais quelques-uns étaient de marbre ou d'or. Chez plusieurs, des matériaux divers, les uns précieux, vils les autres, servaient à composer l'ignoble grimace d'un corps qui croule et d'un visage qui pleure.

Le philosophe reconnut ou crut reconnaître quelques statues. Sculptée dans un roc dur et pauvre, mais grande comme un dieu et plus belle que tous les dieux, avec des lèvres dont l'immobilité silencieuse était éloquente et dégageait chez le spectateur des pensées nouvelles, une arrêta longtemps le regard du voyageur. Psychodore lui dit enfin :

— Je te reconnais, ô maître des maîtres, ô accoucheur de tant de nobles esprits, Ô toi qui peux nommer tes filles toutes les belles doctrines !

Et, familièrement, comme il convient quand on s'adresse au grand Familier :

— Ô Socrate, qu'as-tu fait de ton nez camus ? Voici que la beauté intérieure et éternelle a détruit l'apparence d'un jour. Ô Socrate, dieu qui ne se cache plus.

Il parla longuement au bonheur de Celui qui savait faire penser et faire parler. Puis, suivant la direction du regard de Socrate, il se tourna vers un spectacle étrange. C'était un amas sinistre et

équivoque où brillaient, parmi la fange et les ordures, des fragments d'or, des perles délicates comme des gouttes de lumière et, variées comme les couleurs de l'arc-en-ciel, des pierres précieuses. On ne sait quel reflet de grâce planait sur la laideur définitive de cette ruine. Comme une lampe impuissante perdue dans un désert de ténèbre, quelque chose qui était peut-être un sourire relevait un coin de la bouche grimaçante. Psychodore se détourna avec un regret, disant :

— Ô Alcibiade, ô beauté merveilleuse détruite par une âme.

Il s'éloigna, affirmant encore :

— Bonheur, malheur, vous êtes des formes. Les Moires nous fournissent la matière noble ou vile. Mais nos âmes, sculpteurs vaillants ou lâches, vous réalisent.

Il allait ainsi, songeant à la collaboration étrange du destin et de l'âme, songeant que le vulgaire voit seulement les matériaux d'une vie, impuissant qu'il est à saisir, d'un regard synthétique, l'harmonie ou le manque d'harmonie. Ô vous tous qui grimacez au-dessous des héros, ces seuls heureux, vous méritez le supplice de votre laideur. Car aucun de vous, si on lui donnait le choix, ne s'écrierait : « Je veux être Socrate. » Mais tous, de lèvres avides et enthousiastes, vous demanderiez : « Oh ! que je sois Alcibiade ! »

⁂

Un creux peu profond et peu large, sillon plus que fossé, fut devant les pas de Psychodore. Mais Psychodore, s'étant arrêté au bord de l'obstacle, vit que l'obstacle reculait d'un mouvement lent et régulier. De l'autre côté régnait une brume épaisse qui re-

culait avec le fossé et, à mesure, des statues, vagues tout à l'heure et incertaines, se précisaient dans la neuve lumière.

Le philosophe songea :

— Je suis parmi les bonheurs et les malheurs des morts. Derrière le fossé sont les statues auxquelles on travaille encore. Mais la limite fuyante agrandit continuellement l'un des deux domaines et laisse de ce côté les statues que le doigt de la mort vient d'achever.

Psychodore courut vers le fossé qui reculait. Il l'atteignit. D'un bond il fut sur l'autre bord. Il continua sa route parmi les statues vivantes qu'il entendait hurler. Mais il ne distinguait rien de précis. Sous des mains de fièvre ou de sagesse, sous d'innombrables agitations probablement folles, sous quelques rythmes peut-être nobles, la brume ne permettait d'apercevoir que de vagues linéaments.

Or le philosophe dit, curieux :

— Je voudrais voir la statue de Psychodore.

Longtemps il chercha. Il crut enfin avoir trouvé. Mais ici le brouillard devenait une ténèbre opaque et Psychodore ne put rien voir du travail que son âme faisait avec son destin. Il ne devina même point si, au centre du nuage, tourbillonnait l'acharnement d'un combat ou souriait une collaboration harmonieuse. Il resta là, des heures et des heures, espérant que le spectacle, sous quelque éclair, soudain apparaîtrait. Il cherchait les grandes joies et les grandes douleurs de son passé ; il les renouvelait et les agitait comme des flambeaux. Aucune des torches fumeuses que sa mémoire arrachait au fleuve du temps ne fit assez de lumière

pour déchirer, même une seconde, le rideau de ténèbre derrière lequel travaillait l'âme de Psychodore.

Plusieurs fois il partit pour revenir. Il finit par comprendre qu'il ne verrait rien. Il en fut réduit à s'affirmer :

— Je me connais et je connais mon destin. Je suis vaillant ; il est médiocre. Dans la matière vile et pénible qu'il me présente, je sais bien que je crée lentement une rude harmonie.

⁂

Un désir le ramena vers les destinées achevées et visibles. Il disait :

— Ô Athénatime, c'est toi que je cherche. Sans doute, je vais te voir, statue dont j'aimai l'ébauche, plus souriante que ton sourire, plus belle que ta beauté adultérée de vie ; et, autant que le ciel l'emporte sur la terre, ta noblesse tranquille d'aujourd'hui l'emporte sur ton ancien effort vers la noblesse.

Il chercha longtemps. Ses yeux avaient soif de l'eau limpide qu'ils connurent. Chaque fois qu'il distinguait, dans la populace des formes, une beauté de femme, il accourait. Avant qu'il fût arrivé, comme dans le désert on se désaltère d'un mirage, ses yeux se désaltéraient d'espérance. Mais toujours ils trouvaient, au lieu de la source cherchée, un sable étranger.

Enfin il fut certain d'apercevoir la statue désirée. Car son cœur battait à coups rapides et, comme au bord d'un précipice de joie, sa tête tournait de vertige. Plus il approchait, plus le vertige devenait vorace et ténébreux. Il courait, anxieux d'attente et de volupté. Quand il fut à la distance heureuse d'où il espérait distinguer déjà nettement la beauté des lignes et la lumière émanée, il ne vit

plus rien. Un nuage étrange — il était étroit et allongé tel un bandeau blanchâtre — s'était, depuis le premier moment, placé entre lui et l'adorée. Maintenant cette blancheur opaque était sur ses yeux. Nul effort des doigts ne put la saisir et l'arracher. Les doigts passaient impuissants à travers l'obstacle qu'ils ne déchiraient même pas, qu'ils ne sentaient même pas. Leur effort vain s'agitait comme dans une onde tiède et indifférente.

Quand Psychodore, après mille tentatives inutiles, comprit qu'il ne verrait jamais, il voulut, du moins, toucher l'harmonie des lignes. Le destin ne s'y opposa pas. Mais les mains amoureuses, chaque fois furent si tremblantes qu'elles ne pouvaient rien enseigner d'étranger. Elles ne savaient que la joie de Psychodore et elles ne disaient rien autre chose quand elles croyaient proclamer la beauté d'Athénatime. Elles affirmaient en une hâte bégayante et folle ; souvent l'éloquence de leur enthousiasme était plus grande avant de rencontrer le corps qu'après l'avoir parcouru.

Psychodore entendit l'ordre de s'éloigner. Il partit, se retournant à chaque pas, ne distinguant jamais rien de précis. Et il disait :

— Ô amour, Ô vertige joyeux et douloureux. Nous ne savons jamais rien de celle que nous aimons. Les émotions sont des flambeaux mouvants qui agitent devant notre âme je ne sais quelles ténèbres d'éblouissements.

Les Fantômes

Un rempart se dressait dans la plaine. Psychodore voulut changer de chemin, éviter cette banalité, une ville. Mais, dans la muraille, qui d'elle-même se referma, un coup de vent parut ouvrir une éphémère brèche. Le philosophe haussa les épaules, s'affirmant qu'il avait vu quelque rêve intérieur. Pourtant il dit :

— Ô ville, si banale que tu sois à d'autres yeux, puisque tu es pour moi créatrice de rêves, je t'aime déjà et j'irai jusqu'à toi.

Lorsqu'il fut au pied de la muraille, il s'aperçut qu'elle était faite de brume. Sans effort il la traversa. Elle était épaisse ; il ne lui échappa que mouillé et frissonnant.

Or, derrière la muraille trompeuse, il n'y avait pas de maisons, pas même une ville bâtie avec du mensonge et du brouillard. Psychodore dit au rempart qui coupait en deux une plaine semblable à elle-même :

— Malgré ta vague réalité, tu es surtout pour moi un symbole. Et je t'appelle la Mort.

Mais la brume fut un rideau qui s'agite sous un vent de négation ou de raillerie. Psychodore reprit :

— Je le sens, tu es autre chose aussi. Je suis venu en ces lieux pour apprendre quelque vérité nouvelle et non pour retrouver seulement celles que je connus si claires au pays des Enracinés.

Le rideau retomba lourd, massif, apparemment immuable, muraille d'affirmation.

Le côté abandonné de la plaine était désert. Ici Psychodore ne tarda pas à rencontrer des habitants. Et il remarqua chez eux quelques étrangetés.

Toujours ils allaient par couple, l'un courant derrière l'autre. Or celui qui fuyait semblait fait de la même brume que la muraille. Mais celui qui, sans jamais l'atteindre, le poursuivait était un homme de chair.

Tous ces êtres étaient petits. Parmi les hommes de chair, les plus grands portaient la figure d'un vieillard sur le corps d'un éphèbe. D'autres avaient des tailles d'enfants. Quelques uns étaient longs comme la main de Psychodore, ou comme le doigt qui indique les objets, ou comme le pouce. Il y en avait enfin qui semblaient d'étranges fourmis à figure humaine et dressées sur deux pattes.

Chez les fantômes poursuivis, les tailles n'étaient pas moins diverses.

Le philosophe remarqua bientôt une loi singulière. Plus le fantôme était grand, plus l'homme était petit. Quand l'être de chair était petit comme une fourmi, l'être de brume était grand comme un homme ; mais, si l'homme atteignait la taille d'un éphèbe, la forme de brume fuyait basse comme un enfant.

Psychodore cria, parmi les fuites incohérentes :

— Qui êtes-vous, ô fantômes ? Et vous, hommes petits et grands ? Et vous, nains invraisemblables ?

Les fantômes répondirent avec mille voix, les unes incertaines et tremblantes comme une première tromperie de vierge,

d'autres hautaines et puissantes comme une affirmation royale, plusieurs douces comme la persuasion. Et tous ils dirent :

— Nous sommes les mensonges des hommes.

Ceux qui les poursuivaient s'arrêtèrent hésitants, parce qu'ils étaient des menteurs découverts. Psychodore songeait, douloureux, à la princesse du pays des taureaux qu'il avait séduite par des paroles fausses et qu'il avait abandonnée après des serments d'amour éternel. Or les fantômes s'étaient arrêtés, eux aussi. Et ils disaient, montrant les êtres diminués :

— Tu vois là ce qu'il reste des menteurs.

Les Laborieux

C'étaient bien des hommes. Ils allaient droits sur leurs pieds et parlaient un langage articulé. Mais leur forme étonna Psychodore. La première singularité précise qui frappa son regard, ce fut la multitude de leurs bras et de leurs mains. Il essaya de les compter. Mais ces membres nombreux, les uns puissants et longs, les autres courts et grêles, étaient si irrégulièrement placés : sur la tête, sur le buste, sur les jambes. D'autres plus petits les couvraient comme rameaux, ramilles et feuilles couvrent les branches. Et tous ces bras étaient un peuple en travail. Quelquefois l'un d'eux tombait, accablé, s'arrêtait en un repos si las. Presque immédiatement un sursaut le remettait à la besogne. Il se hâtait, fatigué et honteux comme un esclave paresseux que surprend un maître implacable.

Dans ce pays, il n'y avait point de nuit. Continu, le travail des bras grêles ou forts. Nulle douceur de sommeil, nulle paix ténébreuse. Sur l'agitation infiniment multiple de chaque corps, l'immobilité d'un soleil qui restait toujours une brûlure perpendiculaire.

Point de maisons, point de vêtements. Contre les morsures hurlantes du soleil, nulle autre protection que quelques arbres. Ces hommes parfois se disputaient l'ombre en de brefs combats. Des nécessités inexorables et urgentes séparaient bientôt les adversaires, qui fuyaient tous les deux.

La nourriture, fruits sauvages, glands amers, animaux difficiles à capter parmi les multiples préoccupations de chaque esprit, était rare. Quand deux de ces hommes rencontraient le même aliment, la lutte durait plus longtemps que pour l'ombre, une minute peut-être. Puis l'un au moins des combattants tombait mort. Plus souvent les deux adversaires couvraient le sol de deux brèves agonies aux mille jactitations. Quelques-uns pourtant se relevaient et s'éloignaient faibles, parmi un travail des bras plus rapide que jamais. Or nul ne semblait succomber aux coups impuissants de l'ennemi. Mais, sans doute, ils avaient, dans l'ardeur de la lutte, oublié quelque nécessité vitale. Tels des hommes ordinaires qui se battraient plusieurs jours et plusieurs nuits sans prendre de nourriture et sans prendre de repos.

Sous l'incessante agitation des mille mains, on devinait que les corps présentaient d'autres singularités. On ne pouvait rien distinguer de précis : les mains mouvantes couvraient la nudité de ces hommes comme du frémissement de mille haillons à chaque instant soulevés, à chaque seconde retombants.

Psychodore essaya d'interroger les Laborieux. Ils n'avaient pas le temps de causer. Ils criaient avec douleur ou avec colère la préoccupation qui les tenaillait de mille côtés :

— Moi, hurlaient-ils, moi, mes myriades de moi !

Pourtant le philosophe connut toutes les bizarreries de leur corps. Car il étudia quelques-uns des cadavres qu'ils laissaient avec indifférence pourrir sous l'immobilité du soleil.

La plupart des organes cachés en nous, ils les portaient visibles. Les poumons étaient sur leur poitrine comme des seins grotesques. Leur cœur, leur foie, leur estomac, leurs intestins, leurs reins, ignoblement nus, étaient suspendus à leurs vertèbres comme des quartiers de viande à des crocs de boucher. Nerfs, veines et artères, comme des cordes sales, réunissaient toutes ces horreurs.

Psychodore comprit le travail effroyable auquel étaient condamnées les mains, le travail effroyable qui de ses mille nécessités simultanées tiraillait et déchirait la pensée. Les mains, sur l'ordre de la pensée inquiète, devaient, comme on presse des éponges lourdes d'eau sale, presser les poumons gorgés d'air impur. Puis elles dilataient les vivantes éponges, les épanouissaient dans la pureté joyeuse de l'air. Et bientôt il fallait expulser cet air de nouveau vicié. Combien de besognes, sur toutes les parties du corps, entraînaient les mains et l'esprit en de tels cercles inexorables ! Des mains, sur l'ordre inquiet de la pensée, devaient étreindre l'inertie élastique du cœur pour faire courir aux artères le sang purifié, pour faire monter aux poumons le sang impur que l'air laverait. Il fallait aussi par mille pressions faibles sur les artères immobiles faire courir dans tout le corps le sang qui

nourrit ; par mille pressions sur les veines paresseuses ramener au cœur le sang alourdi et privé de ses vertus. Cependant, d'autres mains, les grandes mains, cherchaient, sous la direction des yeux toujours hagards et craintifs, la nourriture incertaine. Quand les dents l'avaient broyée, de petites mains la conduisaient le long du tube digestif, la trituraient dans l'estomac, pressaient le foie, pressaient diverses glandes pour verser sur les aliments les liquides qui les rendent assimilables.

Àchaque instant, l'esprit, occupé de trop de choses, en oubliait quelqu'une. Une douleur vague murmurait un appel et, si l'appel n'était entendu, bientôt elle criait précise, puis elle hurlait à la mort. L'esprit se hâtait de donner des ordres ; les mains se hâtaient de soulager. Mais parfois les cris de la douleur venaient de plusieurs points. L'esprit était un général qui voit son armée faiblir de toutes parts et qui ne sait plus quel usage faire de sa réserve. Un moment de trouble, d'hésitation, un des dix ordres urgents donné quelques secondes trop tard, et le corps n'était plus qu'un cadavre.

⁂

Psychodore s'éloigna d'un spectacle pénible jusqu'à l'affolement. Il plaignait les Laborieux. Il se félicitait de ce que toutes les besognes auxquelles ils sont condamnés se faisaient en lui sans son intervention ou étaient inutiles à son corps.

— Je suis heureux, disait-il, que mes poumons sachent respirer sans que je m'occupe d'eux. Je suis heureux que mon sang soit immobile ou coule si spontanément que je puis le croire immobile. Je suis heureux que mon cœur fasse lui-même les mouvements nécessaires. Je suis heureux de pouvoir ignorer le labeur

de mon estomac, et le travail de mon foie, et l'œuvre de tous mes organes.

Parmi des rires de mépris, il se rappelait un sophiste enrichi qui allait partout disant : « Multipliez vos besoins, pour multiplier vos plaisirs. » Le malheureux s'était fait mille nécessités artificielles et il avait, pour les servir, les mains d'innombrables esclaves. Mais son esprit, tristement ingénieux comme un pauvre, peinait à mouvoir, pour assouvir le peu de matière qu'était son corps, tant de matière incohérente. Il donnait à ses membres la joie lente de l'oisiveté, la joie courte du plaisir. Mais son âme était le plus tyrannisé des esclaves, le plus accablé de besognes affolantes.

D'ailleurs, les âmes de la plupart des hommes paraissaient à Psychodore telles que les corps déplorables des Laborieux. Elles aussi étaient faites de mille troubles, torturées de mille besoins et de mille besognes, dispersées en mille petites mains de fièvre. Mais l'âme de Socrate ou l'âme de Diogène se dressait harmonieuse comme le loisir d'une belle statue, comme la pensée sereine d'Athéné ou comme le sourire facilement triomphal d'Aphrodite.

L'Intervalle

Soudain Psychodore fut dans les ténèbres. Et, de même qu'aucune lueur n'arrivait à ses yeux, ses oreilles ne percevaient aucun bruit. Et ses pieds, qui pourtant avançaient, ne sentaient point la résistance du sol.

« L'étrange rêve ! » songea Psychodore. Puis, dans un effort de sincérité, il s'avoua qu'il ne rêvait point. « Sans doute, s'affirma-t-il, je suis devenu aveugle et sourd. » Mais il ne s'expliquait point, même par le sacrifice des deux sens nobles, pourquoi ses pieds, qui marchaient toujours, ne sentaient plus le sol résister.

Il s'acharnait à cette énigme partielle. Il finit par s'amuser d'une de ces solutions illusoires qui, tels des chants de nourrice, suffisent parfois à apaiser notre esprit. Car nous avons besoin de croire que nous comprenons et notre âme hésite peu à proclamer la solidité pleine de l'abîme.

« Mes yeux et mes oreilles, se disait-il, aidaient mon toucher. Le toucher est un sens naïf et grossier, ami du plaisir plus que de la science. Ses connaissances lui viennent de l'ouïe et de la vue et il reste toujours un enfant qui a besoin d'être guidé. Ma cécité et ma surdité font mon toucher orphelin. Son bégaiement effrayé n'ose plus affirmer un sol que je ne vois point et que je n'entends point résonner. Ah ! comme toutes choses se mêlent en nous et combien est complexe cela même que nous appelons simple. »

Or une objection vint le troubler : « On dit généralement le contraire de ce que je pense à cette heure. Un sens absent est suppléé par la bonne volonté et la finesse des autres sens, et les doigts de l'aveugle voient presque aussi bien que des yeux myopes. »

Mais, d'un facile geste mental, il repoussa l'obstacle : « Le toucher de l'aveugle s'affine par l'habitude. De même l'enfant que nul ne protège deviendra plus brave et plus habile que les autres. Mais, le jour où son père vient de mourir, un désespoir effaré le rend, pour peu de temps, inférieur à ce qu'il était hier. La soudai-

neté de la perte de deux sens a, pour quelques heures, annulé mes autres sens. »

Il se mit à courir sur ce sol sans résistance. Sa course comme aérienne lui donnait l'impression d'un vol à travers un désert noir. Ou bien ses jambes lui paraissaient d'étranges rames qui s'agitent dans une onde ténébreuse, et sans sonorité, et fuyante jusqu'à rester ignorée de l'effort qui l'ouvre.

Voici que Psychodore eut peur. Et, comme un enfant tremblant, il lamenta à voix haute.

— Hélas ! gémit-il, je suis aveugle et sourd.

Non, il ne cria pas toute la phrase. Bientôt il se tut. Et ses jambes s'arrêtèrent paralysées d'étonnement. Il avait entendu sa voix :

— Hélas ! je suis…

Après un silence, il dit :

— Suis-je sourd ? Non, je ne suis pas sourd.

Et il entendit son interrogation et sa réponse.

Alors un geste de stupeur leva ses bras. Et dans le noir il vit deux vagues lumières, longues et épaisses, se dresser. Il murmura, de plus en plus effaré :

— Je ne suis pas aveugle. Je vois mes bras.

Ses yeux se baissèrent, hagards, vers son corps. Or il vit son manteau et aussi les parties de son corps que le manteau court et troué laissait découvertes.

Il s'assit sur le sol absent qui pourtant le portait. Puis il s'étendit. Il fut dans la nuit comme un dieu qui n'a même pas besoin d'un nuage pour soutenir sa chair glorieuse.

Son esprit était un récif battu par une mer d'inquiétude et la tempête grandissait, multipliait ses vagues hurlantes.

Psychodore n'était pas sourd, puisqu'il entendait sa voix. Psychodore n'était pas aveugle et même il n'était pas dans la nuit, puisqu'il se voyait lui et son vêtement.

Comme une chienne qui hurle à la mort, une vague de la grande tempête d'inquiétude affirmait :

— Il n'y a rien à voir ici et rien à entendre. Tu es entré vivant au pays du néant.

Le philosophe s'interrogeait, anxieux :

— Croirai-je donc au néant et admettrai-je que le non-être est ?

Longtemps il avait à peine la force de ne pas répondre : Oui.

Mais enfin son courage l'emporta. D'une voix plus haute que la folie qui essayait de l'envahir, il cria :

— Non, non, une myriade de fois non. Le non-être n'est pas. Si ce mot sans signification peut enténébrer mon esprit, c'est que mon tâtonnement vaillant n'a pas rencontré encore la pensée dont le choc m'éclairera.

Pour affirmer la vie, il se dressa, marcha au hasard. Et son angoisse se demandait :

— Mais où suis-je donc ? Et quelle étrange réalité peut bien se cacher dans ce néant apparent ?

Douce comme une caresse d'Athénatime, une voix intérieure répondait :

— Tu es dans un pays aussi peuplé qu'une ville opulente.

Mais parfois cette caresse l'irritait comme sur une blessure le plus timide des contacts.

Bientôt le découragement enveloppa Psychodore. Le néant qui l'entourait semblait le conquérir parcelle par parcelle et désagréger son âme.

Son cœur battait de plus en plus lentement et le voyageur enfin s'arrêta, indifférent, immobile dans l'infini monotone du désespoir.

⁂

Il s'endormit. Un rêve le consola d'une explication vague, et blanche, et souriante comme l'aube. Mais, au réveil, l'explication avait disparu. Psychodore se retrouvait dans l'effroyable silence que sa voix pouvait rompre, dans l'étonnante nuit qui lui permettait de se voir. Mais une peur paralysante l'empêchait de parler ou de se regarder. Il craignait maintenant d'entendre et de voir. Il aimait mieux essayer de se croire aveugle et de se croire sourd que se constater égaré dans le vide impossible et fou. Car sa pensée formulait :

— Admettre le néant, c'est mourir.

Lent, morne, il marchait dans l'indifférence tiède de la nuit et du silence. À des intervalles irréguliers, il tombait — tombait-il, puisqu'il n'y avait point de sol ? puisque sa fatigue n'était point faite de pesanteur ? puisque rien n'indiquait qu'il y eût le haut et le bas ? Non, il ne tombait pas. Mais comment dire l'ineffable ? comment dire quelque chose dans rien ? comment dire l'homme dans le néant ?... — À des intervalles irréguliers, Psychodore s'arrêtait comme au fond d'une chute, et il dormait.

Chaque fois l'explication venait le consoler de plus en plus lumineuse, soleil vaillant qui monte vers le zénith. Chaque sommeil était un bienfaiteur généreux qui l'enrichissait plus que le précédent sommeil. Hélas ! le réveil était toujours un brigand qui le dépouillait.

Dénué, fou, il marchait — non, il ne savait même pas s'il marchait — il agitait ses membres en une horreur toujours égale et semblable à elle-même, en une horreur sans fin, sans borne. Son désespoir était une soif, une brûlure effroyable de toute l'âme qui appelait la fraîcheur du sommeil. Il appelait le sommeil comme l'agonie appelle la vie. Et le sommeil de plus en plus, lui semblait-il, tardait à venir.

Mais, une fois, le réveil fut un brigand moins brutal ; la fuite de la lumière fut moins rapide et moins complète. On ne sait quelle lueur vacillante, trop faible pour rien éclairer, délicieuse pourtant comme un sourire de promesse, continua de flotter dans l'esprit aussi enténébré d'ignorance, moins enténébré de désespérance.

Et Psychodore osa parler. Il dit à demi-voix :

— Je sens que je saurai bientôt pour ne plus oublier. L'explication était presque un soleil au méridien. Il est la cinquième heure de l'explication. Quand la sixième heure sera venue, Apollon triomphera de toutes les brumes matinales.

Après quelques sommeils encore, Psychodore se rappela le rêve consolateur. Et, en ouvrant les yeux, il vit, non plus seulement en lui-même, mais au dehors, au bord de la ténèbre, une vague et flottante marge de lumière.

Il s'écria, tout tendu vers la promesse :

— Un horizon ! j'ai reconquis un horizon !

Nageur qui vient d'apercevoir le salut, il ne s'agitait plus en mouvements sans espoir ; il se hâtait, fou de joie, vers le but et la délivrance. Et, tout en regardant grandir le frémissement lumineux, il se racontait son rêve vainqueur.

⁂

Athénatime lui avait apparu. Athénatime lui avait parlé.

— Tu as raison, lui disait-elle, le non-être n'est pas. Le pays que tu traverses est peuplé. Mais tes sens ignoreront toujours ses habitants et les sens de ses habitants t'ignoreront toujours. Car ils sont, eux, dans ton intervalle.

— Que veux-tu dire, Athénatime ?

— Écoute, Psychodore, et retiens enfin ce que je ne viendrai plus te répéter. La lumière n'est lumière que pour tes yeux et le son n'est audible qu'à tes oreilles. Supprime tous les êtres qui te ressemblent, il n'y a plus ni son ni lumière.

— Puisque dans la nuit les yeux ouverts ne voient rien ; puisqu'il ne suffit pas d'écouter pour entendre : le son et la lumière ont une cause extérieure. Les spectateurs supprimés, le spectacle continuerait.

— Il ne serait plus un spectacle.

— Que serait-il ?

— Je vais te le dire. En dehors des organes, en dehors de l'esprit, le son et la lumière sont une même chose, du mouvement, rien de plus.

— Pourquoi mes yeux ne voient-ils pas les sons ? Pourquoi mes oreilles n'entendent-elles pas les couleurs ?

— Le mouvement que tu peux entendre est faible. Le mouvement qui t'éclaire est fort. Représente par l'unité l'intensité du mouvement qui se traduit en toi par le plus violent des bruits, le mouvement qui te fait sourire la plus pâle lumière sera peut-être une myriade de fois dix mille.

« Songe, Psychodore, à l'immense espace qui s'étend entre un et une myriade de myriades. Tout cela t'échappe, trop fort pour être entendu, trop faible pour être vu. Tout cela, ô Psychodore, c'est ce que j'appelle ton intervalle.

« Or, par des sens que tu ne peux même imaginer, les habitants du pays que tu traverses ne connaissent que les mouvements trop faibles pour tes yeux, trop forts pour tes oreilles. Les objets qui encombrent le pays sont de telle nature que tu ne peux ni les voir ni les entendre. Formes précises pour d'autres, ils sont sous ton toucher trop grossier ou trop délicat des fluides ignorés qui s'ouvrent et qui fuient. Même ton goût et ton odorat, ces tou-

chers plus subtils, ne les sauraient atteindre. Et les peuples qui connaissent toutes ces choses que tu ignores ne peuvent te connaître ni rien de ce que tu connais. »

Or Athénatime avait dit encore :

— Éveille-toi, Psychodore, et souviens-toi.

⁂

Psychodore se répétait ces dernières paroles du songe au moment où il arrivait enfin à la lisière lumineuse. Il rentrait dans le monde sensible à ses sens. Mille objets réjouirent ses yeux ; la vaste harmonie de mille bruits réjouit ses oreilles.

Il se retourna, et il ne vit rien. Il était comme aveugle quand il regardait derrière lui et voyant quand il regardait devant lui.

Il dit, se précipitant, fou de joie, dans sa vie retrouvée :

— Ô merveilles ! Des mondes sont dans les intervalles des autres mondes. Comme l'eau se glisse entre les pierres, comme l'air remplit les vases vides, des êtres et des choses impossibles à imaginer remplissent tous les néants. Le non-être n'est pas. Ou plutôt il est partout, fait d'ignorances. Ô ignorances, étranges cloisons entre les diverses sciences impénétrables les unes aux autres…

Une Guerre de Religion

Psychodore traversait une vaste plaine. Il songeait aux doctrines des philosophes. Il mettait à part l'opinion des cyniques qui, sans

expliquer les choses, se bornent à conseiller de vivre en simplicité et en sincérité. Les autres doctrines lui paraissaient toutes belles et fragiles. Il admirait tous les hommes qui avaient saisi leurs rêves en des mains magiques et leur avaient imposé une forme visible.

Il allait disant avec amour :

— Ô Démocrite ! ô Héraclite ! ô Parménide ! ô Platon !

Et il disait encore :

— Ô créateurs de beauté !

Mais sa pensée blâmait les négateurs, ceux qui, d'un geste méchant, dispersent la beauté ordonnée par d'autres. À l'un d'eux il adressait ces reproches :

— Ô Zénon, ô brutalité ingénieuse, pourquoi nier le mouvement ? Ne suffisait-il pas d'affirmer l'immobilité ? Parménide et Héraclite regardent chacun un côté de la montagne, et tu as tort de nier ce que voit Héraclite. L'Être est. Mais le devenir devient. Dans le tout immobile chaque détail s'agite. Chaque apparence participe de l'être puisque l'être se revêt d'elle. Ou plutôt l'Être est la somme invariable des apparences changeantes. Protée est ce feu maintenant ; tout à l'heure il fut cette eau ; bientôt il sera ce taureau ou ce chien. Protée n'est que le total des formes de Protée plus la puissance de changer de forme. Mais Protée sans forme n'est plus rien. Chaque phénomène n'est pas l'Être, mais il est un peu d'être qui se colore et qui vit. Dépouillé de toute couleur et de toute vie, l'Être ne serait plus.

Il disait encore :

— Combien mon maître Diogène eut raison de te réfuter sans parole et de marcher devant toi qui, par le mouvement de ta langue, niais le mouvement.

Puis il blâmait Aristote :

— Aime ta vérité et ta maîtresse, Ô Aristote. Fais enfanter l'une et l'autre et aime leurs enfants. Mais de quel droit bas-tu les enfants des autres ? Aime Nicomaque et les conséquences de tes principes. Mais tu deviens grossier et vulgaire quand tu nies l'existence ou la beauté des maîtresses et des doctrines d'autrui. Athénatime était aussi belle que Pythias ou Herpylis et la vérité de Platon vaut bien ta vérité.

Il songeait aussi aux soldats de Xercès qui, parce qu'ils adoraient un dieu plus vaste et imprécis que les dieux des Grecs, brûlèrent en Grèce la beauté définie des temples. Et il disait :

— Ô Zénon, ô Aristote, tels des barbares, vous portez dans les temples bâtis par Héraclite et par Platon des torches sacrilèges. Mais vous serez punis. D'odieux disputeurs, nés de vous, frapperont sur vous. Vous serez les pères de nombreux parricides.

⁂

Tandis qu'il allait ainsi, discourant avec sa pensée et avec la pensée des autres, un grand bruit l'exhorta à regarder le monde extérieur.

Il vit s'avancer des hommes innombrables, toute une armée sans armes. Ceux qui marchaient les premiers portaient, sous un dais magnifique, une statue belle comme la beauté. Tous chantaient les louanges de la statue.

Psychodore sourit, les approuvant. Mais bientôt il hocha la tête avec tristesse. Car les cantiques proclamaient que nulle autre statue n'était belle.

Or, de l'autre côté, lointains encore, d'autres hommes arrivaient, aussi nombreux et qui portaient, avec des piétés non moins agressives, un marbre de beauté merveilleuse. Quand ils furent assez près pour que Psychodore pût comparer les statues, il ne savait vraiment à laquelle donner le prix. Il aimait également les deux beautés. Et il lui semblait que le rapprochement les embellissait encore l'une et l'autre.

Les deux troupes longuement échangèrent des propos hostiles. Puis les porteurs marchèrent les uns contre les autres et heurtèrent les statues au milieu d'effroyables clameurs.

Les marbres se heurtèrent plusieurs fois. Les bras furent broyés. Front et joues éraillés, les têtes sans nez furent deux laideurs. Les corps même ne sortirent point sans dommage de la lutte abominable.

Les deux troupes enfin se tournèrent le dos. Chacune remportait triomphalement les débris informes de ce qui fut la joie des yeux. Et, des deux côtés, les cantiques barbares proclamaient :

— Ô toi, seule Beauté, embellie encore par ta victoire sur une faible rivale !

Les Amoureux

Au sommet de la montagne, un trou s'ouvrait, étroit et vertical. Psychodore, se penchant sur l'ouverture, entendit des bruits qui l'intriguèrent. Il se coucha sur le sol et il écouta. Assourdies de distance, c'étaient, lui sembla-t-il, des voix d'hommes et des voix de femmes. Des sifflements de serpents s'y mêlaient, et des chants d'oiseaux, et des miaulements de tigres. Mais sifflements, chants et miaulements avaient avec les voix une parenté surprenante.

Psychodore écouta toute une nuit. Les bruits souterrains ne cessèrent pas et, au matin, le philosophe décida qu'il essaierait de savoir quelles merveilles vivaient et criaient dans cet enfer.

Le trou était un goulot à peine plus large que le corps d'un homme. Psychodore y pénétra et, se retenant des mains et des coudes, des genoux et des pieds, il descendit lentement. Les bruits, voix et cris, montaient toujours vers lui, appelant sa curiosité.

Tout d'un coup, l'étroit goulot s'évasait comme un entonnoir renversé et, avant qu'il eût le temps de comprendre, Psychodore tombait lourdement.

Autour de sa chute, ce fut un grouillement de fuites.

Le philosophe, qui n'était point blessé, se releva immédiatement. Mais ses yeux, d'abord, se fermèrent, éblouis. Le souterrain, sans qu'on pût deviner d'où venait la lumière, était plus éclairé que la montagne dressée dans le soleil. Dans cette clarté intense et qui semblait faite de joies, des hommes fuyaient, et des femmes, et des formes qu'aucun souvenir de Psychodore ne pou-

vait nommer ; mais les unes glissaient comme des serpents, d'autres volaient comme des oiseaux, plusieurs bondissaient avec la souple vigueur des tigres.

La fuite des formes humaines et la fuite des formes innommables formaient autour de Psychodore un cercle irrégulier, mouvant et grandissant, car le souterrain s'enfonçait de tous les côtés sans limites visibles.

Psychodore avança au hasard dans cette grande lumière qui, sauf les fuites de plus en plus lointaines, n'éclairait rien, rien qu'une terre nue sous les pieds et, sur la tête, à deux fois la hauteur d'un homme, une sorte de plafond nu. La terre sur laquelle il marchait était d'un blanc éblouissant et aussi la terre qui le dominait. Et c'était de tous côtés, illimitée comme la mer, une perspective blanche.

— Comment vivent les êtres que j'ai vus fuir devant moi ? se demandait le cynique. Où trouvent-ils de quoi manger ?

Et le cynique, qui avait peu mangé la veille, sentit qu'il commençait à avoir faim.

Plus que la faim, une autre angoisse l'étreignait, comme lorsqu'on étouffe. L'oppression était, à chaque pas, plus lourdement sentie. Bientôt Psychodore fut obligé de s'asseoir. Puis il tomba allongé, sentant que le manque d'air allait le tuer. Et il s'agita en mouvements désespérés, de moins en moins conscients.

Enfin, ce fut — une seconde, une heure ou un siècle — un effroyable sommeil de cauchemar.

Mais voici. Le cauchemar se transforma. Une caresse se posait sur la bouche du dormeur et un songe d'amour le réjouissait. La

volupté fut si intense que le dormeur s'éveilla. Et sa main reconnaissante caressait le fantôme d'où lui venait la joie.

Mais, au réveil, la joie ne disparut point et sur son corps heureux Psychodore aperçut une des formes inconnues qui naguère fuyaient devant lui. Longue et souplement sinueuse, elle sifflait comme un serpent. La tête du serpent — car, malgré les différences effarantes, Psychodore ne trouvait pas d'autre nom pour désigner cet être — plongeait dans la bouche de Psychodore un baiser qui était à la fois bonheur et réconfort.

Le philosophe se releva, les poumons gonflés d'air et de joie. Il se remit à marcher. Le serpent s'était enroulé autour de son cou. De temps à autre, quand la respiration du marcheur allait commencer à devenir haletante, un baiser lui rendait des forces, du courage et du bonheur.

⁂

Quand la singulière joie n'occupa plus Psychodore tout entier, il sentit de nouveau le vide de ses entrailles. Avec un geste involontaire vers son ventre, il dit ces mots non voulus :

— J'ai faim.

Le serpent avait regardé le geste. Il siffla un appel. Une autre forme indéfinissable arriva, volant comme un oiseau. Elle avait des ailes et sa voix était un chant, mais aucune autre ressemblance ne la rapprochait des êtres ailés rencontrés jusque-là. L'esprit du philosophe, qui aimait donner à l'inconnu des noms familiers, l'appela oiseau.

L'oiseau se posa sur l'épaule de Psychodore et glissa son bec entre les lèvres affamées. Ce fut dans les entrailles de Psychodore

la joie de la faim qui cesse, dans la bouche de Psychodore la joie d'une saveur exquise et nouvelle — de l'ambroisie, songea-t-il, — et dans tout Psychodore la secousse longue d'une volupté d'amour.

⁂

Le philosophe marcha longtemps avec, autour de son cou, l'étrange amour qui écartait l'oppression et, sur son épaule, l'étrange amour qui écartait la faim. Mais, malgré sa joie, peu à peu il sentit ses jambes se lasser ; et ses yeux se fermaient presque et sa bouche enfin s'ouvrit pour un bâillement. Alors l'oiseau secoua ses ailes en poussant des appels éperdus ; le serpent fut un glissement inquiet et qui siffle.

Une troisième forme apparut qui, d'un bondissement de tigre, fut sur l'épaule libre de Psychodore. Dans le cou, que déjà la fatigue ployait, elle enfonça des griffes acérées. Et ce fut, douloureuse et céleste ensemble, une intense volupté passionnée. Ah ! l'étonnant frémissement, et qui semble vouloir tuer… Mais, après, Psychodore se sentit frais et joyeux comme, au matin, un enfant qui s'éveille.

Plus heureux que les dieux de l'Olympe, Psychodore marchait entouré d'une tendresse frôleuse dont les baisers étaient de l'air parfumé et réconfortant, d'une tendresse gazouillante dont les baisers apaisaient la faim et la soif, d'une passion dont les baisers pénétrants rendaient inutile le sommeil. Sa vie n'était que volupté. En une extase qui ne finissait point, il écoutait, comme des voix d'étrangères qui en termes inconnus — mais l'accent est si révélateur — vous disent leur amour, le miaulement, le sifflement, le chant. Les cris heureux étaient articulés et — Psychodore

le sentit bientôt, — ces cris, à peine plus différents qu'une voix profonde d'homme, une voix douce de femme, une voix fraîche d'enfant, prononçaient, dans la même langue, les mêmes mots.

Et Psychodore connaissait ce qui était dit. Car, pour la continuelle joie des yeux de tous quatre, la pensée de l'un quelconque des compagnons d'amour créait dans la lumière de féeriques spectacles vivants et colorés et qui ne se distinguaient des rencontres extérieures que par plus de sourire et plus de beauté.

Psychodore ne comprenait guère encore directement la langue de ses amis, lorsque, pour la première fois dans le souterrain, il rencontra une femme. Elle fit un pas vers lui avec un regard engageant. Le petit tigre, le serpent et l'oiseau s'agitèrent comme trois fureurs ; et le chant, le miaulement, le sifflement, secouaient vers la femme les mots qui chassent. Psychodore, se souvenant d'Athénatime, fit un geste de refus et la femme s'éloigna.

⁂

Quand Psychodore comprit — qu'elle fût chantée, miaulée ou sifflée — la langue du paradisiaque souterrain, ses amis lui dirent les choses qu'il voyait et les lui expliquèrent un peu. Le serpent était le plus bavard et le plus clair. C'est lui surtout qui exposait :

— Nous savons, par la pauvreté de nos ancêtres, la pauvreté des joies dans le pays d'où tu viens. Maintenant, ici, tous les besoins matériels se traduisent en besoins moraux et le baiser suffit à la vie. Ici il y a cinq sexes. Moi, peut-être le plus nécessaire de tous, je suis une Respiration. Tu as besoin de moi, et aussi ces deux qui sont sur tes épaules et vous me procurez le triple bonheur de me donner au triple dieu que vous êtes pour moi. Celui-ci, cet ami qui a des ailes, c'est un Aliment. Il apaise ma faim

chaque fois que j'apaise son oppression. Et nous avons besoin aussi de cet être armé de griffes délicieuses qui est un Sommeil. Pourtant notre plus grande volupté c'est de nous donner tous à toi qui as besoin de nous et qui ne peux rien pour nous, sauf nous apporter la joie de nous donner. Mais, si tu aimais une femme, la race se réjouirait en toi et en elle, tandis qu'en nous trois la jalousie pleurerait.

Quand la Respiration cessait son sifflement harmonieux, le Sommeil miaulait mélodieusement :

— Malgré l'existence de la Femme, nécessaire, hélas ! à créer de nouveaux Hommes, de jeunes Aliments, de jeunes Respirations et de jeunes Sommeils, ce pays est le plus joyeux des Paradis actuels.

Et le chant de l'Aliment reprenait :

— Nous sommes récompensés d'avoir compris un peu la parole d'un prophète qui vint nous dire, voici quelques siècles : « Aimez-vous les uns les autres. »

Une fois, Psychodore dit :

— Ne devrais-je point remonter dans ma patrie douloureuse et répéter aux pauvres hommes de là-haut la Parole : « Aimez-vous les uns les autres » ?

Ses trois amis poussèrent des cris effarés. Et ils le supplièrent :

— Ne fais pas cela. Au lieu de te croire, ils t'infligeraient le supplice des esclaves…

— Qu'importe ? dit le philosophe. J'ai le devoir d'accepter ce sacrifice.

— Non, protestèrent-ils ensemble, non, mille fois non. Car, après t'avoir mis à mort, ils ne s'aimeraient point en souvenir de toi, mais ils se battraient, plus haineux, autour de ta mémoire.

⁂

Le philosophe, à partir de ce moment, s'assombrit. La pensée des hommes qui souffrent à la surface de la terre se dressait comme une haie d'épines entre lui et sa joie. Ses amis s'affligeaient de son affliction.

Enfin, l'Aliment, agitant ses ailes comme des mains, tristes, lui dit :

— Ô Psychodore, on ne saurait être heureux sans le bonheur de ceux auxquels on pense. Voici que nous ne pouvons plus rien pour toi. Remonte donc vers les hommes pauvres dont le souvenir te poursuit, gâtant ta joie et notre joie.

Ses amis le conduisirent, gémissants comme en une cérémonie funèbre, jusqu'à la cheminée qui seule faisait communiquer le souterrain avec l'air libre. Après des baisers plus tendres et plus passionnés que jamais — mais Psychodore les acceptait distraitement — ils lui indiquèrent le moyen de remonter à notre terne lumière. Il remonta, tout soulevé d'une joie de sacrifice.

Quelle douleur l'attendait ! Le serpent s'était glissé derrière lui. Avant de s'enfoncer de nouveau dans le bonheur souterrain, il siffla ces mots que Psychodore sentit vrais :

— N'enseigne pas à tes compatriotes la Parole. C'est un autre Prophète que les destins ont choisi pour parler en vain et pour mourir ensuite, nouveau sujet de haine aux hommes aveugles.

La Mauvaise Meule

Psychodore, s'étant allongé sur la terre pour dormir, entendit, dans cette campagne déserte, un gémissement.

Il se souleva à demi, s'appuya sur son coude, écoutant d'où venait la plainte. Il n'entendit plus rien. Mais, ayant posé de nouveau sa tête sur le sol, il recommença à entendre. Et il sut que la plainte était souterraine.

Il planta son bâton pour reconnaître l'endroit et chercha dans les champs quelque instrument qui pût servir à creuser.

Il revint avec une bêche et travailla longtemps. Parfois il interrompait sa besogne et s'allongeait pour entendre si la plainte continuait.

Le trou étant devenu profond, Psychodore finit par entendre tout en se tenant debout. Cependant il se coucha une dernière fois pour essayer de comprendre. Car il lui semblait que la plainte se composait de paroles.

Il comprit. Le gémissement disait, continuel, sur un rythme monotone :

— Hélas ! ma beauté inutile. Hélas ! ma beauté inutile.

Son travail fut très long. Maintenant, il n'osait plus les grands coups de pioche, car il craignait de blesser l'être souterrain.

Enfin une blancheur parut éclairant vaguement la nuit. Psychodore toucha. Et il connut que c'était du marbre.

Avec d'amoureuses précautions, évitant à la tête, au buste, aux membres, la moindre égratignure, Psychodore dégagea la statue.

Sur trois pierres bien rangées en piédestal rustique il la posa. Ce n'était pas une déesse. Le sculpteur avait voulu seulement créer de la beauté. Il y avait réussi mieux que personne avant lui ou après lui. Le philosophe fut ému d'un sentiment plus religieux que si les douze grands dieux lui avaient apparu.

La statue, en phrases brèves — mais l'accent traînait dédaigneusement — conta son histoire :

⁂

Joyeux d'avoir créé une harmonie supérieure à toutes les harmonies connues, mais jaloux de son œuvre et hérissé d'un mépris craintif des hommes, le sculpteur avait dit :

— Tu es trop belle pour te montrer. L'œil de l'homme est impur. Seule, ma contemplation se posera sur toi comme le baiser chaste d'un père.

Il avait enfermé sa fille de marbre dans une chambre écartée où nul ne pénétrait. Lui-même, d'ordinaire, s'agenouillait loin d'elle.

Un jour, se sentant mourir, il avait caché sous une terre épaisse cette beauté que les hommes indignes auraient pu salir de regards, de désirs, peut-être même de paroles grossières ou de rires.

Or la statue, ayant conté ces choses, proclama :

— Gloire à moi. Je veux que tous les yeux viennent s'éblouir et se réjouir à ma beauté. Même s'ils se produisent, qu'importent quelques blasphèmes impuissants ? Est-ce que rien peut souiller l'absolu, forme ou lumière ?

Psychodore s'étonna :

— Ô statue, comment se peut-il que d'une telle beauté émane une pensée de femme vulgaire ? Tu as droit à l'orgueil et tu t'arrêtes, puérile, à la vanité.

Il ajouta :

— Tu seras punie. Être incomplet qui ne te suffis pas à toi-même, tu étoufferas dans une atmosphère d'ennui. Tu es dans un lieu solitaire. Seuls quelques paysans croiront te regarder, mais ils ne verront point ta beauté. Car tous les hommes n'ont pas des yeux pour toutes choses.

Ayant dit ces paroles, Psychodore s'étendit sur le sol et dormit.

⁂

Au matin, des campagnards qui passaient s'arrêtèrent et d'un geste lourd échangèrent quelques réflexions.

L'un dit :

— C'est du marbre. Il paraît que ça vaut beaucoup d'argent.

— Imbécile, répliqua un autre, le marbre n'est que de la pierre.

— Ça, c'est vrai, approuva tout le monde.

— Il aurait mieux valu, conclut quelqu'un, au lieu de gâter cette bonne pierre à faire une femme inutile avec qui on ne peut

même pas coucher, la mettre dans un mur.

— Mais, insinua Psychodore, cette statue est belle.

Les paysans hochèrent la tête.

— C'est trop maigre, dit l'un.

— J'aime mieux ma femme, dit un autre dans un rire gras. C'est un peu mieux bâti, ça a de plus gros seins et de plus grosses fesses.

Ils s'éloignèrent et, après eux, Psychodore.

⁂

Vers le soir un des paysans revint avec un chariot et une barre de fer. Il brisa les bras de la statue, sans entendre ses cris de douleur. Car tous les hommes n'ont pas des oreilles pour tous les bruits. Il emporta chez lui le cylindre mal fait qui restait et s'en servit comme d'une meule pour broyer les grains.

⁂

Le lendemain, Psychodore eut un regret. Il dit :

— Je reviendrai sur mes pas. Et je cacherai de nouveau cette beauté qu'injuria la sottise des hommes.

Il ne retrouva que les débris des bras. Il les inhuma pieusement. Puis il reprit sa marche au hasard.

Il arriva dans la cour où le paysan broyait ses grains. Il entendit la meule se plaindre. Un gros marchand, venu pour acheter sa récolte au paysan, dit à la statue mutilée :

— Réjouis-toi d'être devenue utile.

— Utile ! grogna le campagnard. Allons donc ! Je n'ai jamais vu aussi mauvaise meule.

De dédain, il lui donna un coup de pied.

— Traitement mérité, approuva le gros marchand. Cette pierre a des prétentions et elle n'est pas même bonne à faire une meule passable.

⁂

Quand la nuit fut bien noire, Psychodore revint. Il vola la mauvaise meule et, plein de pitié, l'enterra auprès des autres débris.

Les Nuages

Debout sur la falaise déserte, Psychodore regardait les formes changeantes des nuages. À l'Orient, leur masse sombre entassait sur la montagne des montagnes. Sur la mer occidentale, ils dressaient des héros blessés de soleil ou étendaient de sanglants et fuyants champs de bataille. D'autres, petits et pâles, frangés de lumière verte ou rose, semblaient les sourires d'enfants étranges ou les jeux de jeunes animaux fantastiques.

Or les nuages descendirent du ciel. Ils furent autour de Psychodore un peuple de métamorphoses. L'un d'eux, semblable d'abord à un énorme sphinx, ouvrit une bouche immense et il parla.

Dans un rire qui faisait un fracas de tonnerre, il interrogea :

— Ô homme, nuage aux changements trop lents, devine qui nous sommes. Sommes-nous des nuées telles que toutes celles que tu as rencontrées ? Ou sommes-nous les formes incertaines qu'on vous laisse voir d'hier et de demain, les fuyantes formes de cette veille qui précéda le matin où tu courais sur quatre pattes, les fuyantes formes de ce lendemain qui suivra le soir où tu vas trébuchant sur trois pieds ?

— Que m'importe, dit Psychodore, ce que vous êtes ? Ce qui m'intéresse, c'est la richesse des apparences dont vous réjouissez mes yeux, la richesse des rêves dont vous réjouissez mon âme.

— Tu as bien répondu, dit le sphinx qui, sous les mains des vents, changea ses lignes effilochées, fut un vieux dieu à la barbe longue, au large sourire bienveillant.

Et ce roi des Nuages parla longuement. Mais, à chacune de ses phrases, plus souvent peut-être, ses dentelles de lumière s'agitaient et sa forme changeait. Cependant son peuple, tantôt lent, tantôt rapide, faisait glisser ou bondir, autour de lui et de Psychodore, une danse de métamorphoses. Or voici ce que, parmi la fuite incessante de ses formes, disait le roi des Nuages, de sa bouche tordue par les vents :

⁂

— Des hommes nous ont regardés à une heure quelconque. Ils ont noté notre position de ce moment arbitraire, et les plus brutales de nos couleurs et les plus trompeusement précises de nos lignes. Puis ils ont proclamé : « Voici une acquisition pour toujours. Nous enseignons les paroles éternelles. » Et, tandis que la

vérité glissante et multiforme riait de leur naïveté, ils ont bâti avec les blocs massifs de l'erreur les lourdes architectures des religions et des métaphysiques.

« D'autres sont venus qui ont vu la sottise des premiers. Plus sots et plus grossiers encore, ils ont crié, aveuglés d'indignation ou de mépris, que les philosophes et les prêtres, ces infâmes menteurs, parlaient de choses qui n'existèrent jamais. Le front baissé vers la fange, ils ont nié l'existence même des nuages. Et personne n'a deviné de quel marbre liquide sont faites nos statues fuyantes et quel soleil puissant et quels vents capricieux sont nos infatigables sculpteurs. »

⁂

Ainsi parlait le roi des Nuages, tantôt homme, tantôt lion, aigle ou baleine, tantôt forme sans nom, ou forêt frémissante, ou île aux bords flottants dans l'irréalité d'une mer glorieuse, ou lac balancé au tangage d'une invraisemblable terre.

Il dit encore, de sa bouche de chimère :

— Sois plus sage que les naïfs généralisateurs et que les négateurs brutaux. Affirme seulement, Ô Psychodore, l'existence des nuages qui apparaissent à ton âme et que leurs fuyantes réalités sont les signes de réalités un peu plus stables que tu ignores.

Les Grands Vivants

Psychodore, assis sous un chêne, regardait les mouvements nombreux d'une fourmilière. Il prit une fourmi, la posa sur sa main,

et tout rêveur, se mit à lui parler.

— Tes yeux, lui disait-il, sont sans doute incapables de me voir tout entier. Mais tu vois se mouvoir mon doigt et il te paraît quelque vivant énorme et indépendant. Au contraire, si tu as de moi une vague idée, il est probable que je te suis une lourde masse inanimée, une montagne qu'un cataclysme soudain a jetée là, près de ton pays.

Il brisa un jeune rejeton du grand chêne, posa la fourmi sur une feuille et, portant le petit arbre, il s'éloigna. Il regardait toujours l'insecte, comme s'il avait pu lire avec les yeux la pensée étrangère. Et il disait :

— Les feuilles de l'arbre qui te porte s'agitent peu et gardent les mêmes places respectives. Rien ne varie dans ce qui t'entoure immédiatement. De sorte que tu crois peut-être ta demeure de ce moment immobile en un point de l'espace. Cependant les vagues étendues lointaines se déplacent au rythme de ma marche. Et tu dois croire que les arbres, les pierres et la terre coulent comme le ruisseau qui borde ton pays natal.

Puis il s'adressait à lui-même :

— Psychodore, tu es cette fourmi. Tes yeux, impuissants à saisir l'ensemble de la terre, l'harmonie de sa forme et ses mouvements possibles, ignorent qu'elle vit. Mais peut-être la terre te parle comme tout à l'heure tu parlais à l'insecte. Elle te dit : « Je t'emporte, ô Psychodore, d'une course lente ou rapide ; mais j'emporte avec toi, du même mouvement, tout ce qui t'entoure, et tu me vois immobile. Mais les astres du ciel devant lesquels tu passes semblent à ton écoulement les paillettes d'un grand fleuve bleu. »

— Ô terre, s'écriait encore le philosophe, je ne puis te quitter. Je suis attaché à toi comme mon doigt est attaché à ma main. Les mouvements de mon doigt ne font pas de lui un vivant indépendant. Je ne suis peut-être aussi qu'un membre de ton corps immense.

« Et toi, terre, qu'es-tu ? Un membre de quelque corps plus vaste, d'un corps que je ne saurais même deviner, d'un corps qui est à l'impuissance de mes yeux et de mon esprit ce que tu es toi-même à l'impuissance visuelle et intellectuelle de cette fourmi.

« Mais ce corps immense dont la vie se révélerait à des yeux suffisamment grands et placés à une distance convenable n'est qu'un membre du vivant universel. Ô unité, il n'y a qu'une vie et il n'y a qu'un vivant. Et ce vivant, quelquefois mon balbutiement obscur l'appelle : Dieu. »

Or, disant ces choses, Psychodore regarda de nouveau la fourmi. Elle s'agitait sur la branche, affolée d'inquiétude. Le philosophe lui dit :

— J'allais étourdiment t'exiler, te livrer peut-être à la mort. Ne crains rien. Je te rapporterai aux abords de ta cité.

Il revint, en effet, sur ses pas et pieusement déposa l'insecte sur le gazon natal. Et il lui dit encore :

— Ô ma sœur, va à ta vie et pardonne-moi de l'avoir troublée une heure.

Il s'éloigna, songeant :

— Je suis peut-être très coupable envers cette petite vie. Car j'ignore sa durée et si une de ses heures ne vaut pas plusieurs de

mes semaines.

L'Enfer

Couché sur le ventre, mais la tête légèrement relevée, un homme regardait la terre et parlait. Psychodore, s'approchant, entendit le plus doux parmi les dialectes barbares qu'il comprenait. Mais la voix, profonde et farouche, semblait semer la malédiction. Elle disait :

— Laissez toute espérance, vous qui entrez. Laissez toute espérance.

Psychodore demanda :

— À qui parles-tu, homme solitaire ? Veux-tu te faire entendre de ces insectes, de ces brins d'herbes ou de ces cailloux ?

L'autre, sans daigner regarder celui qui l'interpellait :

— Quand on parle, c'est à soi-même.

— Sans doute, accorda le philosophe. Mais, d'ordinaire, on fait semblant de parler à d'autres. Et on choisit des oreilles qu'on croit — à tort, certes ; mais seule cette illusion fait résonner la voix — capables d'entendre.

Le barbare, toujours immobile, sourit. Et il expliqua :

— Si tu y tiens, c'est donc à ces cailloux que je parle, et aussi à ces brins d'herbe, et encore à ces insectes. À quiconque est tombé dans l'enfer de l'être, je dis : « Laisse toute espérance ; tu ne sortiras pas de l'être. » Je dis à d'autres, et je me parle déjà plus di-

rectement et plus douloureusement à moi-même : « Frère plus proche et plus souffrant, ah ! tu es descendu vers le centre ; ah ! ah ! tu es entré au cercle de la vie. Laisse toute espérance : tu sortiras de l'apparence actuelle de ta vie, mais jamais tu n'échapperas à la vie. — Et toi, dis-je à l'insecte, tu es entré au cercle du mouvement et de la conscience. Tu ne reposeras pas de nouveau dans la vie plus dormante et plus rêvée de la plante. Laisse, laisse toute espérance. »

Le barbare se leva. Il fit vers Psychodore un pas menaçant. Un double geste de ses deux mains parut enfermer le cynique dans les quatre murs d'une prison. Cependant il continuait son étrange discours :

— Et je te dis à toi, homme : « Tu es entré au cercle de la pensée. Laisse toute espérance d'en sortir jamais. »

Puis les bras et les regards dirigés vers le ciel, il cria :

— À toi, Dieu, je dis : « Tu es le centre de l'enfer, et tu es l'enfer tout entier. Quelle espérance aurais-tu de t'évader hors de toi qui es tout ? »

— Des sages ont cru que Dieu se fuyait et se dispersait en ses créatures.

Le barbare eut un ricanement éclatant comme un cri de corybante :

— Ah ! ah ! ah ! Centre, tu rayonnes, essayant de t'évader de toi-même. Tu t'élargis, toi et ta souffrance. Ô cercle, tu t'agrandis, dans l'espoir fou d'être le cercle qui sortira du cercle. Mais Dieu, quoiqu'il fasse, est toujours partout. Il est le non-être apparent qui complète toutes les apparences d'être. Il est pour chacun tout

ce qui s'étend en dehors de ses limites. Tu marches, tu vis, tu respires en Dieu. Tu es une île flottante que cette mer inonde et transporte. Tu es un présent pauvre. Mais il a pris déjà tous tes hiers et il possède tous tes demains. Tu as pour viatique dans ta course éternelle quelques misérables souvenirs changeants. Il est tous tes oublis, et toutes les prévisions qui te manquent. Il est, dans l'instant même que tu crois à toi, tout ce que tu ignores de toi. Dans la tête du taureau ou du lion, il est la pensée humaine qui souffre comme souffre au ventre de la mère l'enfant qui n'est pas encore. Dans la plante, il est la conscience animale ; et, dans la pierre sans vie, il est la vie. Homme, animal, plante, pierre, vous êtes d'apparents sommeils de plus en plus profonds. Mais Dieu est, en chacun de vous, la veille éternelle grâce à quoi le sommeil rêve et s'agite. Par chacun de ses efforts impuissants vers le non-être, innombrablement il Est. Il est la fatigue de toutes ses aspirations au repos. Pauvre Dieu, qui voudrait s'oublier, se distraire, s'échapper à lui-même et qui partout se retrouve tout entier ; et qui a de soi une conscience d'autant plus claire qu'il a tenté de s'éteindre en une créature plus ténébreuse. Laisse toute espérance, pauvre Dieu, pauvre Dieu…

Les derniers mots avaient été prononcés sur un ton inexprimablement désespéré. Un silence immense les suivit. Un abîme de silence sembla dévorer toute possibilité de joie.

Psychodore dut faire un effort pour prononcer une parole quelconque. Il dit, secouant tout son corps :

— Tu n'ajoutes plus : « Toi qui es entré ? »

— Non, s'écria le barbare. Et j'avais tort, tout à l'heure, d'adresser ces mots fous à toi, et à la fourmi, et à la pierre. On

n'entre pas, et on ne sort pas. D'un point à un autre point du Dieu-Enfer, on s'agite.

Le vaticinateur baissa la voix, se parlant à lui-même. Psychodore crut entendre :

— Non, on ne s'agite même pas. Mais cet homme ne comprendrait point comment l'apparente mobilité dans l'espace et l'apparente mobilité du temps se composent pour former la réelle immobilité de l'immense et de l'éternel.

Puis il reprit sur le ton de tout à l'heure le discours qui sans doute lui paraissait d'une exactitude suffisante pour un auditeur un peu méprisé :

— Mais comment sortirait-on du Tout ? Commencement et fin sont de pauvres mots humains. Vous croyez, les disant, dire quelque chose. Vous ne dites rien et vous faites rire lugubrement la douleur éternelle de Dieu. Ou plutôt, croyant exprimer des réalités et des absolus, vous n'indiquez que de vaines apparences ; vous prenez, naïfs, le voile le plus extérieur du symbole pour le centre de la vérité. Le soleil disparaît à tes yeux. Mais il continue de brûler et, quand tes yeux l'ont vu, il brûlait déjà. Il n'y a pas de changement.

— Pas de changement !... s'écria Psychodore.

Son esprit s'irritait contre le barbare et à la fois contre ce Zénon venu d'Élée qui, par le mouvement de sa langue, niait tout mouvement. Il voulait répondre. Mais le barbare fit, avec une autorité souveraine, le geste qui impose silence. Et il dit :

— Il y a des changements pour tes yeux, voyeurs de minces superficies, et chaque réalité porte dans l'éternité des vêtements in-

nombrables. Mais, sous les vêtements que lui enlève sa servante la mort et sous les vêtements dont la couvre sa servante la naissance, elle reste elle-même. N'espère ni ne crains. Quand j'employais ces mots, je disais, absurde, des pauvretés humaines.

Le barbare s'éloigna. Et il criait encore au cynique immobile :

— Délivre-toi de toute espérance et délivre-toi de toute crainte. Car, depuis toujours et pour toujours, ineffablement, tu Es.

Le Lieutenant de Philippe

Psychodore marchait sans regarder autour de lui. Les paroles apportées par le hasard lui apprenaient qu'il était en Macédoine et il n'avait rien à voir dans cette contrée banale.

Il allait presque somnolent. Des éclats de rire l'éveillèrent. Il aperçut une bande de lourds nigauds tout secoués de gaîté. Un de ces rieurs grossiers, un très jeune homme, criait :

— Tu n'es pas assez vieux, vieux fou.

Le lourdaud s'adressait à un vieillard tout cassé, qui s'éloigna, longtemps suivi par les quolibets et les rires.

Psychodore, marchant aux côtés du vieillard, l'entendit murmurer :

— Ces imbéciles croient que le temps existe. Ils ne savent pas quelle vie est la mort, quelle mort est la vie. Ils ignorent les lacunes des choses regardées avec des yeux un peu plus perspi-

caces que les leurs ; ils ignorent la merveilleuse continuité des choses vues par un œil qui sait pénétrer plus profond encore.

Puis il se tut. Et Psychodore lui dit :

— Je te salue, toi qu'on appelle fou parce que tu es un sage.

Mais le vieillard ajouta :

— Et surtout parce que je fus lieutenant du roi Philippe.

— Quel âge as-tu donc ? demanda le cynique étonné.

L'autre sourit amèrement.

— Tu doutes, toi aussi, répliqua-t-il, et tu es peut-être incapable de comprendre le sens de mes paroles.

— Je les devine pleines de mystérieuse sagesse. Mais je ne parviens pas à les ouvrir.

— Écoute donc. Je suis né — pour parler votre langue — un an environ après ce que vous appelez la mort de Philippe.

— C'est pourquoi ces hommes nient que tu aies pu être officier dans ses armées.

Le vieillard, parmi des gestes d'impatience :

— Je n'ai servi dans aucune armée. J'ai été un lieutenant, non des armées de Philippe, mais de Philippe lui-même. J'ai fait partie de l'ensemble qu'on appelle Philippe. Je fus une de ses âmes secondaires, une de celles qui reçoivent les ordres de l'Âme principale et les font exécuter.

— Je me sens respectueux et ému comme à l'approche d'une initiation. Parle, sage vieillard qui sais des choses ignorées de

tous.

— Écoute. Il n'y a que des âmes. La matière est une apparence. Suppose un œil puissant qui regarde ce que tu appelles ton corps, que verra-t-il ?

— Je ne sais.

— Il verra des atomes, non point resserrés et accrochés les uns aux autres, comme le crurent Leucippe et Démocrite, ces naïfs, mais séparés par des abîmes de vide. Suppose que cet œil agrandisseur te déploie aussi vaste que le ciel nocturne : entre les innombrables atomes qui te composent, les vides seront aussi larges qu'entre les étoiles qui composent le ciel. Car le ciel n'est pas plus solide qu'un corps d'homme ; il n'est pas une voûte qu'un vol assez haut pourrait heurter ; le zénith n'est qu'un horizon qui reculerait toujours devant le vol comme le ciel qui borne ta vue en avant recule devant ta marche. Le ciel est un gouffre où flottent des lumières. Et toi aussi, pour des yeux pénétrants, tu te dissous et te disperses en un espace informe où des atomes s'agitent — car rien n'est immobile — dans d'effroyables abîmes. Mais le véritable atome est nécessairement sans étendue. Car la pensée humaine elle-même, infiniment plus faible que la réalité, peut toujours diviser l'étendue. Ces atomes sont des nœuds de force rayonnante ; ces atomes sont des âmes.

« Ton corps est une armée d'âmes. Supprime tous les soldats de la phalange, il n'y a plus de phalange. Supprime tes âmes, il n'y a plus de corps.

— Je croyais, dit Psychodore, n'avoir qu'une âme.

— Tu as une Âme qui commande, une Âme qui est le général de cette armée. Une armée marche sous la conduite d'une seule pensée. Aussi ton corps. Sauf dans les périodes de soulèvement où, parmi les soldats d'hier, des chefs soudains se révèlent.

— Je comprends.

— Mais garde-toi de croire que toutes tes âmes soient égales. Quelques-unes, sous le commandement suprême, commandent dans une certaine mesure. Elles sont tes lieutenants. Elles transmettent tes ordres et, dans les cas pressants, peuvent prendre quelque initiative. « Hier, je marchais en rêvant. Je me suis trouvé sur le bord d'un gouffre imprévu et j'ai reculé avant de savoir où j'étais et ce que je faisais. Quelqu'un, qui n'était pas Moi, avait su en moi. (Tu résous sans peine, si tu n'es pas un sophiste, l'équivoque apparente du même mot répété pour désigner deux choses ; l'armée quelquefois porte le nom de son général ; Moi signifie tantôt un chef, tantôt un ensemble : de même que l'Un peut dire Dieu ou dire l'Univers…) Donc un officier avait su ce qu'ignorait le commandant, avait donné les ordres urgents, s'était fait obéir. Et c'est à la présence d'esprit de ce chef subalterne que l'armée entière doit son salut.

« L'autre jour, mon pied nu a écrasé un scorpion qui venait de me piquer. Mais c'est un officier de ce fragment d'armée, un officier de mon pied, — ce n'est pas Moi — qui avait donné l'ordre. Car j'ai connu en même temps l'injure et la vengeance.

« Sais-tu ce que c'est qu'une naissance ? C'est la levée d'une armée. Cette armée va grossissant ; puis elle lutte pour maintenir sa force ; puis, malgré ses efforts, sa puissance décroît. Et c'est, enfance, âge mûr, vieillesse, toute la vie. Quand l'armée se dis-

perse, c'est la mort. Mais tu entends bien que personne ne meurt, car l'armée n'était personne. Le général survit, et chacun des officiers, et chacun des soldats. Quand on dit que tu meurs, ton Âme principale est une reine dépossédée. Quelquefois elle s'en va, noble et dédaigneuse exilée. Mais, si des passions grossières l'attachent au peuple en révolte, il arrive qu'elle lutte douloureusement et désespérément jusqu'au bûcher. Parfois même, misérable, elle continue dans l'urne un combat perdu d'avance.

« Philippe était avide de commander. Autant qu'on peut se rappeler et mesurer d'aussi étranges choses, il me semble qu'il combattit pendant des mois avant d'abandonner le peuple qui forma son corps. Ah ! si je pouvais dire l'histoire de Philippe dans le sépulcre et ses luttes effroyables dans l'urne, champ de bataille étroit, et ses défaites et ses désespoirs, je chanterais un poème plus étonnant que celui de ses conquêtes et des victoires de son fils, un poème plus beau et plus terrible que l'Iliade. Et les Athéniens eux-mêmes pleureraient sur leur vainqueur. »

Le Suicide

Psychodore vieilli marchait péniblement. Il suivait les routes faciles et banales. Depuis dix ans il n'avait pas fait une seule rencontre intéressante. Depuis dix ans aucun rêve consolateur ne lui avait rendu le fantôme d'Athénatime.

Il s'assit au bord du chemin et, selon une coutume prise après quelques années de solitude, il se parlait à lui-même :

— Psychodore, que fais-tu encore dans cette vie ? Rien de nouveau ne se présente à tes yeux et le trésor de ton passé s'appauvrit. Chaque jour t'enlève un souvenir et fane ceux qu'il te laisse. Psychodore, tu devrais mourir, d'un geste libre. Voici déjà l'ennui sur toi, et la faiblesse languissante des vieillards. N'attends pas les infirmités probables. Va, d'une marche voulue, retrouver Athénatime.

Il parlait assez haut et n'apercevait pas un autre vieillard qui, depuis quelques instants, s'était assis près de lui. Mais soudain il se retourna. Une voix avait affirmé :

— Il ne faut jamais se tuer.

— Pourquoi ? demanda le cynique.

— Écoute et comprends, homme que je ne connais pas. Les destinées veulent savoir comment tu porteras l'ennui. Elles veulent savoir aussi comment tu porteras les infirmités. Il faut répondre en souriant à toutes les questions que nous posent les Moires. Fuir son destin est une lâcheté inutile.

— Tu parles mal, ô étranger. La lâcheté, c'est de craindre la mort.

— La lâcheté, c'est de céder à sa plus grande crainte. La mort t'apparaît un refuge commode où tu veux fuir des maux qui te font peur.

— J'aurais beaucoup de choses à te répondre sur ce point. Mais pourquoi prétends-tu que mon geste serait inutile ?

— Les destins sont plus obstinés que nous. Ils savent nous retrouver partout et ils nous posent de nouveau les questions aux-

quelles nous avons refusé de répondre. Les nœuds qu'ils nous présentent doivent être dénoués par les mains patientes du temps non tranchés par le fer. Le geste qu'Alexandre fit à Gordes éluda un oracle équivoque et indifférent, non une vraie destinée. Les vraies destinées ne se laissent point éluder.

— Tu sembles supposer, ô barbare, que, si je mourais volontairement, je serais condamné à renaître pour revivre la même vie et pour rencontrer devant moi les mêmes obstacles.

— Précisément.

— Donc tu dis des choses impossibles. Tout se tient, ô mon frère en vieillesse. Pour renouveler ma vie, il faudrait renouveler l'univers. Il faudrait que hier fût une seconde fois et occupât demain. Mais, alors, où se placerait demain ? Vraiment, barbare, je crois que tu es fou.

Psychodore éclata de rire. Puis il continua, se parlant à lui-même :

— La vie est un cercle éternel. Je revivrai exactement et nombreusement mon existence présente et déjà une infinité de fois je l'ai épousée. Mais la Grande Année qui emporte en son mouvement tout le cycle des nécessités dure sans doute des milliards de milliards de siècles. Quand elle sera de nouveau au point où elle est, je serai de nouveau assis sur cette poussière, je prononcerai les paroles que je prononce et j'aurai le même désir de mourir. Mais, jusque-là, je ne puis craindre la menace que ce fou va me répétant dans l'éternité.

Or « ce fou » interrogea :

— Crois-tu donc que tes réalités soient nécessairement mes réalités ? Je n'ai pas dit que par ta faute l'histoire extérieure recommencerait tout entière avant le temps. Mais des événements différents pour les autres yeux seraient à tes yeux les événements d'aujourd'hui. Aveugle aux choses que verraient les autres, tu marcherais parmi un spectacle aperçu de toi seul, et tous t'appelleraient fou. Ou peut-être, fantôme douloureux qui se croit un vivant, tu recommencerais, dans un pays fantomatique créé par ta seule inquiétude, le cauchemar aujourd'hui. Je n'ai pas la prétention, homme, de dire tous les moyens que peuvent employer les destinées. Je sais seulement qu'elles sont puissantes, qu'elles sont inexorables et qu'il est vain d'essayer de les tromper. Et je te dis, en deux mots toute la sagesse : Supporte et abstiens-toi.

Psychodore se tut un instant, songeur. Puis il voulut répondre. Mais il vit que le barbare s'était levé d'auprès de lui et que déjà il disparaissait à un coude de la route.

Les Étages

Psychodore n'aimait pas Aristote. Souvent ses méditations gourmandaient cet orgueil qui croyait, quand il n'était point d'accord avec Platon, posséder à lui seul toute la vérité :

— Naïf, tu n'admets que la réalité du lieu occupé par ton esprit et la pauvre étendue que ton regard enveloppe. Tels les Enracinés qui niaient l'autre côté de la montagne. Tu es le soupçonneux qui appelle menteur quiconque sorti de ton pays intellectuel conte des régions étrangères.

« Or tu es celui qui a peu voyagé. Tu es un timide. Tu n'es pas le conquérant qui envahit comme une mer débordée ; tu es le petit commerçant tremblant qui obole par obole remplit de richesses pauvres un étroit trésor. Puis tu viens, fou d'orgueil, proclamer : « Je suis le seul riche ; mes oboles de cuivre sont seules réelles, mais les talents d'or de Platon n'existent point. Il n'y a pas d'or : je n'en ai jamais vu.

« Oui, tu es un timide. Tu as dit aux physiciens : Il faut s'arrêter. Tu croyais à la réalité des limites. Ah ! combien m'est plus amie que ta vérité linéaire et étroite la vérité cyclique et large de Pythagore ou de Platon. Tu n'as jamais vu dans la ténèbre que la lueur de ta lanterne et tu as fermé des yeux lâches quand la foudre a illuminé l'étendue. Mais eux, ces guetteurs d'éclairs, ils ont su un peu de la beauté du ciel qui s'ouvre ; ils n'ont pas réduit l'espace au tâtonnement de leurs mains et resserré le temps entre la folie d'un commencement et la folie d'une fin. Ils ont su un peu l'éternité qui se recommence et qui nous recommence.

« Une infinité de fois, en ce même lieu, pendant que le même vent balançait sur ma tête la même verdure, je me suis dit ce que je me dis maintenant. Une infinité de fois je me le dirai. Il ne faut pas s'arrêter, ô Aristote. Tu commets, quand tu arrêtes ta pensée, une brutalité arbitraire. Car pourquoi l'arrêtes-tu ici plutôt que là ? La réalité ne s'arrête point. Le monde n'a point commencé et il ne finira pas. Ni le néant ni le chaos ne sont concevables. Le cercle harmonieux tourne depuis toujours et pour toujours. Et me diras-tu, naïf Aristote, le point où commence la circonférence, le point où elle finit ?... »

⁂

Mais Psychodore, sortant soudain de sa méditation, vit ce qui était devant lui. Une ligne de maisons, comme un côté de rue, s'allongeait à sa droite et à sa gauche, aussi loin qu'il pouvait voir. C'étaient de pauvres tanières basses et sans étage. Rien ne paraissait interrompre leur ligne monotone. Entre elles le regard du philosophe chercha inutilement un passage.

Le cynique haussa les épaules devant cette monotonie infinie et de son bâton il frappa contre la porte la plus voisine. Seul un bruit de vide longuement répondit.

Le philosophe attendit un moment, puis il souleva un loquet, tira la porte à lui et entra. Or il vit, couvert d'un manteau de laine bise et un bâton à la main, un homme dont l'aspect l'étonna. C'était un vieillard aux longs cheveux blancs, à la longue barbe blanche.

— Qui es-tu ? demanda le philosophe.

Le vieillard, pour toute réponse, fit la même question :

— Qui es-tu ?

— Je suis Psychodore.

Mais le vieillard répéta :

— Je suis Psychodore.

Et le cynique vit que ce vieillard lui ressemblait ; et ce vieillard faisait, en même temps que lui, les mêmes gestes que lui. Alors l'un d'eux — lequel ? — éclata de rire :

— Ah ! dit-il, si tu n'es que Psychodore…

Mais l'autre, avec un rire semblable :

— Ah ! si tu n'es que Psychodore…

Le philosophe, frissonnant, n'osa plus parler.

Il tourna le dos au vieillard qui lui ressemblait ; mais le vieillard fut devant lui. Il revint à la porte par laquelle il était entré : sur le loquet une autre main appuya en même temps que la sienne. Poussée par deux efforts simultanés, la porte néanmoins résista. Deux mouvements semblables firent glisser un large guichet pratiqué vers le haut. Deux curiosités regardèrent ensemble, virent avec un frisson fraternel que le sol avait monté dehors, condamnant cette porte, et probablement les portes voisines, et peut-être toutes les portes de la demi-rue infinie.

— Sans doute, dit Psychodore, je suis dans ma vie. On ne peut plus reculer quand on est entré.

Et la phrase naïvement rêveuse et résignée fut dite en même temps par le Psychodore que Psychodore voyait.

Le philosophe, s'éloignant de la porte, marcha droit devant lui. Maintenant, il ne voyait plus son double. Mais, comme si ses yeux s'étaient transportés à quelque distance, il se voyait lui-même.

Il suivit un long couloir ennuyeux. Il arriva à une autre porte et la poussa. Elle s'ouvrit sans difficulté. Mais Psychodore fit un pas en arrière.

Un abîme s'avançait devant lui. Il revint et, se penchant, regarda. Il ne put voir le fond du précipice qui semblait infini. Mais un escalier tournant et ruineux plongeait dans ce vertige et Psychodore mit le pied sur la première marche.

⁂

Quelques degrés descendus, il trouva une porte entr'ouverte et entra. La caverne ne contenait que la rigidité d'un cadavre. Au-dessus, dans la nuit qui s'effritait, une inscription disait un nom, et quelques actes, et quelques paroles. Et c'était comme, dans la nuit qui commence, de rares sommets éclairés par le soleil déjà disparu.

Àdes distances inégales, tout le long de l'escalier de plus en plus ruiné, d'autres portes s'ouvraient dans le mur à pic. Chaque crypte contenait un mort à la figure plus rongée que celle des morts supérieurs et une inscription plus indéchiffrable que les précédentes.

L'escalier, vertige de plus en plus branlant, manqua sous le pied de Psychodore. Le philosophe tomba, disant :

— Je roule dans la mort…

… Mais il revint à lui. Il était au bord de l'abîme sur une corniche étroite. Derrière, une ouverture s'enfonçait. Dès qu'il put remuer, il se réfugia dans cette nouvelle grotte.

Aucun mort ne l'attendait dans cette demeure. Pourtant au fond de ce vide, une inscription tombale, vague dans la ténèbre. Le cynique se frotta le front et, comme si son geste eût fait de la lumière, il put lire :

— Ci-git Psychodore fils de Psychodore, disciple de Diogène, amant d'Athénatime. Ayant perdu celle qu'il aimait, il voyagea. Il visita des peuples étranges : les Enracinés qui nient l'espace au-delà de l'horizon, les Sans-Yeux qui ne connaissent que l'étendue

linéaire, les Invisibles qui sont des dieux à leurs femmes tremblantes…

L'épitaphe continuait longtemps, rabâcheuse comme une mémoire de solitaire. Mais certaines parties étaient peu lisibles, rongées de mousse ou d'oubli. Les dernières paroles que le philosophe parvint à déchiffrer disaient :

— Une fois, il tomba, roulant tout le long d'une Grande Année. Et, après cette chute, il se retrouva au même point…

L'inscription avait encore quelques lignes. Mais les caractères étaient informes. Sur eux flottait comme une ténèbre malicieuse. Psychodore ne put reconstituer un seul mot.

⁂

Quand il sortit de son sépulcre, l'abîme était comblé. Il regarda derrière lui, et il ne vit plus ni montagne, ni escalier, ni portes, ni cavernes. Mais il était perdu au milieu d'une immense plaine nue et, autour de lui, l'espace était muet…

Les Dicéphales

Constitués pour tout le reste comme les hommes des pays connus, ces êtres portaient deux têtes. L'une était tournée vers l'épaule droite, l'autre regardait l'épaule gauche. Il arrivait que l'une des deux têtes était médiocre, l'autre intelligente. Aussi chaque enfant riche avait un seul maître de gymnastique, mais deux maîtres de musique. Il est vrai que le maître, d'ordinaire, enseignait par une seule de ses bouches.

On montra à Psychodore un homme admirable que tous appelaient le Double-Génie. Sa tête droite composait les plus merveilleux poèmes et cependant sa tête gauche découvrait de profondes vérités géométriques. Jadis ses deux têtes avaient donné des séances philosophiques fort courues. La tête droite semblait ivre de l'universel mouvement ; mais la tête gauche, ivre d'unité, niait tout mouvement. Depuis quelques années, le Double-Génie refusait de se donner en spectacle. Il cherchait souvent la solitude. Et on prétendait que ses deux têtes avaient fini par se mettre d'accord.

Or, les yeux gauches du Double-Génie ayant aperçu Psychodore, le Double-Génie s'approcha et demanda :

— Quel est cet animal qui, sur un corps d'homme, ne porte, comme un chien vil, qu'une seule tête ? Est-ce une bête complète ou, plus misérable, un demi-homme ? A-t-il un langage articulé ?

— Je suis, dit Psychodore blessé, un voyageur. J'ai visité les peuples les plus étranges. Je parle plus de mille langages articulés. Et j'ai vu plus de choses que personne. Mais, avant même de quitter mon pays, j'étais un philosophe très renseigné et je connaissais, parmi plusieurs autres, les doctrines de chacune de tes deux têtes.

— Tu es peut-être, supposa Dicéphale, un Simple-Génie qui s'est débarrassé de sa tête inutile.

Et il s'éloigna.

Mais il revint bientôt. Il demanda à Psychodore :

— Simple-Génie, veux-tu venir avec moi ? Mets-toi à ma droite et raconte à celle de mes têtes qui fait des vers les étrange-

tés des formes que tu as vues et des mœurs que tu as observées.

— Je n'ai pas l'habitude, dit Psychodore, de parler pour une moitié d'homme. D'ailleurs, je sais des vérités géométriques tout comme ta tête gauche. Tu m'écouteras de tes quatre oreilles, ou je me tairai.

— Parle, dit le Double-Génie avec condescendance. Nous t'écoutons.

Psychodore conta son pays et quelques autres pays de monocéphales. Quand son récit devenait particulièrement étonnant, les deux têtes poussaient des exclamations simultanées. La tête droite disait :

— Ô chose singulière ! ô forme d'un moment !

Mais la tête gauche proclamait :

— Et cela se trouve partout ! Et il en est ainsi pour l'éternité !

Psychodore dit enfin en souriant :

— Ma seule langue est fatiguée dans ma bouche unique. Et mes oreilles voudraient recevoir les vérités connues de tes deux têtes.

— Je vais te dire mes derniers vers, annonça la bouche droite.

Cependant la bouche gauche ordonnait :

— Écoute cette vérité géométrique que j'ai découverte hier.

Psychodore écarta les deux promesses :

— Vous me direz plus tard, ô bouches, des poèmes et des démonstrations. Auparavant, expliquez-moi ce que vous vouliez

dire quand vous m'interrompiez par des cris. Pourquoi disais-tu, bouche droite : « Ô chose singulière ! ô forme d'un moment ! » Et toi surtout, bouche gauche, pourquoi proclamais-tu, contredisant ta sœur : « Et cela se trouve partout ! Et il en est ainsi pour l'éternité ! »

La bouche gauche protesta :

— Je ne contredisais point ma sœur. Je complétais sa parole. Deux voix qui semblent se contredire ne sont pas de trop pour chanter, non point certes l'infinie et ineffable Vérité, mais les deux pôles de la Vérité.

Elle continua :

— Tout passe, tout s'écoule. Tu ne te baigneras pas deux fois dans le même fleuve. Car l'eau n'est plus la même et tu n'es plus le même. Cela est vrai. Mais l'univers est toujours composé des mêmes éléments et l'eau qui coule ou vole sur la terre est toujours la même eau. Cette onde qui fuit reviendra. Les fleuves, sous le nom de nuages, remontent vers leur source.

— Je sais ces choses, dit Psychodore.

— Tu sais aussi que tu es éternel ?

— Je le sais.

— Mais sais-tu que cette minute est éternelle ?

— Je ne comprends pas.

— Et sais-tu que, toi qui es ici, tu es en mille autres lieux ?

— Je comprends de moins en moins.

— Écoute donc, ô Simple-Génie, et, si tu es capable d'entendre, entends.

⁂

« Rien ne se crée et rien ne meurt. Ton regard et ton sourire disent que tu connais ces mots. Mais tes paroles de tout à l'heure prouvent que tu ne les as point compris. Et ils sont, en effet, difficiles à comprendre. »

Le Double-Génie s'arrêta un moment, comme s'il cherchait une explication peu ardue, à la portée de son pauvre auditeur. Puis il demanda :

— Dis-moi le nom qu'on te donne en ton pays, ô Simple-Génie.

— On m'appelle Psychodore.

— Asseyons-nous sur ce sable et tâche de suivre mes paroles.

« Je représente par le chiffre 1 le Psychodore qui sort du ventre de sa mère, par le chiffre 2 le Psychodore du moment suivant ; puis tu deviens 3, 4, 5, 6 et les autres nombres. Où se trouve la somme ?

— Dans ma mémoire.

— Et les nombres à venir, qu'en fais-tu ? Et les nombres passés que tu as oubliés ?… Tout nombre est éternel. L'univers est fait de tous les nombres, et les nombres sont infinis. L'univers est infini. Le crois-tu ?

— Je le crois.

— Donc l'univers comprend, à chaque instant de sa durée infinie, tous les possibles. Et de ces possibles il ne faut pas s'en représenter quelques-uns comme réels et les autres comme seulement rêvés. Tous sont, à chaque instant, réalisés.

— C'est impossible.

— Alors tu crois que l'univers a des bornes. Tu crois Dieu successif. Tu ne crois pas à l'infini. Tu ne crois pas que l'Être est et que le Non-Être n'est pas.

— Je ne sais plus.

— Tu as voulu que je te conduise dans un pays de vertige. Fais-toi un esprit courageux.

« Tu m'as expliqué tout à l'heure ce que tu appelles la Grande Année. Et je me suis étonné qu'un barbare pût, sans mon secours, former une telle conception. Oui, tous les événements sont sur un plan qui tourne sans cesse et qui les ramène éternellement. Crois-tu que ce qui n'est pas dans la partie visible du cercle ne soit plus ?

— Tu as raison. Tout coexiste.

— Il y a plus. Tout est toujours dans la partie visible du cercle.

— Je cesse de comprendre.

— Viens jusqu'à ma maison ; tu comprendras peut-être.

⁂

Arrivé chez lui, le Double-Génie prit un grand cercle de métal mince qui avait un trou au centre. Il le fit passer dans une ba-

guette de fer qu'une table, plus petite que le cercle, portait verticalement.

— Ce cercle, dit la tête gauche, représente la Grande Année. Suppose-le élargi à l'infini.

Puis le Dicéphale planta dans le sol une baguette d'or que le cercle frôlait en tournant et à laquelle pendait une lampe allumée.

— Le point du cercle qui passe devant la baguette d'or, expliqua-t-il, s'appelle le moment présent. Quand il sera éloigné de notre lumière, il existera quand même.

— J'ai déjà compris cela.

— Le cercle contient dans sa largeur infinie tous les possibles. Et l'infinité de sa largeur fait infinie la longueur du rayon que nous nommons présent.

« Mais as-tu pensé à la profondeur du temps et à la profondeur de l'espace ? Nous n'avons pas dit toute la vérité, même humaine, puisque, sur les trois dimensions que nous connaissons, deux suffirent jusqu'ici à notre démonstration. Quelle vérité se cache dans la troisième dimension ?

— Je ne sais pas, balbutia Psychodore. J'ai peur. Il me semble que je vais devenir fou.

— Si tu n'es pas capable de comprendre, répliqua cruellement le Double-Génie, il n'y a pas de mal à ce que tu deviennes fou.

« Ne vois-tu pas, continua-t-il, que sur ce cercle je puis mettre un nombre infini de cercles semblables ? Et aussi sous ce cercle. Place-les par la pensée. Le cercle immédiatement au-dessus de

celui que tu vois est en avance sur lui d'un instant. Tu es dans ce cercle supérieur ce que tu seras ici la minute prochaine. Quelques cercles plus haut, tu es en ce moment ton demain d'ici. Il y a une de ces Grandes Années où tu meurs à cette seconde même. Et il y en a une, ou plutôt une infinité, où tu renais, où tu remeurs.

« Et, au-dessous, il y a le cercle où l'instant qui vient de passer ici est l'instant présent. Il y a le cercle où ce que tu nommes hier se nomme aujourd'hui. Il y a la Grande Année où tu nais en ce moment précis à celle de tes vies que tu appelles ta vie actuelle. Et il y en a où tu vis chaque instant de chacune de tes innombrables vies. Comprends-tu maintenant ? »

— Je comprends, mais j'ai peur.

Mais le Double-Génie, sans plus s'adresser à Psychodore, s'écriait par ses deux bouches :

— Ô instants, chacun de vous est, réalisée, toute l'éternité.

Puis sa bouche droite proclamait :

— Ô instant, synthèse de l'éternité.

Et sa bouche gauche :

— Ô éternité, analyse de l'instant.

Or les deux bouches s'irritèrent. L'une affirma :

— L'analyse n'est qu'une synthèse myope.

L'autre ricana :

— Synthèse, pauvre analyse presbyte…

Elles se turent une seconde. La bouche droite se rouvrit seule. Mais, au lieu de parler, elle chanta :

— Ô Instants, ô coupes dans chacune desquelles je bois l'Éternité entière. Ô Instant, tu es parfois dans ma main tremblante la coupe d'améthyste qui attriste toute l'Éternité. Mais tu es souvent la coupe d'or qui fait rire vers mes bouches joyeuses l'Éternité toute. Et tu es, ô Instant présent, la coupe d'émeraude où l'Éternité se resserre et s'élargit, se soulève et s'apaise comme une mer d'espérance.

Le Double-Génie se tut. Assis, une tête dans chaque main, il semblait réfléchir profondément. Psychodore s'éloigna. Et il marchait titubant comme un homme ivre de vin.

Le dernier voyage

Psychodore s'affaiblissait de jour en jour, d'heure en heure. Le moment vint où ses jambes refusèrent de le porter davantage. Il s'étendit sur le bord de la route pour attendre la mort. Il souriait comme un enfant de la campagne qu'on va pour la première fois conduire à la ville.

Une jeune fille passait en chantant. Elle s'arrêta, et elle dit :

— Vieillard, que fais-tu ainsi ? As-tu besoin de quelque chose ?

— Je n'ai besoin de rien, dit Psychodore. J'attends la mort. Fuis ce spectacle. Il est beau pour ceux qui savent voir. Mais à ta jeunesse ignorante il paraîtrait laid.

La jeune fille s'assit auprès de lui. Elle se pencha, le regarda longuement. Puis elle déclara :

— Vieillard, tu es beau et je t'aime.

Psychodore répliqua :

— Je ne comprends point tes paroles. Car je ne puis croire que tu railles celui qui, à quelques heures près, est un mort. D'autres femmes m'ont dit : « Tu es beau. » Mais, depuis, le temps a creusé sur mon visage de nombreuses rides.

La jeune fille expliqua souriante :

— Le temps sème quand il laboure. Tes rides sont des sillons riches de promesses. Ils recouvrent la beauté de ton passé ; mais ils sont beaux d'avenir.

Elle ajouta :

— Vieillard que j'aime, lève-toi et viens avec moi.

— Puisque la destinée paraît exiger de mon courage ce dernier effort, je me lèverai, dit Psychodore, et j'irai avec toi.

La jeune fille le conduisit dans sa maison, Elle vivait seule avec sa vieille nourrice. Elle fit boire au vieillard des liqueurs puissantes et lui dit :

— Maintenant, ton corps a au moins un jour à vivre.

— Pourquoi, interrogea le philosophe, veux-tu que je meure demain plutôt qu'aujourd'hui.

— C'est que j'ai des choses importantes à te dire. Dors, et à ton réveil, je parlerai.

⁂

Au matin, quand Psychodore s'éveilla, la jeune fille lui dit :

— Je m'appelle Palinoa et je t'aime. Si tu m'aimais aussi, ce serait un grand bonheur.

Elle se penchait sur lui comme pour cueillir à la vieille bouche fanée la fleur du baiser. Il la repoussa doucement avec ces mots :

— Je suis fidèle à un souvenir.

— Tu m'aimeras pour lui être efficacement fidèle, dès que tu sauras le mystère de mon pays.

Et elle expliqua le mystère de son pays :

⁂

— Quoique nul d'entre nous n'ait jamais dépassé, même une fois, les frontières de cette heureuse contrée, nous nous appelons les Voyageurs. Nous savons les secrets qui permettent l'échange des âmes. Quand l'époux veut se donner plus complètement, quand l'épouse sent la nostalgie de protéger, l'âme de l'époux passe au corps de l'épouse et l'âme de l'épouse dans la chair du bien-aimé. Après un crime ou une mauvaise pensée, nous demandons à un enfant de laisser notre âme prendre dans son corps innocent un bain de pureté. De tels voyages sont créateurs de beautés que je ne saurais dire. L'habitant laisse dans la demeure qu'il quitte la trace de ses goûts et de ses habitudes. Veux-tu, ne fût-ce que pour quelques heures, venir chez moi ? À tous les coins du jeune palais que j'habite tu trouveras des souvenirs de ma beauté et tu sentiras que je mérite d'être aimée.

— Je suis étranger, objecta Psychodore. Tu entrerais dans un exil affolant.

— Nous aimons, dit doucement Palinoa, changer d'âme avec les étrangers. Ainsi notre pays, sans qu'aucun de nos corps le quitte jamais, s'enrichit pourtant de la connaissance des autres pays.

— Je suis un vieillard qui va mourir. C'est la mort que tu demandes. Je ne te suis rien. Je ne vois pas quelles raisons tu aurais d'imiter le dévoûment d'Alkestis.

— Laisse partir pour l'inconnu mon âme encore pauvre et donne-moi en échange ton âme riche. Si tu refusais, tu volerais à la terre une science que la terre t'a donnée. Tu commettrais un crime envers la terre.

Psychodore ne trouva rien à répondre sur ce point. Mais il dit :

— Depuis soixante ans, j'espère l'heure de retrouver celle que j'aime. Je ne puis consentir à attendre davantage. Éloigne-toi, jeune fille. Je désire, dès maintenant, être seul avec Athénatime.

Palinoa s'éloigna en pleurant. Et Psychodore fit cette prière :

— Mort, allume tes flambeaux et montre-moi sur le chemin que je vais prendre la forme voilée d'Athénatime.

...Le long d'une route aux sinuosités innombrables des flambeaux livides coururent. Mais cette route était le passé de Psychodore, non son avenir. Et le philosophe faisait de vains efforts pour regarder de l'autre côté. La mort était un vaste miroir qui reflétait ce qui était derrière lui et l'empêchait de voir ce qui était devant lui.

Le cynique, de plus en plus inquiet, poussa un grand cri. Et tout son corps ruissela de la sueur du doute.

⁂

La jeune fille, entendant le grand cri de Psychodore, accourut. Elle dit :

— Sans doute, tu as demandé à la mort son secret. Elle a refusé de répondre ou, ricanante, elle t'a montré ta vie. Tu es l'amant naïf qui cherche sa maîtresse au plus profond des yeux, mais il ne trouve que sa propre image.

Elle ajouta :

— Rien ne peut te faire espérer que tu retrouveras la bien-aimée. Et, si tu la rencontres, à quel signe la reconnaîtras-tu ? Tu es éternel, mais, entre tes rives immuables, tes souvenirs sont un fleuve qui coule. Ta mémoire ne t'enseigne rien sur celle de tes vies qui précéda celle-ci. Pourquoi crois-tu qu'elle sera plus généreusement fidèle la prochaine fois ?

Psychodore tremblait comme sous des ténèbres à chaque instant épaissies. Et il criait :

— Tais-toi, cruelle.

Mais Palinoa :

— Ma cruauté est bienfaisante. Fais ce que je te demandais voici une heure. Je te promets d'être fidèle à celle que tu aimas. Nul homme ne m'approchera jamais, nulle femme non plus. Sauve, en me le donnant avec ton âme, le souvenir d'Athénatime. Je t'offre pour elle de longues années de survie.

Psychodore pleura. Il appela trois fois :

— Athénatime ! Athénatime ! Athénatime !

Mais des lieux où se trouvait Athénatime nulle réponse ne vint. Alors le philosophe, dans la sueur froide de la mort, pouvant à peine parler, murmura :

— Athénatime, je ne veux pas te laisser mourir de nouveau.

Ses yeux allèrent à la jeune fille qui était là. D'une voix indistincte, il soupira :

— Palinoa, fais ce que tu veux.

Palinoa devina le consentement plus qu'elle ne l'entendit. Elle mit ses lèvres sur les lèvres de Psychodore. Elle opéra l'échange des âmes. À peine était-elle relevée, le vieux corps devint rigide

⁂

Palinoa écrivit dans la langue des Voyageurs les souvenirs que lui dicta l'âme de Psychodore. Son manuscrit fut brûlé avec la bibliothèque d'Alexandrie. Heureusement Théraphron l'alexandrin l'avait translaté en grec. L'œuvre de Théraphron, longtemps inconnue, fut découverte par Han Ryner, barbare hybride, fils d'un père norvégien et d'une mère catalane. Il la traduisit dans le patois que les Français ont tiré d'un dialecte barbare nommé latin. Puis, — dans l'espoir de faire louer sa puissance d'invention ou pour empêcher de reconnaître les fautes que sa médiocre connaissance du grec lui fit commettre — le plagiaire détruisit l'ouvrage ancien. Grâce à ce blâmable calcul, les lecteurs qui aiment les pensées originales et les inventions ingénieuses accordent un grand prix à son médiocre travail.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Voyages_de_Psychodore. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.